

Brigade Mondaine [065] – Nuits de Chine

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADA
MONTI

Par Michel Brice

NUITS
DE
CHINE

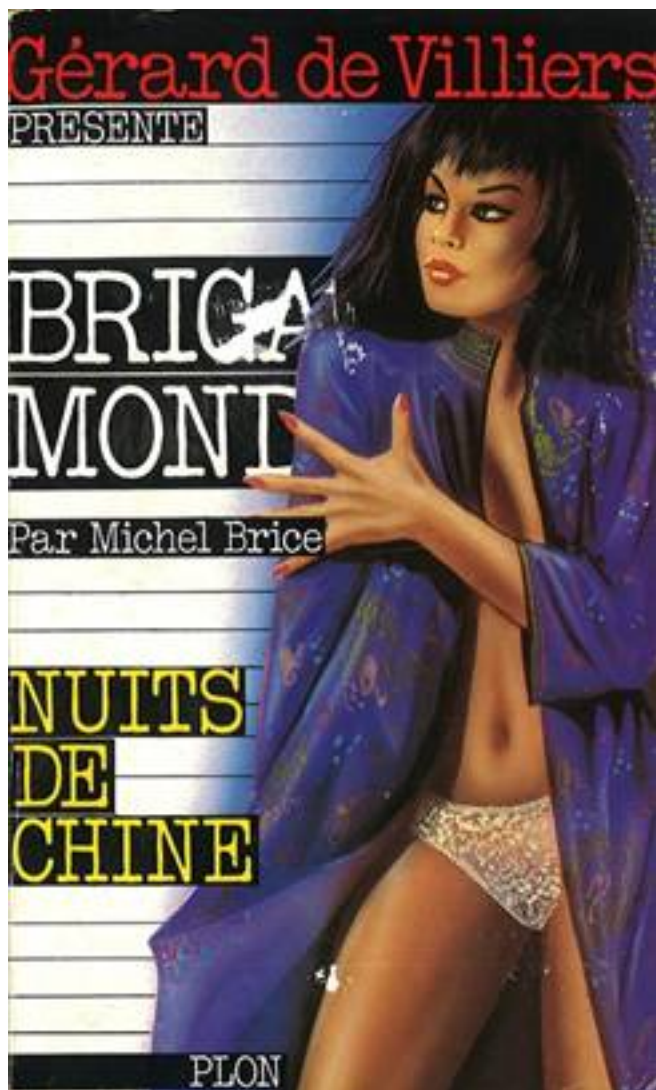
PLON



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°65)

NUITS DE CHINE



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

© LIBRAIRIE PLON/GECEP, 1985.

ISBN : 2.259.01334.1.

QUATRIEME

Si Dihn, la strip-teaseuse cambodgienne, avait pu hurler, son cri aurait traversé les murs du pavillon et se serait entendu bien au-delà de la Porte d'Italie, jusqu'au périphérique.

Bâillonnée, les yeux agrandis par la terreur, tordant son corps flexible comme une liane, elle essayait d'échapper à l'horreur.

Tout près d'elle, bondissant et sifflant, l'énorme rat affamé n'attendait que l'ouverture de sa cage pour la dévorer.

D'une geste précis, le chinois souleva la trappe et le libéra...

CHAPITRE PREMIER



Figée brusquement au milieu du trottoir du boulevard Masséna, à hauteur

du métro Porte-de-Choisy, la jeune fille se contracta, envahie d'une crampe d'angoisse qui lui fit oublier un instant le rendez-vous auquel elle se rendait, à la fois impatiente et paniquée.

À un mètre d'elle, la vision de cauchemar venait de surgir dans le jet de lumière d'un réverbère, brutal comme un spot.

Sur un banc public miroitant de givre du boulevard Masséna, une forme pétrifiée et gigantesque semblait l'attendre, assise, tête tournée dans sa direction, avec une bouche qui n'était qu'un trou noir esquissant un éclat de rire hideux de monstre antédiluvien. Les deux bras de la « chose » à peine humaine étaient nonchalamment étendus sur le dossier du banc. Ses jambes interminables étaient prolongées de pieds colossaux. Un chapeau haut de forme verdâtre de crasse surmontait l'apparition, et, pour couronner le tout, une plume d'autruche teinte en rouge sang, qui avait dû connaître des heures plus glorieuses aux alentours de la « Belle Epoque », était plantée dans ce chapeau. Les rafales démentes du mois de janvier – un mois de janvier pas comme les autres qui rappelait à quelques individus cultivés cet hiver de 1709 où le vin gelait à Versailles au fur et à mesure qu'on le versait dans le verre d'un Roi-Soleil incapable malgré son nom de réchauffer l'ambiance – essayaient en vain, par assauts forcenés, d'arracher cette plume écarlate et parfaitement saugrenue.

L'ensemble, sous la douche de lumière blafarde du réverbère, donnait à penser que le Yéti en personne avait décidé de quitter l'Himalaya et son environnement habituel de glaciers et de plateaux désertiques pour fréquenter des régions moins montagneuses et solitaires, mais tout aussi frigorifiées. Et que, lassé de son long voyage, il faisait une petite pause relaxation sur un banc public au boulevard Masséna (XIII^e arrondissement) avant de reprendre tranquillement sa route.

La jeune fille se secoua.

« Pauvre idiot », s'insulta-t-elle intérieurement, tandis qu'elle semblait se ranimer et que son sang recommençait son circuit normal à travers son réseau sanguin.

Sur le banc couvert de givre, l'énorme forme blanche ressemblait en effet d'assez près à l'idée qu'on peut se faire de l'Abominable Homme des Neiges.

C'était d'ailleurs ça, exactement : un homme des neiges. Et même un bonhomme de neige. Un bonhomme de glace, plutôt, sculpté les jours précédents avec une sorte de génie par des mômes du quartier.

La vague de froid qui couvrait l'Europe avait provoqué d'abondantes chutes de neige suivies d'un phénomène que les populations des montagnes du Nord connaissent bien et qu'on appelle le « *wind chili factor* », expression sans équivalent dans notre langue mais qui désigne les vents d'est glacés formés en Sibérie et qui font tomber parfois de 20 degrés la température ambiante.

« Tu es trop conne », se redit la jeune fille avec une certaine familiarité dans ses rapports avec elle-même.

Elle haussa les épaules. Impossible de nier. Même si ça n'avait duré que l'espace de quelques secondes, elle avait eu peur. Quelque chose comme une main griffue surgie du néant s'était glissée dans son ventre et avait croché dans ses entrailles comme pour les broyer.

L'émotion. Une émotion qu'elle était trop « neuve » encore, trop novice dans ce qu'elle allait faire ce soir, pour contrôler et maîtriser.

Dans la nuit glaciale, la jeune fille pressa à nouveau le pas et les talons de ses bottes en coyote se remirent à claquer sur le macadam transformé en patinoire.

Elle ralentit le pas en tournant sur la droite dans l'avenue de Choisy. Envahie brusquement d'un petit frisson de honte en comprenant rétrospectivement pourquoi elle avait paniqué en se cognant contre un vulgaire bonhomme de neige, cinq minutes auparavant. Inutile d'être psychanalyste. À 16 ans et demi, elle était assez futée pour se donner à elle-même l'explication qui convenait : l'hallucination qu'elle venait d'avoir, « L'Abominable Homme des Neiges », c'était sa culpabilité ; sa propre culpabilité qui s'était soudain incarnée brutalement dans cette forme pseudo-humaine du bonhomme de neige grotesque coiffé d'un haut-de-forme à plume d'autruche. La honte de ce qu'elle allait faire cette nuit. De ce qu'elle avait accepté : Le marché qu'elle avait conclu, la veille, avec cet inconnu de la même race qu'elle, qui dînait au *Lotus de Jade*, un restaurant chinois de la rue Caillaux dont sa mère était l'une des cuisinières. Une cuisinière un peu particulière, à la mode chinoise de Paris. C'est-à-dire que le patron du *Lotus de Jade*, un émigré de la région de Canton, lui passait commande le matin pour le soir de certaines spécialités du Sichuan comme le canard au camphre et au thé qu'elle réussissait merveilleusement bien. La cuisine était préparée en chambre, dans l'appartement familial, au vingt-septième étage de la Tour Monteverdi, avenue d'Ivry. Ensuite, c'était à la fille de la maison de descendre les plats. Au galop pour que ça ne refroidisse pas. Vingt-sept étages en ascenseur, puis la cavalcade sur l'esplanade, de passage couvert en passage couvert, entre les H.L.M. vertigineuses du quartier. La traversée de l'avenue de Choisy et enfin la rue Caillaux. Parfois, pour des clients particuliers à soigner aux petits oignons, M. Vong, le patron du *Lotus de Jade*, commandait le ragoût de paumes d'ours. Qu'on cuisinait religieusement, comme s'il s'agissait d'un plat destiné à Chang Tam, le vieux mandarin de la rue Gandon qui était décédé l'année dernière à plus de 100 ans, laissant toute la communauté en deuil et littéralement orpheline.

C'était précisément un ragoût de paumes d'ours qu'elle avait apporté, la veille au soir, au *Lotus de Jade*. Le client qui avait demandé ce plat raffiné était un petit homme chauve et maigre à visage de poupée de porcelaine qui aurait attrapé un coup de vieux. Après l'avoir longuement regardée, l'inconnu

avait sorti un billet de 100 francs et le lui avait donné comme pourboire. Puis, baissant la voix, il lui avait demandé si elle voulait gagner encore dix billets comme celui-ci.

Elle sentit son cœur battre brusquement comme un réacteur nucléaire. Ce qu'elle allait faire, c'était pire que la pire des trahisons. Elle allait souiller toute sa famille, cette nuit, fracasser leur honneur, avilir le seul trésor qui leur restait encore après avoir tout perdu dans les soubresauts sanglants de l'Asie du Sud-Est. Elle allait tous les plonger dans la honte jusqu'à la dix-septième génération. Déjà que Lim, sa sœur, avait décidé de vivre sa vie et qu'elle n'était même pas mariée... Mais Lim, au moins, était majeure. Elle, elle avait 16 ans et demi, et elle vivait toujours sous le toit familial.

« Papa, la télé couleurs, tu pourras te la payer bientôt grâce à moi », essaya-t-elle de penser, histoire de se redonner du cœur au ventre.

Mais ça ne marcha pas. D'autant plus qu'à la culpabilité du mensonge qu'elle avait dû faire pour découcher cette nuit, s'ajoutait autre chose. Un sentiment qui lui était inconnu et qui faisait que, malgré le froid sibérien, elle se sentait le ventre en feu. Un peu comme lorsque, la nuit, dans son lit, secrètement, elle laissait glisser la main droite sous les draps et gagnait le centre d'elle-même, l'intersection de ses cuisses, là où s'ouvrait l'autre couleur corail de son ventre.

Elle aspira une goulée d'air avec l'impression d'avaler la moitié d'une banquise. Elle allait se vendre ! Et, d'une certaine façon, elle en était excitée. Comme jamais elle ne l'avait été. Elle n'y comprenait rien. Est-ce que c'était ça, alors, le plaisir ? Cette horreur et cette impatience emmêlées inextricablement ?

— Tu vas voir, on s'y fait très bien, lui avait confié en riant sourdement Yoko, son amie chinoise de 20 ans, à qui elle s'était confiée.

C'était chez Yoko qu'elle était censée dormir, ce soir, pour ses parents. Ceux-ci étaient loin de se douter que Yoko, sous son visage d'ange asiatique, avait déjà de la vie et des hommes une expérience de vieille routière du tapin. Et qu'elle avait balancé depuis belle lurette la morale traditionnelle chinoise ultra-puritaine par-dessus les moulins. S'ils avaient su, est-ce qu'ils auraient continué à les laisser toutes les deux sortir ensemble, aller à l'*Orient-Ciné* de la rue Dunois voir des films d'amour très romantiques fabriqués à Taïwan ou à Hong Kong, ou danser certains dimanches après-midi au *Midnight-Express* du parvis de la Défense, le lieu de rendez-vous branché des *teenagers* asiatiques de Paris ? Evidemment non !

Seulement, ils ne savaient rien. Pour la bonne raison que Yoko, orpheline, avait des rapports lointains avec la communauté *Asia*. Elle avait perdu ses parents, il y a bien longtemps, au Cambodge. Ils avaient disparu dans des conditions qui lui donnaient encore de temps en temps des cauchemars... Logée au pair chez des Français de Saint-Cloud, elle n'avait tout de même pas oublié le B-A BA de la morale chinoise. Quand l'adolescente lui avait parlé

de son rendez-vous de ce soir, elle avait immédiatement réagi.

— Tu lui accordes tout ce qu'il voudra. Mais pas ça ! avait-elle lancé en désignant d'un index parfaitement éloquent le centre du ventre de la jeune fille.

— Et s'il insiste ? s'effraya l'adolescente visitée bien tard de la perspective, terrifiante pour une jeune Chinoise élevée traditionnellement, de perdre sa virginité avant le mariage.

Yoko avait réfléchi.

— On va arranger ça, avait-elle décidé. Déshabille-toi.

Elle avait regardé son amie, interdite.

— Tu ne vas pas me dire que tu as peur de te mettre à poil devant moi, tout de même ? Si c'est ça, tu ne vas pas aller très loin demain soir, c'est moi qui te le dis !

Voilà pourquoi, cette nuit, à environ 22 heures 30, la fille de M. et M^{me} Thao, Chinois du Sichuan, qui faisaient partie de cette immense diaspora chinoise répandue aux quatre coins du monde après des zigzags bizarres et des tentatives d'implantation un peu partout dans le Sud-Est asiatique – Viêtnam, Cambodge, Laos – marchait à pas rapides avec, entre les jambes, au plus chaud et au plus moite d'elle-même, là où s'ouvrait une féminité toute neuve qu'aucun sexe d'homme n'avait jamais visitée, un minuscule anneau d'or de la forme d'une boucle d'oreille, perforant ses lèvres intimes et les scellant.

Et, à chaque pas qu'elle faisait, une légère sensation dans ses cuisses, très haut, à l'intersection de celles-ci, rallumait son trouble et lui envoyait des jets de feu dans le ventre. L'anneau frottait contre ses jambes, serrant ses lèvres de femme l'une contre l'autre dans une caresse qui, au fur et à mesure qu'elle approchait de son but, la mettait hors d'elle-même.

— Comme ça, il n'insistera pas, avait dit Yoko, après avoir expliqué à Vy, son amie, ce qu'elle allait lui faire. Ce serait un « Long Nez »^[1], je ne garantirais rien. Mais les Chinois respectent encore la virginité des filles....

Elle était agenouillée devant l'adolescente, visage à la hauteur de son ventre qui s'ouvrait très haut au milieu d'un minuscule pubis fait de poils très plats et assez rares, disposés en longues mèches rayonnantes et régulières comme si elles avaient été dessinées au pinceau trempé dans l'encre de Chine.

De l'index, Yoko l'avait lentement entrouverte, dégageant les replis roses thé de l'intérieur.

— Mais tu es toute mouillée ! avait-elle constaté dans une exclamation.

Avant même que Vy ait songé à protester, la langue de Yoko avait plongé, la visitant avec une lenteur douce et savante qui lui avait coupé le souffle.

Dix minutes plus tard, Yoko avait procédé à l'« opération » destinée à sceller ce qu'elle venait de laper avec avidité.

— Tu vas voir, ça ne va pas te faire mal, lui avait-elle promis. On se fait bien percer les lobes des oreilles. Alors pourquoi pas ça, hein ? Une petite piqûre de rien du tout... J'ai des rudiments solides d'acupuncture !

Son magnifique manteau très long, en mouton, avec impressions zèbre, c'était Yoko aussi. Un prêt pour la nuit. Ainsi que les bottes en coyote, les énormes moufles noires et la toque de renard. Telle quelle, Vy avait au moins quadruplé de volume, côté silhouette.

Impossible de deviner que, sous l'énorme manteau zébré adonner des envies de safari africain, se nichait le corps menu et parfait d'une Chinoise de 44 kilos exactement.

Complètement nue des pieds à la tête, sous l'amas de fourrures froufroutantes.

À part l'anneau d'or minuscule qui « habillait » très discrètement un certain endroit de sa personne dont elle était prête à disputer l'entrée contre le monde entier.

— Tu peux y aller, tu ne risques pas d'avoir froid avec ça, lui avait dit Yoko en lui tendant le manteau de mouton et la toque en renard. Seulement, fais-y attention. Ça m'a coûté assez cher. C'est un cadeau de Marcel. Il est directeur de galeries de peinture, mais ce qui l'intéresse surtout, tu vois, c'est l'éducation sexuelle de Titan, son doberman. Quand on a fini de faire l'amour, il place Titan entre mes cuisses et il lui fait lécher ce que son maître y a laissé. « Il est encore tout gamin, qu'il n'arrête pas de répéter. Faut lui apprendre la vie »...

Vy frissonna sous le manteau qui l'enveloppait en pensant à la truffe de Titan entre les cuisses de son amie.

« La télé couleurs, se répéta-t-elle. La télé couleurs ! »

Sa manière à elle de se donner bonne conscience. Un jour prochain, après quelques nuits de ce genre, elle offrirait à son père et à sa mère la télé couleurs qu'ils n'arriveraient jamais à se payer eux-mêmes. M. Thao, son père, avait été notaire au Laos. Un métier florissant. Ses sept premières années, Vy les avait passées dans une merveilleuse villa à Vientiane, la capitale, au parc envahi d'énormes massifs de fleurs tropicales. Seulement en France la profession de notaire est une corporation bien surveillée. Et les diplômes de M. Thao n'étaient plus à Paris que de pittoresques grimoires.

Résultat, l'ancien notaire de Vientiane trimait comme employé dans une

épicerie chinoise du quartier.

Au feu rouge, elle traversa l'avenue. Un bus de la RATP stoppa en catastrophe, secouant comme de la salade sa cargaison inhabituelle : rien que des clodos et des sans-abris des deux sexes. Le bus faisait partie des véhicules réquisitionnés par la BAPSA (la « Brigade d'Assistance aux Personnes Sans Abri »), destinés à opérer chaque nuit le ramassage des paumés de la vague de froid.

L'adorable et minuscule nez retroussé de Vy, presque seul à dépasser entre la toque de renard et le manteau qui la transformaient en une énorme boule de fourrure toute ronde, s'orienta vers une ruelle qui prenait dans l'avenue de Choisy et s'enfonçait dans des ténèbres boueuses.

« Rue des Malmaisons, c'est ça », pensa-t-elle.

La rue était étroite, bordée d'immeubles délabrés d'un autre temps avec des échafaudages le long de certaines façades définitivement condamnées. Pratiquement aucun éclairage. Les lumières, dans la plupart des appartements, étaient éteintes. À deux pas des grands immeubles neufs du XIII^e arrondissement, des tours de trente étages baptisées de noms chantants et ensoleillés, c'est-à-dire italiens (la Tour Palatino, les Tours Bergame, Rimini, Ravenne, Bologne, Verdi, etc.), c'était comme un boyau de pauvreté, de tristesse et d'abandon.

Elle s'arrêta devant le numéro qu'elle cherchait et hésita un instant. Une grille rouillée derrière laquelle, par-delà un jardinet pisseux, s'élevait un pavillon de meulière de deux étages, une baraque minable style « rentier-III^e République » avec toit de tuiles mécaniques et « décoration » (toute relative) de briques de faïence verte disposées en frise grecque sur la façade, au-dessus d'une marquise dont on n'avait sûrement pas remplacé la verrière depuis l'affaire Stavisky.

— J'ai dû me tromper, pensa-t-elle, prête à rebrousser chemin.

Elle sursauta :

— Poussez la grille. C'est ouvert.

La voix avait jailli tout près d'elle, lente, nasillarde, étouffée. Surgissant du minuscule haut-parleur rainuré de l'interphone encastré dans un des montants de briques de la grille.

Le haut-parleur grésilla. Puis il y eut le choc métallique de la grille qui s'ouvrait. Vy avança sa petite main tremblante dans l'énorme moufle de mouton noir.

— Avance, se demanda-t-elle rudement. Avance.

Elle essaya une fois encore de repenser à Titan, le doberman qui fourrait sa truffe entre les cuisses de Yoko, après l'amour. Après tout, son amie était passée par là. Et elle n'en était pas morte...

Elle se força à grimper calmement les cinq marches de ciment qui

conduisaient à la porte d'entrée sous la verrière défoncée de la marquise.

Le battant s'ouvrit lentement sur un gouffre d'ombre.

Dès que la porte fut refermée, la lumière fusa dans le minuscule hall d'entrée du pavillon. Et le cœur de Vy manqua deux battements.

Tandis que, moufle sur la bouche, elle étouffait un cri.

Elle revivait son cauchemar de tout à l'heure, sur le boulevard Masséna.

L'homme qui se tenait devant elle, enveloppé jusqu'aux pieds dans une longue robe de soie jaune aux motifs floraux étrangement « tremblés », avait le visage masqué. Un énorme masque de carton bouilli peint de couleurs violentes. Le mufle d'un taureau monstrueux avec des cornes gigantesques barbouillées de bleu et la gueule ouverte sur un rire silencieux qui découvrait des crocs de vampire.

Yamantaka, l'un des démons de la religion bouddhiste ! Yamantaka, le dieu sanglant dont la menaçait sa grand-mère quand, petite fille, elle désobéissait !

— Allons ! ricana la voix derrière le masque dans un français heurté et nasillard. Tu ne vas pas me dire que tu as peur des dieux de tes ancêtres ?

Elle frissonna. Dans l'entrée du pavillon minable, entre ces murs recouverts d'un papier décoloré par le temps, l'apparition de cette tête gigantesque de démon chinois d'un bleu électrique aurait flanqué un choc à n'importe qui de moins ému qu'elle.

— À quoi jouez-vous ? siffla-t-elle, souffle encore un peu coupé. Si c'était pour monter un opéra traditionnel, fallait me prévenir !

Elle s'était exprimée en *chaozhouhua*, le dialecte le plus répandu parmi les Chinois de Paris. La langue qu'on continuait à parler chez elle, à la maison. Dans les premières années de leur exil, sa mère refusait même de lui répondre quand Vy s'exprimait en français.

— C'est moi qui pose les questions, rétorqua le masque de cauchemar.

Mais, cette fois, en *guoyu*, la langue officielle, aussi bien en Chine populaire qu'à Taïwan. Vy la comprenait, sans parvenir à la parler réellement.

— Tu es nue là-dessous ? reprit le masque de Yamantaka en se rapprochant.

— Evidemment. C'était dans notre accord, non ? répliqua-t-elle en *chaozhouhua*.

— Parlons en français, ordonna l'homme au masque.

— Pourquoi pas en *guoyu* ? essaya-t-elle de dire en *guoyu*. Je préfère être payée maintenant.

— Tu seras payée quand on aura vu de quoi tu es capable, grinça la voix

derrière le mufle de taureau en carton bouilli.

Et en français.

Tout ce dialogue illustrait assez bien la situation linguistique inextricable des Chinois de la diaspora qui utilisent, selon les régions dont ils sont originaires, des dialectes aussi variés que nombreux et ne parviennent pas toujours à se comprendre entre eux. Sauf en *guoyu*, c'est-à-dire en « mandarin », la langue que comprennent la plupart.

— Retire ça, fit l'homme en la décoiffant de sa toque de renard gris.

Immédiatement, les longs cheveux de Vy ruisselèrent sur ses épaules comme deux fleuves noirs réguliers que partageait une raie au milieu du crâne, au-dessus du front bombé et têtu.

— Le manteau, commanda la voix étouffée derrière le masque de carnaval.

Il se recula tandis qu'elle se dépouillait de la lourde fourrure zébrée et l'examina longuement. Dans les trous pratiqués à la place des orbites, au milieu du masque bien monstrueux, Vy devinait la palpitation de deux pupilles fixes, brillantes de lueurs profondes comme deux lacs d'encre noire.

— Jolie petite biche ! ricana le Chinois inconnu derrière son masque. C'est tout jeune ça, encore tout frais. Le patron va être content...

Le masque d'opéra d'au-delà de la Grande Muraille de Chine se rapprocha encore.

— Si tu lui plais autant qu'à moi, glapit-il, tu vas être riche... Très riche et très vite...

Le ravissant visage de poupée de porcelaine de Vy se contracta imperceptiblement lorsque la paume de l'homme descendit, épousant la courbe douce de sa peau de soie légèrement safranée qui ondulait paresseusement vers le renflement du ventre. À peine frémirent ses sourcils interminables dessinés au trait au-dessus de deux grands yeux noirs cernés de ces paupières en forme d'ellipses qu'on appelle improprement bridées. Comme tous les Asiatiques, elle avait les yeux à fleur du visage, mi-exorbités, mi-enfoncés, comme dessinés à la surface de la peau entre les tempes félines et le nez minuscule et retroussé.

— Joli, le ventre, apprécia le Chinois.

Il ajouta, prouvant que les Chinois n'ont pas volé leur réputation de surdoués en ce qui concerne l'acquisition des langues étrangères, même l'argot.

— Jolie, la chatte...

Il effleurait en effet le lacy compliqué des poils pubiens de l'adolescente qui était comme calligraphié au-dessus de ses cuisses, dessinant la forme d'un éventail.

— Joli papillon de nuit, ricana-t-il. Mon maître vénéré va être fou de joie.

Son index suivit la naissance du sillon du sexe qui, partant de très haut sur le mont de Vénus en un double renflement charnu, se perdait entre les cuisses musclées de la jeune fille.

— Hé ! grinça Vy en se reculant. C'est toi qui payes ou c'est ton patron ?

Le ricanement claqua derrière le masque.

— T'occupe ! fit le Chinois. Sois belle et tais-toi !

Il n'avait pas lâché prise. Son index fourrageant de plus en plus précisément dans l'intimité de l'adolescente venait d'y rencontrer quelque chose de métallique qui le surprit.

— Vierge, hein ? s'étrangla de rire le masque. Encore mieux ! Encore mieux ! Mon maître vénéré va se croire au paradis.

— Pas là, siffla Vy. Pas touche. Ni toi, ni ton maître, ni personne. C'est compris ?

— Oui, oui, petite pucelle ! fit le Chinois en battant des mains. Partout mais pas là ! Encore mieux ! Encore mieux !

Elle frissonna, plantée nue sur les tommettes bleu-gris de l'entrée, réalisant à quel point sa présence dans ce rez-de-chaussée d'un pavillon banlieusard du fin fond du XIII^e arrondissement de Paris était étrange.

L'autre se secoua.

— Avance.

Il désignait l'escalier qui s'enfonçait en tournant dans la pénombre vers le premier étage. Garni d'un vieux tapis à ramages tout effiloché sur les bords.

— Passe devant moi, ordonna le masque. Et monte lentement. Les jambes bien écartées. Je veux que tu t'arranges pour que je voie tout ce qu'il y a entre tes fesses de petite pute vierge.

Le Chinois n'avait pas tort d'exiger de Vy une montée très lente de l'escalier. L'adolescente avait une taille frêle comme un saule, mais sa croupe était étonnamment majestueuse et, se cambrant, s'ouvrant pour gravir les marches, les superbes globes de ses fesses s'écartaient sur les hémisphères gonflés et roses de son sexe dont les lèvres coulissaient l'une contre l'autre à chaque oscillation de ses reins.

Avec le minuscule anneau d'or fixé par Yoko la veille, entre ses cuisses, qui jetait une petite lueur de feu à chaque mouvement.

Une vision à faire jaillir de leurs tombes royales tous les empereurs des dynasties Song, Yuan, Ming et consorts...

Elle se bloqua sur la dernière marche, pied gauche engagé sur le palier,

jambe droite en arrière. Déhanchée d'une façon qui faisait saillir encore un peu plus le magnifique abricot inviolé entre ses cuisses.

— C'est bien compris, hein ? cracha-t-elle avec la brutalité un peu maladroite de son âge encore accentuée par l'angoisse. Tout ce que vous voudrez, mais pas mon...

Elle jeta le mot français le plus cru qu'elle connaissait pour désigner le sexe de la femme. Un mot en trois lettres, bref et éloquent, dérivé du vocable latin *cunnus*...

L'index du Chinois coulisssa jusqu'à la première phalange dans le minuscule anneau d'or, tiédi par le frottement de l'entre fesses de Vy.

— Ça va, grinça-t-il. On n'y touchera pas, à ton petit « Empire du Milieu », calme-toi !

Il hoqueta.

— On est de la même race, non ? ajouta-t-il en *guoyu*. Tous les deux fils et fille de *Zhongguo*[\[2\]](#)...

Il eut encore un hoquet discret.

— Tu ressortiras d'ici aussi intacte que tu y es entrée, je te le jure. Seulement...

Son index tira légèrement sur le minuscule anneau d'or. Vy grimaça.

— Seulement, tu restes avec nous jusqu'au lever du soleil, demain matin. Ça aussi, c'est bien d'accord ?

C'était dans le « contrat ». Vy avait vérifié sur son agenda, tout à l'heure : en ce jour du début de janvier, l'un des premiers de l'année, le soleil se levait officiellement à 7 h 50.

Ça allait être la nuit la plus longue de sa très jeune vie.

La fille de M. Thao, riche notaire de Vientiane qui, à 50 ans, avait encore trouvé le courage de redémarrer au bas de l'échelle sociale à Paris et s'enfiler une blouse grise pour trimer comme « apprenti » dans une épicerie chinoise de la rue Dunois, se sentit brusquement envahie d'un sentiment étrange. Au bout du palier du premier étage, la porte à peine refermée, c'était comme si elle avait plongé dans un autre monde. Comme si, par miracle, un « jet » d'une compagnie asiatique l'avait débarquée à Bangkok ou à Hong Kong.

La ville avait disparu. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à cette immense pièce du premier assez grande pour abriter à l'aise trois ou quatre pianos à queue. La porte refermée, elle avait plongé dans la mousson. Littéralement.

D'abord, une masse de poils musclée, compacte, lui jaillit dessus en aboyant.

— Gautama ! hurla le masque derrière elle. Couché !

Le chien trapu, babines bavantes, se bloqua net et se mit à ramper, soumis malgré lui, l'échine creusée, sur le grand tapis chinois très ancien où couraient des guirlandes de fleurs de lotus mauves.

Un lhassa apso, un de ces chiens-lions comme on les appelle au Tibet, qui gardaient jadis les lamaserias.

Plus loin, grimpé tout en haut d'une étagère en bambou, presque sous le plafond, un long chat beige presque blanc à taches marron foncé aux pointes des oreilles, de la queue et des pattes, s'étirait en scrutant Vy de ses grands yeux cruels aux transparences turquoises. Un siamois.

Derrière Vy, la voix du Chinois s'éleva à nouveau.

— Pancha Raksha, lui présenta-t-il le siamois.

Le nom d'une déesse de la religion bouddhiste.

— Avance, reprit-il sur un ton plus dur. Lentement. En tournant bien les fesses, surtout !

Uniquement vêtue de ses bottes en coyote où ses mollets musclés mais minces et ses chevilles minuscules disparaissaient dans la corolle de fourrure qui les couronnaient, elle fit quelques pas sur le tapis oriental. Troublée par l'espèce de torpeur de « mousson » qui écrasait la pièce. Senteurs lourdes de végétation tropicale, à la limite de la pourriture. Cocktail d'effluves de jungle et de rizières. Une torpeur comparable à celle des étés de son enfance (35°centigrades) pesait sur l'immense pièce plongée dans la pénombre. Pour un peu, on se serait attendu à voir tomber une de ces pluies brutales comme elle en avait connues, déferlant sur les acacias du parc, écrasant les arbres à myrrhe et à encens, les grands sapins bleus, courbant vers la terre bouillonnante les buissons d'azalées multicolores comme des bouquets de feu d'artifice. Elle ferma les yeux un instant, revoyant dans une brève hallucination hommes et femmes cavalant sous les tornades dans leurs sarongs trempés, à travers les rues inondées de Vientiane...

— Stop, commanda le masque derrière elle.

Il changea de ton.

— Maître vénéré, reprit-il lentement en *guoyu* ; voilà l'esclave.

Vy n'eut pas le temps de se cabrer, au mot d'« esclave ». Quelque chose bougeait au fond de la pièce plongée dans la pénombre. À part Gautama, le chien-lion, et Pancha Raksha, le siamois toujours tapi sur une étagère en bambou laquée, elle n'avait rien discerné de vivant, tout d'abord, sous les trois lanternes chinoises traditionnelles aux lueurs très étouffées d'où pendaient de longues franges rouges torsadées. Il fallait dire que la pièce était un ahurissant capharnaüm, un extraordinaire bric-à-brac d'Extrême-Orient où s'entassaient des meubles de Thaïlande en rotin, des draperies lourdes en tissus imprimés, d'énormes potiches chinoises anciennes, des bibelots en pierre dure ou en ivoire, des boîtes en laque et des peintures sur soie. Contre les murs, pendaient de grands rouleaux de parchemin sur lesquels étaient

dessinés des *mandatas*, ces figures sacrées du bouddhisme tantrique qui servent à la méditation mystique. Un autel des ancêtres semblable en tout point à celui qui trônait près de la télé, chez ses parents, était posé sur un petit meuble de bambou. Minuscule théâtre en forme de pagode avec des montants rouges et dorés, des lanternes allumées et des dragons sculptés en porcelaine à l'entrée. Une forêt de bâtonnets d'encens brûlait autour.

Elle avait remarqué aussi, au-dessus de la porte d'entrée, le miroir suspendu, orienté vers le ciel. Impossible de s'y voir, même en se contorsionnant. Vieille tradition chinoise : ces miroirs retournés sont destinés aux mauvais esprits. Comme les mauvais esprits sont, par principe, laids et bêtes, ils prennent peur quand ils se voient dans une glace. Terrifiés par le « monstre » qu'ils aperçoivent ils prennent la fuite...

Le plafond était décoré de superbes caissons de bois peint. Des vrais, visiblement sculptés en Extrême-Orient. Anciens. Patinés. Pas fabriqués en série comme ceux que clouent actuellement les Chinois de Paris au plafond de leur restaurant.

— Bienvenue, petite esclave, fit en *guoyu* une voix lente et basse qui venait du fond de la pièce.

Vy sursauta. Tout là-bas, dans un coin d'ombre, sur un énorme divan couvert de soieries, une forme massive bougeait vaguement, à moitié dissimulée par une couverture épaisse à fils d'or.

— Monte le chauffage, reprit plaintivement la voix en s'adressant au masque de taureau peinturluré en bleu. J'ai encore froid.

— Tout de suite, vénéré maître.

De sous la couverture, une main émergea, tâtonnant vers une table basse pour y saisir une longue pipe chinoise en ivoire sculpté.

La pipe trembla dans la main de l'inconnu qui semblait sur le point de la lâcher à chaque instant. Puis il parvint à la guider vers sa bouche.

« Bouche » était un grand mot, d'ailleurs. Ce que Vy apercevait maintenant, à la place du visage de l'homme allongé sous la couverture, c'était encore un masque. Une tête de Ganesha, le dieu-éléphant qui n'a qu'une défense, la droite, parce que, d'après la légende, un ascète bouddhiste qui avait fait un long pèlerinage pour voir Shiva, en fut empêché par Ganesha et, fou furieux, lui coupa la défense gauche pour se venger...

Le masque était rouge sang, avec une énorme trompe qui descendait à mi-poitrine de l'homme avachi.

Celui-ci suçait plusieurs fois le tuyau de sa pipe et son odeur douce, écœurante, sucrée, envahit la pièce. L'odeur de l'opium. Ou du *chandoo*, appellation de l'opium non médicinal. *Papaver somniferum* selon son nom scientifique...

Il reposa sa pipe et glissa la main vers un lecteur de cassettes dont il

enclencha une touche.

— Danse, commanda la voix gorgée de suc de pavot.

La longue, l'interminable mélodie chinoise s'éleva du lecteur de cassettes. Plainte infinie relayée par les flûtes traversières en bambou, les tambours, les luths à trois cordes, les cithares. De temps en temps, un gong résonnait longuement, dessinant une ligne invisible d'échos infinis à travers la pièce.

— Danse, reprit la voix rauque.

L'homme au masque d'éléphant s'exprimait dans un chinois impeccable. Avec un drôle d'accent, toutefois, qui déformait les syllabes. Vy pensa qu'il avait dû longtemps habiter le Viêt Nam ou le Cambodge.

— Tu entends ce qu'a dit le maître ? interrogea la voix de l'autre, derrière elle.

Dans la torpeur de serre tropicale, Vy commença à osciller sur elle-même lentement.

— Mieux que ça ! glapit le masque de Yamantaka, derrière elle.

Elle essaya de se déhancher. La chaleur brusquement la mettait au bord du vomissement. L'écœurante odeur toxique, vireuse, de l'opium, devait y être pour quelque chose.

Elle se bloqua, paniquée.

— Je... je n'y arrive pas, fit-elle d'une voix de petite fille.

Le masque écarlate de Ganesha ricana.

— Mais si ! éructa-t-il sourdement. Tu peux.

L'énorme silhouette avachie secoua les couvertures.

— Tu vois ce tapis ? reprit-il.

Vy regarda à ses pieds. Un grand tapis chinois reproduisait en son centre les cercles concentriques des *mandatas*.

— Le parcours sacré des moines, reprit la voix. Celui qui l'effectue atteint à l'illumination... C'est ce que tu vas faire.

Elle était tout près de lui. Une main jaillit avec une rapidité surprenante de sous la couverture et l'attrapa au poignet.

— Tu vas le faire à genoux, le parcours mystique. À quatre pattes.

D'une poigne de fer, il l'obligea à tomber à terre. Pesant de la paume sur ses reins, il la contraignit à se mettre à genoux, puis à se courber, mains à plat sur le tapis, dos bien creusé faisant saillir sa croupe admirable.

— Voilà, cracha-t-il. C'est déjà mieux ! Maintenant tu vas galoper comme une petite chienne en suivant les cercles du *mandata* ! À quatre pattes ! En faisant bien attention surtout d'écarter les cuisses au maximum. C'est le plus important, hein !

Elle ferma les yeux.

— Creusée ! Mieux que cela ! commanda l'autre Chinois derrière elle.

— Et en te trémoussant du cul en cadence, reprit le masque d'éléphant vautré sur le lit. Au rythme de la musique !

Elle commença à suivre le premier cercle, le plus large. Tournant lentement sur elle-même à quatre pattes, cuisses le plus écartées possible comme une espèce de bête dérisoire et grotesque.

— J'ai dit : creusée ! Les reins creusés, petite pute !

Le masque de démon bleu se précipita. Une longue lanière de cuir claqua sur la naissance des fesses de l'adolescente qui, cabrée, se creusa à former presque un angle droit entre sa croupe et son dos.

— Ah ! émit l'inconnu vautré sur le lit avec une voix d'orgasme. Arrête-toi comme ça. Ne bouge plus surtout.

Ecarlate de honte, elle se statufia. Le coup de fouet qui l'avait cravaché la cuisait. Mais c'était autre chose qui lui faisait horreur. Dans la position où elle était, tournant le dos au fumeur d'opium vautré sur le divan, elle lui offrait une plongée absolument intégrale sur le « paysage » intime qui se nichait entre ses fesses et ses cuisses. Le long fruit rose et gonflé de ses lèvres d'abord, puis l'ouverture froncée et brune de sa croupe ensuite. Le tout absolument nu, glabre, sans même ce duvet léger qui tapisse en général le pourtour du chemin des reins et ourle les replis du sexe. Comme tant d'Asiatiques, Vy avait un système pileux extrêmement discret.

Le Chinois avança vers la croupe écarquillée une longue baguette en tout point semblable à celles qu'on utilise comme couverts dans les restaurants asiatiques. Sauf qu'elle était en ivoire.

— Merveilleux, apprécia-t-il en écartant du bout de la baguette les replis d'un sexe qui, sous la caresse, se couvrait involontairement de rosée. Plus nue que nue... Viens voir. On aperçoit tous les détails.

L'autre s'approcha tandis que la baguette déployait et séparait méthodiquement les grandes lèvres.

Quelques instants plus tard, ils la refirent galoper à quatre pattes en suivant les cercles concentriques du *mandata* dessiné sur le tapis.

Gautama, le chien tibétain émoustillé par cette étrange « bête » rose qui évoluait exactement comme lui se mit à la suivre, queue battant frénétiquement, sautant sur place, truffe à ras de ses fesses, jappant une étrange plainte de désir confus qui provoquait de sourds éclats de rire, derrière le masque rouge du dieu-éléphant gavé d'opium.

Regard brouillé, seins ballants entre ses bras menus, Vy essayait de se concentrer sur l'argent qu'elle allait gagner, à l'aube, après cette nuit de

cauchemar, au terme de cet infernal « baptême du feu »...

Il devait être à peu près cinq heures du matin lorsque le Chinois écroulé sur le divan ordonna à son « assistant » de bander les pieds de l'adolescente...

Entre-temps, agenouillée au pied du lit, elle avait dû administrer deux fellations au monstre gigantesque répandu sous la couverture. Etouffant sous la robe de soie du Chinois, tête bloquée par l'énorme repli de son ventre, elle avait dû sucer et laper la chose volumineuse qui en émergeait, la cognant à chaque secousse jusqu'au fond de la gorge. Puis il s'était répandu en elle à longs jets tièdes qu'elle avait failli vomir instantanément sur lui dans un spasme de dégoût.

Maintenant, allongée à terre, elle se laissait envelopper les pieds de bandelettes à la manière chinoise ancienne. L'affreux rituel de la Chine impériale où presque toutes les femmes devaient subir le martyre de leurs pieds atrophiés dès l'enfance, rendus minuscules par un carcan compliqué de bandes qui les emprisonnaient et les bloquaient dans leur croissance.

— N'aie pas peur, fit le masque de Yamantaka, c'est pour jouer. Ne t'inquiète pas.

Seulement, maintenant, les premières bandelettes passées autour de ses pieds, il en nouait d'autres, de plus en plus serrées. Et Vy avait l'impression qu'on lui charcutait la peau autour des orteils.

Elle hurla.

— Ça suffit. Arrêtez !

— Cinq cents francs de plus, jeta le fumeur d'opium au fond de la pièce.

L'adolescente serra les dents à en faire sauter l'émail.

Un quart d'heure plus tard, pourtant, elle ne put s'empêcher de pousser un nouveau cri. La douleur était abominable à présent. La nouvelle série de bandelettes était encore plus serrée que la précédente. Au point qu'elle vit un peu de sang jaillir, tachant d'écarlate les lanières qui la torturaient.

— Elle nous casse les oreilles, fit le Chinois couché sur le lit. Fais-la taire.

Surgie elle ne savait comment dans la main de son tortionnaire, une grosse boule de caoutchouc s'enfonça dans la bouche de l'adolescente, maintenue par un lacet de cuir sur sa nuque.

— Continue, maintenant qu'on est tranquilles, grogna sourdement le Chinois.

Elle avait beau appartenir à cette race dure, courageuse, capable de repartir à zéro après les pires catastrophes, elle avait beau être la fille de

M. Thao, le riche notaire de Vientiane, ce qu'elle endurait à présent était inhumain.

Déséquilibrée, vacillant sur des pieds diminués de moitié à force d'avoir été recroquevillés par les couches successives de bandelettes, elle ne pouvait pas faire un pas sans hurler. Seulement, la boule de caoutchouc, dans sa bouche, l'en empêchait. Et ses mains étaient liées maintenant derrière son dos.

— Avance ! commanda le masque de taureau.

Elle tituba comme si on avait remplacé ses solides plantes de pieds par deux minuscules sabots de gazelle.

— Avance ! répéta la brute.

La lanière de cuir claqua de nouveau contre ses fesses. Le lhassa apso se mit à aboyer furieusement en tournant autour d'elle.

— Plus vite ! glapit le Chinois en la cravachant encore.

Elle trébucha, tomba, se releva à la force des genoux. Inondée de larmes et de transpiration. Gautama, surexcité, la mordillait aux chevilles en bondissant comme un de ces esprits démoniaques dont sa grand-mère la menaçait dans son enfance.

— Finis-la, lascia enfin tomber le Chinois ventripotent qui, de toute la nuit, n'avait pas quitté le lit où il était vautre.

Sa voix assourdie par l'opium n'était plus qu'un murmure.

— Elle me fatigue, maintenant, j'en ai assez... J'ai envie de dormir... Dormir.. Débarrasse-moi d'elle...

L'adolescente se sentit saisie par un bras, sous le ventre, et projetée à terre, face contre le tapis. Roulant sur elle, « l'assistant » du « maître » à masque de dieu-éléphant lui ouvrit les cuisses. Contre sa nuque, il y avait le contact dur et froid du masque de carnaval. Elle se mit à trembler, comme envahie de fièvre. L'impression abjecte de copuler avec une bête, un monstre, un être qui n'avait presque rien d'humain.

Elle sentit que le sexe de l'homme la cherchait, entre les fesses. Puis, d'un coup de reins puissant, l'épieu la perfora là où les hommes et les femmes présentent la même particularité anatomique.

L'assaut était si violent qu'elle eut l'impression qu'il l'ouvrait tout entière, depuis le ventre jusqu'à la gorge. D'instinct, elle se colla au sol, arrondissant le dos, essayant de rentrer les fesses pour lui échapper. Mais l'autre la redressa et la remit à genoux, la maintenant contre lui bien ouverte, les bras passés autour de sa taille comme un étau. Autour de l'adolescente qui ne pouvait même pas crier, les murs, le décor, les draperies, les étagères en bambou, les meubles en laque de Chine, tout se mit à tourner dans une valse lente et hallucinante.

Sa dernière pensée fut qu'au moins ils avaient respecté le « contrat ».

Elle n'avait pas été déflorée.

Elle s'évanouit.

Alternativement, le Chinois au masque de taureau regarda le « maître » profondément endormi, là-bas, sur le lit, puis l'adolescente menue, souple comme un roseau, étendue inanimée sur la moquette.

Il avait joui sauvagement en elle, tout à l'heure, il l'avait remplie de son plaisir, inondée, défoncée. Pourtant, il « remontait » encore sous sa robe de soie...

Il regarda intensément l'intersection des cuisses de la Chinoise, avec le minuscule anneau d'or symbolique qui en fermait théoriquement l'accès.

— Ce serait trop bête, grogna-t-il.

D'une poussée, il se rua. Et cette fois, il emprunta le chemin de son ventre, la voie « orthodoxe ». Il entra même si violemment que l'anneau d'or, sous l'assaut, céda en déchirant l'une des lèvres de la jeune fille. Vy eut une secousse et se réveilla. Trop tard. L'autre l'écrasait, allant et venant en elle avec des grognements de porc, massacrant du bout de son sexe le sceau sacré de sa virginité.

Vy tourna lentement vers le masque de taureau un petit visage ravagé d'où toute grâce et toute jeunesse s'étaient envolées. Traits tirés, lèvres blêmies, tremblante des pieds à la tête, elle était presque laide, avec ce regard fixe sans espérance.

Le masque se détourna.

— Tiens, fit-il d'une voix blanche. On t'avait promis 500 francs de mieux, en plus des 1000 du « contrat ». Avec ça, ça fera 2000. Ça ira comme ça ?

Elle attrapa la liasse de billets et l'enfouit dans son minuscule sac à main en cuir beige.

Il l'avait aidée à se rhabiller, impressionné par l'air étrange qu'elle avait à présent.

— Tu veux que j'appelle un taxi ? questionna-t-il en balbutiant.

Elle ne répondit même pas. Elle avait saisi un poudrier dans son sac et s'approcha d'une petite glace à encadrement d'écaille fixée au mur.

L'autre s'éloigna. Ce qu'il avait fait, il le savait, c'était pire qu'un crime. La déchéance, souillant toute une famille. Il n'était pas chinois pour rien. Pervers peut-être, dégénéré autant qu'on voulait. Mais chinois tout de même... Seulement, à l'aube, contre la croupe superbe de cette fille inanimée, il avait perdu la tête...

Il sentit la sueur l'inonder. Le pire, à ses yeux, c'était qu'il avait manqué à

la parole donnée. Et ça, entre Chinois, c'est un crime. Les Asiatiques n'ont pas, comme les Européens, le culte des documents, des contrats écrits, des signatures. La plupart de leurs accords, même pour des affaires importantes, se font oralement. Et celui qui manque à sa parole commet un forfait incommensurable.

Inquiet, il se retourna. À l'instant où l'adolescente, toujours face au miroir, portait quelque chose à sa bouche. Toujours blême comme la mort, elle avait saisi quelque chose dans le poudrier et l'avait avalé. En un éclair, il comprit que ça déraillait.

Il jaillit sur elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria-t-il.

Leurs regards se croisèrent dans la glace. Celui de Vy n'était qu'une double tache profonde et noire, sans lueur, tout au bout du désespoir et de la vie finie.

— Merde ! hurla-t-il. Sale petite conne, qu'est-ce que tu as foutu ?

Elle le dévisagea.

— Rien, souffla-t-elle faiblement. Aidez-moi à descendre l'escalier, je vous en prie. Je m'en vais.

Quand elle vacilla sur la première marche, au bord du palier, il crut d'abord qu'il avait oublié de lui retirer les bandelettes qui lui emprisonnaient les pieds. Il se précipita pour l'empêcher de tomber. Ses mains glissèrent dans l'épaisse fourrure crissante du manteau à longues zébrures noires et beiges.

Elle pirouetta sur elle-même involontairement, les yeux presque chavirés.

— Tu...

La talonnette de sa botte en coyote manqua le rebord de la marche.

— Tu ne m'as même pas fait jouir, lâcha-t-elle dans un souffle.

Puis le manteau de fourrure glissa à nouveau entre les mains du Chinois et elle dégringola de marche en marche.

Lorsqu'il la rejoignit au rez-de-chaussée, Vy Thao, la fille du riche notaire de Vientiane, avait cessé de vivre.

— C'est abominable ! geignit le Chinois. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Il était exactement 7 h 50. L'heure officielle du lever du jour. Une affreuse lumière couleur jus de chaussettes ruisselait de l'autre côté de la porte vitrée du pavillon banlieusard de la rue des Malmaisons. C'était l'heure, aussi, où devait expirer le « contrat » de Vy.

Cette dernière avait expiré avec une minute d'avance sur l'expiration de son « contrat »...

Dans l'immense pièce où l'adolescente avait perdu son honneur, c'est-à-dire sa vie, les deux hommes avaient retiré leurs masques de théâtre. Celui qui était vautré sur le divan émergeait lentement du sommeil profond des opiomanes.

— « Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ? » répéta-t-il d'une voix qui détachait les syllabes avec une exaspération croissante. Tu n'as que ça à la bouche...

Il se secoua.

— Donne-moi un verre de *gaoliang* (alcool blanc) pour commencer, reprit-il. Ensuite, on réfléchit.

L'eau de feu qu'il avala d'un trait lui descendit au fond de l'estomac comme pour y faire un trou.

— Elle est venue à pied, n'est-ce pas ? questionna-t-il ensuite. Personne n'était au courant ?

— Bien sûr que non, fit l'autre d'une voix étranglée.

— Alors, c'est tout simple, émit l'opiomane posément. Il fait encore nuit ?

L'autre souleva un rideau.

— L'aube se lève, souffla-t-il.

— Très bien. On a tout le temps d'organiser notre petite mise en scène. On ne va se débarrasser du corps que la nuit prochaine.

— Mise en scène ?

Le gros homme vautré ricana.

— On va faire porter la casquette aux « triades », ça te va ?

Un petit frisson parcourut l'échine de celui qui avait porté toute la nuit un masque de dieu-taureau. Les Chinois ont une sainte horreur d'évoquer les redoutables sociétés secrètes. L'équivalent chinois de la mafia. Tout aussi sanglantes et impitoyables. L'autre reprenait :

— Tu te souviens de ce type, ce videur de maison de jeux de la rue des Deux-Avenues, qu'on a retrouvé récemment avec une balle dans la nuque et un joli « K » (Karat-Triade) dessiné sur la poitrine ? La police française a laissé tomber l'affaire parce que c'était évident que c'était un règlement de comptes et que, pour les flics parisiens, les « triades » c'est la planète Mars... Eh bien, on va maquiller la mort de cette fille en assassinat. On pensera qu'elle en savait trop et il n'y aura même pas d'enquête...

Un rire le secoua.

— Les triades en ont vu d'autres, non ? Et puis on ne prête qu'aux riches, pas vrai ?

CHAPITRE II



La crinière rousse de la jeune femme sembla s'incendier lorsqu'elle passa sous le réverbère au néon qui signalait le bâtiment bas du veilleur de nuit de l'hôpital de la Salpêtrière, en bordure du boulevard Vincent-Auriol. En entendant claquer les talons des bottes de Viviane Roch, l'homme, derrière sa vitre, émergea de sa torpeur.

— Salut ! cria Viviane. À la nuit prochaine !

Le gardien avait le visage dévoré de barbe et les yeux encore plus dévorés de désir. Comme chaque nuit, depuis deux ans qu'il voyait plusieurs fois par semaine sa silhouette souple aux longues cuisses musclées et aux cheveux de feu quitter l'hôpital avant l'aube...

Viviane Roch capta au vol le regard brûlant du gardien.

« Pas encore pour cette nuit, mon pauvre vieux ! pensa-t-elle en riant. Mes fesses sont déjà prises ! Bonne branlette quand même ! »

Emmitouflée d'un manteau de loutre à brandebourgs couleur rouille qui semblait un prolongement naturel de sa chevelure, elle gicla sur le boulevard Vincent-Auriol pratiquement désert. Trois heures du matin ! Cette fois encore, ça n'avait pas été du gâteau, l'accouchement. Qu'est-ce qu'ils racontaient, à la télé et dans les journaux, avec leurs prétendues mises au monde sans douleur ? Depuis cinq ans qu'elle était employée à la Salpêtrière comme sage-femme, elle n'en avait pas vu une seule accoucher autrement que dans les douleurs, Viviane. Encore heureux quand il n'y avait pas de complications. Qu'est-ce

qu'elle avait « chanté », celle de cette nuit, les deux pieds passés dans les étriers, en poussant son lardon ! Aussi, pourquoi est-ce qu'elles étaient toutes acharnées à faire des mômes ? Est-ce qu'elle n'était pas heureuse, elle, sans enfant, entre son mari qui croyait qu'elle était une épouse parfaite, et l'« autre », Alexandre, son amant depuis six mois ?

Elle traversa le boulevard et rejoignit la contre-allée, faisant claquer ses longues bottes noires sous les arches métalliques du métro aérien qui se renvoyaient les claquements en échos multipliés. Tout Paris avait l'air d'être pétrifié, pris dans les glaces d'un hiver qui faisait chaque nuit de nouvelles victimes. Sans parler des pannes de chauffage, des ruptures de canalisations, des lignes à haute tension qui cédaient un peu partout sous l'action du givre.

Viviane Roch était à mille lieues de penser à ce genre de problèmes. D'ailleurs, elle était née dans un village du Jura où le thermomètre descendait régulièrement à -20° et le froid ne lui avait jamais fait vraiment peur ; tout ça c'était du blabla de poules mouillées.

Comme elle approchait de la station Campo-Formio, boulevard de l'Hôpital, une silhouette se détacha de derrière un arbre. Un homme jeune, athlétique sous le loden, une cigarette blonde au coin de la bouche.

— Tu n'as pas froid ? souffla-t-il en lâchant des volutes de buée dans la nuit glacée.

Elle éclata de rire en ouvrant les pans de son manteau.

— Froid ? Moi ? Jamais ! lâcha-t-elle en faisant de la publicité gratuite à la célèbre entreprise Damart thermolactyl qui protège depuis un quart de siècle tous les frileux de France et de Navarre en leur vendant des sous-vêtements tribo-électriques.

Elle portait encore sa blouse de sage-femme, avec précisément, dessous, un de ces fameux tricots en fibres de synthèse fabriqués dans la firme susnommée.

— Pour le haut, j'espère que tu m'excuseras, fit-elle en souriant. À l'impossible, nul n'est tenu.

Il avança la main droite.

— Je me contenterai du bas, murmura-t-il.

Sa blouse était ouverte et en bas, en effet, elle ne portait rien. Ce qui s'appelle rien. Hormis la splendide touffe de fourrure de son pubis, une véritable forêt d'automne rougeoyante qui remontait à quelques centimètres du nombril et s'étendait en pointes vers les hanches, couvrant presque les deux tiers de son ventre. Alexandre Bontemps, l'interne avec qui elle entretenait une liaison suivie depuis six mois, était littéralement fou de ce buisson d'amour dévorant qui courait en épaisses boucles rousses entre ses cuisses et remontait comme de l'ampélopsis dans le sillon de ses fesses jusqu'au puits foncé de ses reins qu'il tapissait d'une couronne cuivrée où il adorait s'enfoncer avec des rugissements de plaisir.

— Bas les pattes, rit-elle en se reculant. Tu oublies nos accords ?

Elle referma son manteau et le saisit par le bras.

— On y va ?

— On y va, acquiesça-t-il en désignant la station Campo-Formio, exceptionnellement ouverte cette nuit : la RATP avait pris la veille la décision de laisser ouvertes les stations de métro, la nuit, pour que puissent venir s'y réfugier tous les sans-abris de la capitale.

Une mesure qui avait immédiatement donné des idées à Alexandre et à Viviane...

Lorsque, deux ans auparavant, Viviane Roch s'était rendu compte que son mariage s'étiolait, qu'elle s'enlisait dans la routine et que sa vie était aussi savoureuse qu'un régime sans sel, elle avait décidé de chambouler par en dessous son existence et d'en faire un roman. Sans qu'en surface rien n'en paraisse.

Son mari, qui dirigeait une grosse boîte d'agroalimentaire, serait tombé de vraiment très haut si on lui avait dit ce que sa fidèle épouse faisait entre le moment où elle quittait la Salpêtrière et celui où elle rentrait à la maison. Le métier de Viviane arrangeait bien les choses. Surtout depuis qu'elle connaissait Alexandre. Jamais il n'y avait eu autant d'accouchements « à problèmes » que depuis cette époque-là. Il fallait reconnaître qu'après quelques expériences décevantes, elle était tombée, avec le jeune interne, sur l'oiseau rare : celui qui était prêt à aller avec elle jusqu'au bout de ses fantasmes. Quels qu'ils soient. Toujours partant pour toutes les aventures secrètes dont elle avait besoin pour ne pas sombrer dans la neurasthénie et les habitudes qui vous tuent à petit feu.

Depuis qu'ils se connaissaient, ils n'avaient pratiquement jamais fait l'amour dans un lit. Trop pépère, comme situation. En revanche, ils avaient honoré de leur présence à peu près tous les endroits publics possibles et imaginables. Cabines téléphoniques, berges de la Seine, toilettes des bistrots, banquettes des cinémas, ascenseurs. À une époque, ils s'étaient découverts une passion commune : l'exhibitionnisme. Alexandre prenait Viviane à la sortie de son travail et, en voiture, l'emmenait au Bois de Boulogne. Là, sans sortir du véhicule, dans une des allées du Bois bien connue pour être le rendez-vous de tous les voyeurs de Paris, Viviane se mettait nue, cuisses écartées, et attendait que « ça morde ». Ce qui ne tardait pas, en général. Très vite, des batteries de sexes masculins de toutes les couleurs et de toutes les tailles venaient cogner du nez aux vitres. Lesquelles finissaient par récolter, en longues larmes blanches, les fruits du spectacle auquel Viviane s'était livré.

Depuis, ils avaient essayé encore d'autres trucs. Ils s'étaient aperçus qu'en fin de compte on peut faire l'amour à peu près n'importe où dans Paris sans

avoir d'ennuis. Un soir d'été, où Viviane ne portait sur elle qu'une très légère robe blanche à fleurs et rien du tout dessous, il avait carrément relevé la robe et, sur l'esplanade du Trocadéro, contre la rambarde, au milieu des touristes venus du Middle West ou débarqués de Tokyo, il avait tranquillement enfilé la jeune femme en levrette sans rien provoquer d'autre qu'un « ils s'emmerdent pas, ceux-là ! » lancé par un petit vieux plutôt goguenard et finalement complice.

La seule chose qu'ils n'avaient jamais essayé c'était le métro. Et ils avaient choisi cette nuit où la station allait rester ouverte *non-stop* pour accueillir tous les paumés de Paris, tous les naufragés de la grande vague du froid.

Le long du quai de la station Campo-Formio, ça dégageait des odeurs qu'il valait mieux avoir le cœur bien accroché pour supporter plus de deux minutes. Les clodos de Paris les plus puants d'urine et de crasse semblaient s'y être donné rendez-vous. Ainsi que quelques types ou femmes entre deux âges habillés « bourgeois », très dignes, un peu crispés, installés à l'écart. Les « nouveaux pauvres » de la société moderne. Qui sauvaient encore la façade vestimentaire mais à qui on avait coupé le chauffage depuis belle lurette.

Viviane et Alexandre enjambèrent des paquets de corps affalés sur le quai.

— Par là, souffla-t-elle, les yeux complètement allumés.

Son manteau de loutre à brandebourgs n'était pas parmi ce qu'on fait de plus coûteux en catégorie fourrure, mais tout de même ça en jetait, au milieu des pardessus verdâtres et déchirés des épaves de la cloche. Et en plus il y avait cette crinière épaisse et naturellement ondulante qu'elle portait comme une oriflamme voluptueuse sous les lumières blafardes façon RATP.

Ils s'arrêtèrent contre un distributeur-automatique de friandises auquel Viviane s'adossa.

— Grimpe-moi, fit-elle d'une voix de ventre. Tout de suite.

Elle avait écarté les pans de son manteau. Le jeune interne haleta.

— Ouvre-toi, souffla-t-il. Mieux que ça.

Cuisses à l'équerre, bottes plantées très loin de part et d'autre de lui, elle se sentit empalée. Le buisson de feu bouclé de son pubis eut un tressautement lorsqu'il la remplit jusqu'au fond du ventre. Elle se cramponna à ses épaules.

— Bordel ! Que c'est bon ! rugit-elle.

Il y eut un remous par-derrière. Deux ou trois clochards s'agitaient.

— Merde, grogna l'un d'eux. Tu as vu ?

— Ouais, grasseya l'autre. Non seulement la RATP nous offre un abri, mais en plus on a le ciné gratuit à domicile ! C'est Noël, nom de Dieu !

De proche en proche, la rumeur s'enflait. Les naufragés du froid se réveillaient. Des chapelets de réflexions égrillardes se succédaient. Jusqu'au moment où une petite vieille assise, très droite, sur un banc, son sac à la main, couvrit le brouhaha de sa voix aigre :

— Pouvez pas faire vos saloperies ailleurs ?

C'était le moment où Alexandre, à grands coups de boutoir, explosait de jouissance dans le ventre de Viviane qui se cabrait et qui ruait comme une jeune pouliche qu'on aurait survoltée aux amphétamines.

Elle se rajusta en titubant.

— Une autre ! gueula un des clochards en dressant une trogne enluminée d'ivresse au gros rouge.

— À qui le tour ? fit un second en se relevant. Si personne est candidat, je me pointe !

Il était en train d'extraire de son pantalon retenu par une ficelle un sexe turgescent et violacé.

— Pas touche, rugit Viviane en le repoussant. On peut regarder, on n'approche pas.

Elle s'éloigna, royale au bras de son amant, au milieu d'une atmosphère de viol collectif parfaitement velléitaire. Les désirs des ivrognes, c'est bien connu, sont comme des grosses bulles qui montent du fond des eaux pour éclater en plein vide à la surface.

Viviane éclata de rire en attaquant l'escalier du métro.

— L'un dans l'autre, on a fait une bonne action, non ? Ils vont avoir des rêves super, cette nuit, en pensant à leur marraine de guerre.

Elle précédait Alexandre d'une marche. Celui-ci ne résista pas à l'envie de passer une main sous le manteau et de la revisiter là où il venait de s'introduire avec une violence incontestable. Il y avait d'ailleurs laissé des souvenirs très humides...

— Tu sais quoi ? murmura-t-il.

— Non, fit Viviane sur le même ton.

— J'ai encore envie. C'est trop bête de rentrer chacun chez soi comme ça.

— Tu as une idée ?

— Faut voir, répondit-il, pensif.

Il n'y avait pas à dire, pour une femme qui menait une double vie, Viviane Roch mettait vraiment les bouchées doubles. Ça durait depuis deux ans et elle n'avait pas à s'en plaindre. D'autant plus qu'avec son mari, elle avait mis au point un petit scénario qui marchait un max. Elle jouait à celle qui ne sait justement pas mentir et dont le nez s'allonge au moindre petit soupçon de

mensonge le plus véniel. Elle savait parfaitement bafouiller et rougir de confusion à n'importe quelle occasion insignifiante.

— Ma femme, disait souvent Christian Roch à ses amis, elle est tellement naïve que si elle avait seulement flirté avec un type depuis qu'on est mariés, je m'en apercevrais tout de suite.

La naïve Viviane, cette nuit, venait de se faire troncher dans une station de métro. Ensuite, ça avait été dans une cabine de photomaton, où Alexandre l'avait prise en levrette sur le tabouret tournant avant de prendre des photos d'elle dans des positions acrobatiques où c'était surtout son postérieur majestueux qui était en vedette.

Puis ils s'étaient serrés l'un contre l'autre dans l'espace plutôt exigu d'une de ces pissotières modernes baptisées sanisettes, dans l'ambiance javellisée que baignait un air de valse-musette genre Aimable ou Yvette Horner.

Quand elle regarda sa montre, elle sursauta.

— Cinq heures ! gémit-elle. Il faut que je rentre.

— Je te raccompagne...

Elle se lova contre lui.

— Je ne préfère pas, fit-elle. J'aime mieux revenir seule. Ça me donne le temps de me recomposer une figure de femme fidèle qui vient de faire son devoir professionnel.

Il la regarda s'éloigner, le bas de son manteau de fourrure secoué furieusement par le déhanchement régulier de ses reins voluptueux et comblés de plaisir.

Elle n'habitait pas très loin. Rue Pirandello précisément. Entre l'avenue des Gobelins et le boulevard de l'Hôpital. À mi-chemin, elle s'aperçut que sa blouse blanche s'était déchirée pendant l'une ou l'autre de leurs galipettes. En principe Christian, son mari, avait plutôt le sommeil lourd, mais c'était inutile de tenter le diable. S'il se réveillait et la regardait se déshabiller, elle aurait énormément de mal à justifier sa blouse déchirée et maculée, au surplus, de certaines taches qu'on n'attrape pas en principe dans un hôpital.

Sans retirer son manteau, en se contorsionnant, elle parvint à se dépouiller de la blouse accusatrice qu'elle roula sous son bras.

Sur l'un des trottoirs de la place d'Italie, elle aperçut un de ces grands bacs octogonaux peints en vert qui font partie du « mobilier urbain » de la ville de Paris et qui sont destinés à la collecte du verre usagé.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour y jeter par en dessus sa blouse inutilisable.

— Tiens, se dit-elle, ce ne serait peut-être pas mal pour Alexandre et moi comme nid d'amour, la prochaine fois.

Elle se haussa un peu plus sur le bout de ses longues bottes noires pour juger, par l'ouverture centrale du bac, si le projet était réalisable. Elle se

voyait déjà en train d'ameuter tout le quartier de ses rugissements de plaisir tandis que l'interne, par-derrière, la perforerait savamment.

Elle s'immobilisa, pâle comme une morte, lèvres soudain bleuies. Mais pas de froid.

Au fond du bac destiné au ramassage du verre, il y avait une forme humaine.

Une silhouette minuscule, fragile, recroquevillée sur elle-même, retournée à la position fœtale.

Le corps d'une fille nue. De toute évidence d'origine asiatique. Et, non moins évidemment, morte.

Elle avait de la santé, Viviane Roch. En plus, son métier la mettait en contact avec la misère, la douleur, les souffrances humaines, en bref les réalités les moins ragoûtantes.

Mais là, ce cadavre d'adolescente au fond du bac à ordures, recroquevillée comme un oiseau tombé du nid, souleva en elle une irrésistible envie de vomir.

— Encore une, siffla la sage-femme entre ses dents, qui aurait mieux fait de ne jamais naître.

CHAPITRE III



L'assiette de raviolis n'avait pas une mine fabuleuse. Théo Kournosov, qui la surplombait et qui était par conséquent bien placé pour le jauger au pifomètre, n'en affichait pas moins un sourire radieux. Ce n'était pas tous les jours qu'il déjeunait avec le crack des cracks du service des super-cracks du Quai des Orfèvres...

— Et à part ça, fit-il en chatouillant sa moustache châtain dont les crocs à la Gengis Khân lui mordaient les maxillaires, quoi de neuf, Boris ? Je veux dire, côté boulot ?

En même temps, il regardait l'athlète en face de lui, de l'autre côté de la petite table, sous la verrière poussiéreuse qui recouvrait la salle du *self*, au premier étage d'un immeuble des années 30 de la rue Massillon, à l'ombre de Notre-Dame de Paris installée depuis des siècles comme un gigantesque sphinx de pierre au bord de la Seine.

L'athlète en question avait roulé en boule à côté de lui, sur la banquette, le blouson de vachette noire doublé mouton dans lequel ses épaules trapézoïdales lui avaient semblé un peu à l'étroit, tout à l'heure, quand ils s'étaient retrouvé au pied du grand escalier de ciment du mess de la police. C'était vrai que même Johnny Weissmuller dans *Tarzan* aurait semblé un peu gringalet auprès des quatre-vingt-cinq kilos de muscles harmonieusement répartis par les bonnes fées qui avaient présidé à la naissance de Boris Corentin, et sur son mètre quatre-vingt-cinq de mâle bourré de sex-appeal à faire hurler toute vraie connaisseuse du charme masculin. En plus, c'était fou ce qu'il continuait, à l'approche de la quarantaine, à ressembler à Alain Delon : Sauf que lui, Boris, avait plutôt les cheveux naturellement bouclés. Une superbe tignasse noire drue qui lui aurait posé des problèmes du temps où c'était la mode de se gominer le crâne et de s'aplatir le profil. Bref, un beau fauve intelligent et souple à la mâchoire puissante, aux yeux noirs super-aigus d'intelligence qui brillaient en permanence comme des radars d'artillerie jumelés au calculateur électronique invisible logé dans ses neurones de surdoué. Une sorte de chef-d'œuvre de la nature avec en plus un teint naturellement patiné qui lui donnait l'air en permanence de revenir d'un week-end à la montagne ou aux îles Marquises. Même si la plupart du temps, le week-end, il l'avait plutôt passé en planque sous les fenêtres d'un pervers complètement fondu, d'une call-girl de haut vol mouillée dans des trafics pas nets du tout, d'un julot en train de monter un nouveau réseau de traite particulièrement tordu, ou d'une tête de pont de la Mafia à tirer des bras de Morphée, à l'heure du laitier et des croissants chauds, pour l'emmener prendre son petit déjeuner à la Grande Maison.

— L'un dans l'autre, murmura l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin, c'est plutôt calme, tu sais. On dirait que les frimas actuels paralysent les trafiquants, congèlent sur place les sadiques, réfrigèrent les pervers et les obsédés. Bref, tous mes clients habituels, c'est-à-dire les tortueux du sexe ou de la came, ont l'air d'être entrés en hibernation... Pour tout t'avouer, on

pantoufle un peu, en ce moment...

Il laissa traîner son regard sur la salle où les collègues, au coude à coude, se redonnaient des forces avant d'attaquer l'autre versant de la journée. Pas la peine d'avoir l'odorat très exercé pour constater que, selon la formule consacrée, ça sentait très fort le poulet. Ici ou là, on apercevait la crosse d'un revolver réglementaire qui émergeait de sous un blouson ou un pull, passé dans l'étui de ceinture. Il y avait un peu de tout : des MR 73 calibre 9 mm, des automatiques type Ruby calibre 7,65, des Smith et Wesson 19/3 calibre 357 magnum. Et quelques RMR Spécial Police à barillet calibre 38 spécial à six coups. Le nouveau modèle que Corentin avait, tout de suite adopté à cause de ses caractéristiques idéales : le béquet sur l'arrière de la crosse qui évitait le déchaussement au tir rapide, la puissance de tir, la simplicité enfantine de mécanisme et l'excellente prise en main.

Il termina son verre de vin.

— Si tu accouchais, maintenant ? fit-il en regardant Kournosov avec un sourire.

Ou il avait autant de flair qu'un renard enrhumé, ou le commissaire Kournosov, qui dirigeait le CIAT du XIII^e arrondissement, 144, boulevard de l'Hôpital, ne lui avait pas proposé de déjeuner ensemble pour parler des deux anticyclones jumeaux sur l'Islande et la Scandinavie qui, depuis quinze jours, faisaient dégringoler sur l'Europe occidentale des avalanches d'air glacé d'une hostilité totale pour les infortunés indigènes.

— Ecoute, commença Kournosov. Je suis sur un truc qui va peut-être t'intéresser...

Boris repoussa son assiette. Service ou tuyau ? Les deux peut-être ? Il connaissait Kournosov depuis un peu moins d'un an. C'est ici même, justement, au mess de la police, qu'ils avaient copiné de table à table, présentés l'un à l'autre par l'inspecteur divisionnaire Dumont, le vieux de la vieille de la Brigade Mondaine, le bras droit de Charlie Badolini, leur chef, un vieux singe à qui on n'apprenait pas à faire des grimaces et qui connaissait les astuces et les rouages des services comme si c'était lui qui les avait inventés.

— Je suis toute ouïe, reprit Corentin.

Quinze ans aux Affaires recommandées, la section à hauts risques de la Brigade Mondaine, lui avaient appris à ne jamais négliger la moindre affaire. C'était souvent sous les coups les plus dépourvus d'intérêt apparemment qu'on dénichait les fourmilières les plus juteuses et les monstres humains les plus inimaginables...

Kournosov renifla.

— C'est pas propre, je te préviens, Boris. C'est même franchement immonde.

Il sortit de son blouson une enveloppe de papier kraft.

— Tu en connais, des affaires propres, toi ? ironisa Corentin.

L'autre ouvrait l'enveloppe, et sortait de grands clichés de l'Identité Judiciaire.

— Regarde ça, murmura-t-il. Ensuite tu auras droit aux explications. Et j'espère que tu me pardonneras de t'avoir parlé de tout ça avant que la Brigade Criminelle ne se mette sur le coup...

Boris saisit les clichés.

— Où est-ce que tu as pris qu'il existait une quelconque rivalité entre la Crim et la Mondaine ? questionna-t-il avec une ironie appuyée.

Il plongea vers les clichés.

Avant le poids des mots, le choc des photos.

La tête de Breton surentraîné au stade de l'ASPP du Bois de Vincennes émergea de l'examen des documents un peu plus pâle. Le regard plombé.

— Horrible, laissa-t-il tomber d'une voix blanche.

Comme auraient dit les jumelles de Brichot, Rose et Colette, c'était gerbe. Ou glauque. Ou vraiment l'enfer. Ou total l'angoisse.

La fille était toute jeune. 16 ans et demi, avait précisé Kournosov. Et ravissante malgré les tortures et la mort, comme une poupée chinoise de porcelaine. Il se grava le nom dans la tête. Vy Thao. Originaire du Laos mais née de parents chinois qui avaient débarqué en France quand elle avait sept ans. Donc il y avait à peu près une dizaine d'années.

Elle avait le nez retroussé, une bouche large qui avait dû s'ouvrir naguère sur une rangée de dents parfaites, des sourcils dessinés comme une calligraphie sur soie.

Seulement, sur un des clichés, elle avait un gros trou noir et sanglant sur la nuque où il n'était pas sorcier de deviner les ravages du canon d'un revolver appliqué là pour une ultime et meurtrière caresse.

Les photos racontaient une abominable litanie d'horreurs. Sur le corps nu de l'adolescente, sur sa taille mince et flexible comme un jonc, sur ses fesses et son ventre, de longues traces d'ecchymoses brunes. Ses pieds étaient également massacrés, couverts de plaies bizarres. En regardant bien, on devinait qu'elle avait dû subir une certaine torture inconnue, destinée à lui faire rentrer les ongles des orteils les uns dans les autres. Or, Vy Thao portait des ongles de doigts de pieds assez longs et parfaitement carminés. Ce qui fait que, sous une pression probablement inhumaine, ils avaient allègrement cisailé la peau comme autant de minuscules rasoirs.

Des traces de morsures, aux chevilles, semblaient avoir été également laissées par un animal.

Le commissaire Théo Kournosov pointa de l'index un des clichés. Le plus dur peut-être. La morte y était photographiée de face, couchée sur le dos, les jambes ouvertes. Vivante, ça aurait pu être une photo pour *Play-Boy*, *Penthouse* ou *New Look*. Seulement, il s'agissait d'un cadavre, et rien que ça vous ôtait toute velléité d'exercer vos penchants de voyeurisme.

— Regarde ça, fit-il. Et excuse-moi si je perturbe ta digestion...

Ce qu'il montrait de l'index c'était, sous le ventre de l'adolescente, un peu plus bas que les arabesques bien régulières dessinées par les poils pubiens disposés en éventail aussi régulier qu'un test de Rorschach[3], le fruit délicat des lèvres de son jeune sexe.

— Les muqueuses du vagin ont été déchirées, précisa le commissaire du XIII^e. Comment ? Pourquoi ? Mystère. Deux petites blessures face à face aux grandes lèvres... Comme si on avait voulu la coudre, qu'on y avait renoncé et qu'on avait arraché brutalement l'aiguille. Remarque, les blessures ne sont pas spectaculaires. C'est même ce qu'il y a de moins spectaculaire, côté massacre. Mais c'est bizarre, non ? J'oubliais de te dire qu'elle a été déflorée avant de mourir...

Boris Corentin réfléchit.

— Elle a été découverte nue ?

— Bien sûr. Pas un bijou. Pas le moindre vêtement ni sous-vêtement.

— Où ? Quand ? Par qui ?

La réponse arriva comme les questions. À la mitraillette.

— Place d'Italie. Le corps avait été jeté dans un bac de récupération de verre. Le nouveau « mobilier urbain » de la Ville de Paris. Il y a trois jours. En pleine nuit. Par une certaine Viviane Roche. Sage-femme à l'hôpital de la Salpêtrière. Elle rentrait d'un accouchement difficile. Ça lui a flanqué un choc. Elle s'est ruée vers une borne d'avertisseur de police-secours, elle a brisé la vitre comme elle avait vu faire dans les films et voilà. Deux heures plus tard je faisais la connaissance de la victime dans un tiroir de la Morgue et comme je ne suis pas nécrophile, ça ne me faisait pas un plaisir immense... L'identification n'a pas été du gâteau. Heureusement que j'ai quand même quelques amis parmi les Chinois de Paris...

Boris regarda le commissaire d'origine russe lointaine en pensant, comme quand ils avaient été présentés l'un à l'autre, que l'ironie du sort avait voulu que ce soit lui, Corentin, né à Audierne, qui porte un prénom russe. Alors que Kournosov s'appelait Théophile comme tout le monde. Enfin pas vraiment tout le monde, mais ce n'était pas non plus très slave...

— Maintenant que tu as vu les photos, reprit le commissaire du XIII^e dont les arrière-grands-parents avaient fui la Révolution bolchevique et dont le père avait partagé sa vie entre le taxi qu'il pilotait dans Paris et l'église russe de la rue Daru où il reprenait en chœur les *Gospodi pomiloui* du rite orthodoxe, maintenant je crois que je peux entrer dans les détails. Tu vas voir. C'est

beaucoup plus compliqué que ça n'en a l'air...

Corentin fit signe à une serveuse pour commander deux cafés.

— Si, au lieu de te fatiguer à faire deux récits, tu n'en faisais qu'un ? proposa-t-il.

— Je ne comprends pas.

— Ça veut dire que je t'emmène chez Baba, tout simplement. Si ton affaire est aussi « Mondaine » que je la renifle, on est acheteurs. Reste à intéresser le patron, bien entendu...

Passée la double porte à tambour du bureau du chef de la Brigade Mondaine, au second étage du 36, Quai des Orfèvres, on avançait à travers un « smog » de nicotine des plus compacts. Pour un peu, on se serait hélé à travers la brume pour ne pas se cogner. Côté cigarettes, goudrons et autres matières horriblement cancérigènes, le patron de la centaine d'inspecteurs de la Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme n'était pas près d'acquérir la sérénité des grands sages. Sur des coups de tête, il avait bien essayé jadis d'opérer des sevrages aussi sévères qu'éphémères. Il avait battu son record la fois, déjà lointaine, où il avait tenu quinze jours. Tout le monde s'en souvenait encore. Comme il lui fallait bien une compensation, il s'était transformé en tornade de crises de nerfs et de reproches injustes s'abattant en rafales ininterrompues sur ses subordonnés. Puis le calme était revenu comme par enchantement, et les deux paquets de Celtiques maïs quotidiens étaient réapparus sur le bureau Empire du vieux Niçois colérique, peau de vache et au fond assez bon bougre quand on grattait un peu.

— Dites donc, Corentin, fit-il en regardant son inspecteur vedette droit dans les yeux, vous vous sentez en forme pour coiffer ceux de la Crim au poteau, comme d'habitude ?

Boris Corentin fit jouer ses muscles dans le fauteuil Empire en se disant que Badolini ressemblait de plus en plus à Louis de Funès dans ses meilleurs rôles.

— J'allais justement vous dire qu'avec le froid qu'il fait, toutes les occasions de se dégourdir les jambes et les méninges sont bonnes, Patron, émit-il.

Badolini se tourna à nouveau vers le commissaire Kournosov. Celtique plantée entre l'index et le majeur de sa main droite en éventail. Il venait de dévorer un livre écrit par un pneumologue américain et intitulé *Vive le tabac !* Le genre de bouquin qu'il aurait fallu inventer pour lui s'il n'avait pas existé. Le médecin yankee y démolissait toutes les « idées reçues » – selon lui – qui courent sur le tabac et ses abus. Loin de donner le cancer du poumon, la cigarette, paraît-il, était excellente pour les voies respiratoires ! Du délire pur. Sur mesure pour l'intoxiqué définitif qu'était le chef d'une des plus grandes

Brigades de Paris qui, depuis, s'était transformé en cheminée de locomotive du temps où les locos crachaient encore de jolies colonnes de vapeur...

— Alors ? émit Badolini. Si vous nous repreniez tout depuis le début ?

Kournosov lissa sa moustache en crocs. Pour mémoire il mentionna de nouveau la découverte nocturne du cadavre dans le bac à verre de récupération par une sage-femme de la Salpêtrière. Puis il passa au détail du rapport d'autopsie.

— À première vue, la fille avait été abattue d'une balle dans la nuque. À première vue seulement. En réalité, elle était morte bien avant, d'après le rapport. Par absorption de chlorhydrate de strychnine.

— De quoi ? interrompit Badolini.

— Chlorhydrate de strychnine, répondit Corentin. Une substance qu'on utilise pour redonner à l'héroïne son goût d'amertume naturelle affadi par les coupages. Seulement on l'utilise en très petites quantités généralement...

— Sinon c'est mortel, approuva Kournosov. Et là, dans le cas de la fille, elle en a absorbé plus de cinq milligrammes. La dose qui tue, tout bonnement.

Il toussa.

— La mort par intoxication semble être intervenue vingt-quatre heures à peu près avant la découverte du corps. Ce qui signifierait qu'on a essayé de maquiller ce qui n'était peut-être qu'un suicide en crime... La démarche inverse des « maquilleurs » habituels qui essaient de travestir plutôt en général des crimes en suicides...

— Bizarre, apprécia Badolini.

— En tout cas, reprit Corentin, je vous ferai remarquer que jusqu'ici c'est tout à fait dans nos cordes : les stupéfiants...

Il fit craquer ses phalanges.

— Au surplus, la fille est chinoise et elle a été retrouvée morte dans le XIII^e, place d'Italie. Le nouveau *Chinatown* de la capitale. Vingt-cinq mille Asiatiques débarqués de tous les pays ravagés par des « libérations » en général assez sanglantes et parmi lesquels il y a environ 85 % de Chinois... Et bien entendu pas mal de brebis galeuses appartenant aux « Triades », ces sociétés secrètes de mafiosi aux yeux bridés qui n'ont rien à envier aux Siciliens pour la corruption, le racket, la prostitution, les exécutions sanglantes et le trafic de drogue. Rien qu'en Europe, les Triades sont déjà solidement implantées à Amsterdam et à Londres. Paris semble être la prochaine étape. Deux cent cinquante kilos d'héroïne ont été tout récemment saisis et trois cents Asiatiques arrêtés par la police et les douanes françaises en trois ans. La *Chinese Connection* a encore de beaux jours devant elle.

Il se tourna vers Kournosov.

— Vous m'arrêtez si je me trompe ?

— C'est exactement ça, bondit le commissaire du XIII^{ème}. Un des

trafiquants arrêtés, un Chinois de Timor, a même expulsé dans les toilettes du commissariat soixante-neuf petits sachets de chlorhydrate de cocaïne pure ! Soit 222 grammes qu'il avait avalés avant d'être pris de coliques violentes et de recracher son petit trésor par les voies naturelles...

— Bref, reprit Badolini, la fille succombe – volontairement ou pas, c'est à vous de le découvrir – à une overdose. Puis on camoufle ça en meurtre. En règlement de comptes...

— Au 22 long rifle, appuya Kournosov. Une arme analogue à celle qui a servi, récemment, à descendre toute une famille de Cambodgiens dans une tour du XIII^{ème}. Vous savez, cette affaire dans la Tour Tokyo, avenue d'Ivry, où un ancien membre de l'*Angkar*, l'organisation de Pol Pot de joyeuse mémoire qui porte la responsabilité du génocide de plus de trois millions de Khmers, a été retrouvé abattu ainsi que trois autres membres de sa famille... Inutile de vous dire qu'entre l'hypothèse de la vengeance politique, l'élimination par les Triades, le crime crapuleux lié à un trafic quelconque, drogue, racket ou autre, on n'a que l'embarras du choix. Comme pour le meurtre de cette fille... D'autant plus que l'assassin lui a tatoué un *K* sur le front au crayon feutre. L'initiale qui désigne les Triades. *K* comme Karat... Ça peut d'ailleurs aussi bien être une signature qu'une fausse piste. D'autant plus aussi qu'il y a les sévices sexuels...

Il reprit son souffle.

— D'après l'autopsie toujours, la fille était vierge. Elle a été déflorée et violée partout où on peut violer une femme, M. le Divisionnaire. Bouche, ventre, reins... Les lèvres du sexe ont été légèrement déchirées. Elle a été fouettée au sang. Quant à ses pieds, on dirait qu'on a essayé de les écraser dans des brodequins...

Boris se dit une fois de plus que le boulot pour lequel les contribuables le payaient demandait un cœur vraiment bien accroché.

— Tortures, overdose de drogue, viol... Plus « Mondaine » que ça, on meurt, non ? fit-il en regardant Badolini.

— C'est le cas de le dire, Corentin, murmura le chef de la Brigade Mondaine sombrement.

— Sans oublier l'hypothèse Triades avec la lettre *K* et la balle dans la nuque, termina Boris.

Il secoua ses boucles brunes.

— Pour une fois qu'on a une affaire exotique à se mettre sous la dent sans quitter Paris, ce serait dommage de laisser tomber, vous ne croyez pas ?

Badolini éructa trois nuages de fumée.

— Ce serait tellement dommage que je vous mets sur le coup tout de suite, vous et l'inspecteur Brichot que vous allez me faire le plaisir d'arracher illico à son farniente.

Il s'étira.

— Ça faisait trop longtemps qu'on marinait dans la routine, pas vrai ?

Les eaux du lagon étaient turquoise, la plage dorée et bordée d'acajous, de cocotiers et de flamboyants.

— Arrête de rêver sur des cartes postales du bonheur et du soleil à tarif familial, vieux frère, lança Boris Corentin en se penchant sur l'épaule d'Aimé Brichot, son coéquipier depuis quinze ans.

Celui-ci ne l'avait même pas entendu approcher tellement il était absorbé par l'examen compensatoire d'un dépliant touristique qui vantait les charmes de l'Île Maurice.

— Tu te rends compte ? fit Brichot en redressant sa calvitie rose d'émotion. Sept jours en pension complète pour à peine 10000 francs.

Boris haussa le sourcil droit.

— Mets une croix dessus, Mémé. Pour le moment, nos vacances d'hiver, c'est dans le quartier de la Porte d'Italie qu'on les prend. Avec quand même de l'exotisme garanti, c'est moi qui te le dis.

Il s'effaça.

— Je te présente le commissaire principal Kournosov, fit-il en montrant le patron du CIAT du XIII^e qui passait le nez et les moustaches par la porte entrouverte du bureau des Affaires Recommandées où le rêve touristique de Brichot venait de se casser en mille morceaux en même temps qu'entraînait la froide et sinistre réalité.

CHAPITRE IV



Boris Corentin reposa son Perrier-rondelle et regarda, par-delà la façade vitrée du bistrot, des dizaines de petites silhouettes cavalier sous les rafales glacées qui cravachaient l'esplanade de béton entre les tours de trente étages du nouveau quartier chinois de Paris. Asiatiques des deux sexes, en général, assez petits et menus, qui se croisaient, silencieux, discrets, rapides, emmitouflés dans leurs manteaux.

En haut, les premières fenêtres s'allumaient sur les façades des buildings baptisés « Palatino », « Bergame », « Rimini », « Bologne » ou « Verdi ».

— Chinatown, rêva Corentin. Hong Kong-sur-Seine...

Sur l'esplanade, on avait aménagé un centre commercial avec des galeries ouvertes. Curieusement, les toits de ce centre, en béton incurvé, imitaient très vaguement la forme des toits des pagodes orientales. Dessous, il y avait des cafétérias, des boutiques, des restaurants. La plupart des enseignes étaient bilingues. Chinois, thaïlandais, cambodgiens. Les idéogrammes pleuvaient sur les enseignes et les affiches. Nerveux, herbus, rayonnants comme d'étranges étoiles noires, des astérisques minuscules et flamboyants. En français, les commerces s'appelaient *Le Lotus d'or*, *L'oiseau de Jade*, *le Dragon de Paradis*, *La Muraille de Chine*, *Le Jardin impérial*, *La Pagode Céleste*... De la musique « Asia » déferlait de sous les passages couverts, dégoulinante des innombrables boutiques de disques, de cassettes et de vidéos *made in Hong Kong* ou *Taiwan* qui avaient fleuri un peu partout dans le quartier.

— 25000 réfugiés, marmonna Kournosov. Ça a commencé vers 1975. Depuis, ils n'arrêtent pas de se multiplier...

Il regarda Brichot puis Corentin attablés en face de lui près de la vitre du café, en lisière de l'esplanade. C'est lui qui avait insisté pour leur faire visiter son « territoire » séance tenante, histoire de les mettre tout de suite dans l'ambiance.

— Le plus marrant, reprit-il, c'est que le XIII^e jusqu'ici était un des quartiers les plus paisibles de Paris. Et justement à cause de sa population chinoise. Rien à voir avec le « Bronx » qu'est devenu le XX^e par exemple. Ou les concentrations de délinquants de Barbès, Pigalle ou Clichy... Ici rien ne se passe jamais. Sauf ces derniers temps...

Il y avait eu tout de même quelques Chinois retrouvés abattus d'une balle dans la nuque. Règlements de comptes sur lesquels les « Longs Nez » (les Blancs), n'avaient pratiquement aucun droit de regard. Ici, on restait entre soi et on supprimait les brebis galeuses sans jamais appeler la police...

— Inutile de vous dire que, derrière la façade, il se passe quand même des trucs curieux, ajouta-t-il. Je ne parle même pas des ateliers clandestins de confection, ni des tripots organisés dans certains appartements... Vous avez entendu parler du taux de décès extrêmement faible de la communauté chinoise ?

Brichot tendit son cou de poulet qui émergeait d'une chemise blanche impeccable, étranglée, à la pomme d'Adam, par une cravate « club » très stricte et très « english », comme il appréciait.

— Kekcékça ? émit-il.

— Une rumeur parmi d'autres devant laquelle nous, flics français, sommes pratiquement impuissants. Figurez-vous qu'il n'y a officiellement presque pas de morts dans la communauté chinoise ! On est même allé jusqu'à raconter qu'ils les bouffaient en famille. Mais c'est aussi faux que s'imaginer qu'ils sont devenus immortels à force d'avaloir des quantités astronomiques de *ginseng* ! En réalité, ils ne déclarent pas les décès. Quand il y a un mort dans une famille, ils confient le corps à des relations qui se rendent fréquemment pour affaires dans un pays voisin, Hollande ou Allemagne par exemple. En chemin, on déclare que le passager a eu un malaise et qu'il vient de décéder. On le fait enterrer, et les papiers d'identité du mort sont rapportés en France, ou revendus. En tout cas, ils servent à un nouvel émigré clandestin pour redémarrer dans la capitale... Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ? Rien que pour distinguer un Cambodgien d'un Vietnamien, c'est comme repérer deux brins d'herbe dans une prairie...

Brichot se mordit la moustache. Ça annonçait une enquête plutôt coton.

— À part ça, reprit le commissaire principal du XIII^e, ils sont charmants, souriants, toujours polis et d'un incroyable acharnement au travail. De l'avenue d'Ivry au Périphérique et de la rue Dunois à l'avenue de Choisy, c'est rien qu'une fourmilière d'hommes et de femmes qui bossent pratiquement jour et nuit. Inutile de vous dire que nos grèves, nos revendications salariales et nos congés payés les font doucement marrer. Pour eux, nous sommes des enfants gâtés et égoïstes, avec nos exigences et nos caprices de poules de luxe... Ils n'ont peut-être pas tort. Il ne faut pas oublier que la plupart ont enduré de véritables martyres avant d'arriver en Europe.

Il soupira.

— Quelquefois, je regrette que tous les Français ne soient pas un peu chinois ! L'ennui, c'est cette loi du silence qui règne parmi eux...

Boris s'arracha à la contemplation, sur l'esplanade, de deux vieilles femmes qui s'abordaient, se saluant à l'asiatique : légère inclinaison du buste et mains jointes sous le menton.

— Ce qui explique, reprit-il, que les parents de cette adolescente violée et torturée n'aient même pas porté plainte quand ils ne l'ont pas vue rentrer à la maison ?

Kournosov hocha la tête.

— Exact. Mais ne croyez pas que c'était de l'indifférence. Ils étaient fous d'angoisse. Et depuis qu'ils la savent morte, ils sont effondrés de chagrin. Seulement ils espéraient la retrouver par d'autres réseaux que ceux de la police française. Ils ont leur propre police qui fait régner son ordre à elle. L'ordre jaune...

Il tira machinalement sur la pointe droite de sa moustache.

— Ils ont quand même fini par me raconter que leur fille, la nuit qui a précédé celle où on l'a retrouvée morte, devait dîner et dormir chez une amie cambodgienne à Saint-Cloud. Ce qui explique qu'ils n'aient commencé à s'inquiéter que dans la matinée...

Sa voix s'étrangla.

— Elle était alors déjà morte probablement depuis plusieurs heures. Et on était en train de bricoler une mise en scène pour égarer les « Longs Nez »...

Corentin regarda les ongles de sa main droite.

— Il nous faut toutes les adresses. Celle des parents de Vy. Celle de son amie cambodgienne. Celle aussi de la sage-femme qui a retrouvé le cadavre...

— Bien entendu, murmura le commissaire Kournosov.

Il eut un sourire en coin.

— La sage-femme, entre parenthèses, a un physique du genre à guérir un bataillon d'homos congénitaux...

Corentin vit s'allumer l'un après l'autre les réverbères de l'esplanade déversant leur lueur bleue sur les toits de béton du centre commercial style pagode. Le ciel était complètement plombé et la lumière, entre chien et loup, était aux couleurs du désespoir le plus total. Un peu de neige s'était remis à tourbillonner.

— La victime avait aussi une sœur aînée, 25 ans, qui vit séparée de ses parents et qui a ouvert un cabinet de massage...

Corentin vira du buste vers Brichot.

— Tu as entendu, Mémé ? Massages... Ça ne te rappelle rien ?

Son coéquipier redressa ses lunettes Amor de myope qui avaient tendance

à glisser sur l'os de son nez.

— Les « Bains Thaïlandais » ?

Le commissaire Kournosov l'interrompt.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse de massages cochons, fit-il. Enfin, à première vue... Si j'ai bien compris, elle utilise une forme de thérapie chinoise traditionnelle. Le *shiatsu*.

— Hein ?

Corentin sourit.

— Tu sais ce que tu vas faire, Mémé ? Tu vas te dépêcher d'élargir ta culture sinologique en allant rendre visite à la sœur de Vy... Pendant ce temps-là, moi j'irai voir ses parents.

Ils se levèrent tous les trois.

— Tu pourrais d'ailleurs t'offrir une séance au passage. Il paraît que le *shiatsu* est très efficace pour l'hypertension, les troubles digestifs et les stress divers...

Il se pencha sur son coéquipier.

— Ne te plains pas. Pour une fois que je te laisse la partie la moins pénible de l'enquête...

Il vira vers le chef du CIAT du XIII^e.

— On reste en contact, bien entendu. On aura sûrement besoin de ton aide à un moment ou à un autre...

Le commissaire principal Théo Kournosov regarda avec admiration l'un des flics les plus célèbres du Quai des Orfèvres.

— Sans vous, je ne crois pas que j'aurais avancé d'un pas dans cette affaire, soupira-t-il.

— N'anticipons pas, le coupa Brichot modeste.

Kournosov secoua la tête.

— Non. Vous ne comprenez pas. Ils me connaissent trop, les Chinois du quartier. Ils m'aiment bien, d'ailleurs, et moi aussi. Seulement ils ont pris l'habitude de me tenir soigneusement à l'écart de leurs affaires. Vous savez comment ils m'ont surnommé ?

Il sourit.

— « Le Grand Dragon » ! C'est un compliment d'ailleurs. Le dragon, en Chine, c'était le symbole de l'Empereur. On a peur de lui, mais il fait régner l'ordre et la prospérité...

Il ricana.

— Voilà. Pour eux je suis un symbole. Et c'est pas à un symbole qu'on s'adresse quand on a des problèmes !

Il posa la main sur le bras de Corentin.

— Et puis, surtout, n'oubliez jamais une chose : les Chinois, ils vous écoutent, ils s'inclinent, ils sourient, ils éclatent même de rire. Ça ne veut absolument pas dire qu'ils vous trouvent rigolo. Ça ne veut même rien dire du tout. Ils repartent vers leurs petites affaires comme si vous n'existiez même pas ! Et vous, vous restez comme une andouille de l'autre côté du Mur de Bambous...

La neige devenait phosphorescente en passant dans le faisceau bleu des réverbères.

— Notre seule chance, c'est le choc de la présence de policiers inconnus dans le quartier, termina-t-il. Espérons que ça va leur délier la langue ! Sinon, le violeur et l'assassin de Vy Thao a encore de beaux jours devant lui...

Sur l'esplanade, devant une épicerie surmontée de grands idéogrammes au néon et qui proposait du soja cultivé dans les sous-sols et les parkings du XIII^e, Brichot hésita.

— Boris, murmura-t-il, tu m'envoies au casse-pipe, avec ta masseuse de *shi*...

— *Shiatsu*, Mémé. Pourquoi ? Tu as peur ?

— Je suis marié et père de famille...

— Et fidèle, termina Corentin en riant. Je sais. À part deux ou trois petits coups de canif discrets dans le contrat, si je ne me trompe.

Brichot haussa les épaules.

— Ça m'a tout l'air d'un boxon, ce truc de *shiatsu*, geignit-il.

Boris éclata de rire.

— Et alors ? Fais honneur à la France, Mémé ! Montre à la Chinoise que les Européens ne sont pas les tigres en papier qu'ils croient. Surtout au-dessous de la ceinture ! Pense au *Satory*, l'année dernière, et à Patricia !

Il laissa partir son coéquipier rouge pivoine et se retourna vers les tours monstrueuses qui semblaient autant de piliers soutenant l'épais plafond de nuages bas et sombres. 16 h 30. Il faisait déjà pratiquement nuit. Pour tout dire, le soleil ne s'était même pas levé de la journée.

Il fonça, tête baissée, dans la foule asiatique silencieuse et affairée. Quelque part dans le quartier il y avait un assassin. Une fille de 16 ans avait croisé sa route et elle était morte. Et maintenant il fallait retrouver l'inconnu. Un homme qui ressemblait sans doute à des milliers d'autres Chinois. Indiscernable au cœur de la fourmilière.

Impassible, son visage de Bouddha mince comme dessiné au pinceau sur

un œuf en porcelaine, le patron de la boutique de cassettes vidéo recula sous l'enseigne au néon qui alignait quatre idéogrammes chinois.

Le français est une langue beaucoup trop délayée. La traduction littérale de l'enseigne signifiait quelque chose comme : *Le Vidéoclub du Jardin Céleste des Trois Bonheurs*. Neuf mots, là où les Chinois n'avaient besoin que de quatre signes ! Les Asiatiques n'étaient pas seulement économes de leur argent...

Il remplaça lentement une cassette qui dépassait d'une rangée. Un document ultra-précieux : un film de propagande maoïste du temps de la « Révolution Culturelle ». Complètement interdit depuis des années en Chine Populaire. Il la réinséra entre un film kung-fu débité en série à Taiwan et un porno de Hong Kong.

Soucieux. La longue discussion du « Grand Dragon » avec les deux « Longs Nez » sur l'esplanade, presque devant sa vitrine, l'intriguait. Comme tous les Chinois, il avait horreur de voir les policiers blancs s'agiter dans le « Triangle d'or », c'est-à-dire le quartier « Asia » de Paris.

Heureusement que tout avait été prévu.

CHAPITRE V



Le policier de la Brigade Mondaine se sentit brusquement gêné de son mètre quatre-vingt-cinq dès qu'il eut franchi la porte de l'appartement 350, au vingt-septième étage de la Tour Monteverdi, en bordure de l'avenue d'Ivry. Avant de monter, il avait examiné les noms des locataires, en bas, sur les boîtes aux lettres. Sur cinq cents appartements, il devait bien y en avoir quatre cent soixante occupés par des « Asia ». Les autres avaient peu à peu quitté le quartier, comme des corps étrangers. Même les Vietnamiens, paraît-il, fichaient le camp ailleurs pour ne pas être colonisés. Les Chinois étaient des envahisseurs souriants et très doux mais d'autant plus impitoyables qu'ils proliféraient sans la moindre violence. Inexorablement.

— Madame, murmura Corentin le plus délicatement qu'il put, je sais ce que vous ressentez. Croyez-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur que je viens vous déranger.

Les machines à coudre, dans la pièce voisine, s'étaient tues à son coup de sonnette comme si on avait coupé le courant. Boris laissa son regard errer dans l'appartement. Un F3 où semblait grouiller une armée d'Asiatiques silencieuses.

Il fit un pas. De plus en plus embarrassé de son gigantisme au milieu de toutes ces Chinoises modèle réduit. Toutes proportions gardées, la gêne de Gulliver parmi les Lilliputiens.

— Vous permettez ? émit-il.

M^{me} Thao avait dû être belle lorsqu'elle était plus jeune. Un visage régulier, des traits fins, un corps parfait moulé par une robe traditionnelle en

soie prune fermée par un col très haut qui rappelait les tuniques prussiennes.

— Mon mari n'est pas là, articula-t-elle d'une voix chantante.

Elle avait dû beaucoup pleurer. Les fentes lisses de ses paupières étaient ourlées de rouge.

— Me permettez-vous de vous poser tout de même quelques questions ?

Il regardait maintenant avec ahurissement la salle de séjour. Une dizaine de filles d'Extrême-Orient, minces et silencieuses, étaient assises devant leurs machines à coudre, le regardant en dessous. Toutes jolies, chacune à sa façon. Avec de longs cheveux lisses partagés par une raie médiane et couleur aile de corbeau.

— Mon mari n'est pas là, répéta M^{me} Thao.

C'était stupéfiant. Il était sur une autre planète. La « Planète Asia ». Aussi étrange que s'il était passé dans la quatrième dimension. Ces gens-là vivaient à Paris comme s'ils étaient encore à Hong Kong ou à Taiwan. Repliés sur eux-mêmes, se serrant les coudes, travaillant. L'appartement des Thao était un véritable atelier, une mini-usine. Envahi de piles de coupons de tissu. De grands sacs de riz aussi. Les femmes cousant douze heures par jour pour un salaire au-dessous du SMIC et fournissant à des prix défiant toute concurrence des confectionneurs du Sentier. C'était ça aussi, le « miracle chinois »...

— Madame, reprit Boris lentement, je cherche à savoir pourquoi votre fille est morte... Il faut que vous me répondiez... J'ai besoin de connaître sa vie, ses habitudes...

M^{me} Thao s'inclina légèrement et sourit. Boris repensa à ce que lui avait dit le commissaire Kournosov sur le fameux rire des Chinois.

— Ma fille ne sortait pas, monsieur, articula-t-elle. Elle restait à la maison et elle respectait ses parents comme tous les Chinois ! La semaine, elle travaillait avec nous, ici, à l'atelier ou à la cuisine, pour le restaurant du *Lotus de Jade*. Le dimanche, elle s'occupait de ses trois frères...

L'un d'entre eux passa le nez par la porte de la cuisine d'où montait une odeur de crevettes grillées.

— C'est Huynh, expliqua M^{me} Thao sans cesser de sourire. Il n'a que neuf ans. Chez nous, chacun reste à sa place.

Du coin de l'œil, Boris regarda le petit autel des ancêtres qui trônait près de la télé. Une pagode rouge et dorée entourée de lanternes avec quatre bâtons d'encens qui se consumaient lentement et un verre de riz. Entre les deux, quelque chose attira Corentin : une vingtaine de pièces de monnaie disposées en forme de croix. M^{me} Thao avait suivi son regard.

— L'encens et le verre de riz sont les offrandes au génie du foyer, monsieur, expliqua-t-elle.

— Et la croix ? s'enhardit-il à questionner.

— C'est une coutume très ancienne. Un présent offert aux morts pour les

aider dans leur grand voyage. C'est pour Vy...

Boris Corentin saisit l'occasion au vol.

— Ce soir-là, tout de même, elle était sortie seule, non ?

Le sourire de M^{me} Thao réapparut. Plus hermétiquement fermé que les portes de la Cité Interdite de Pékin.

— Mon mari n'est pas là, recommença-t-elle à murmurer. Je ne peux pas vous répondre.

À peine la porte de l'appartement fut-elle refermée sur lui que le ronflement des machines à coudre se déclencha à nouveau.

Il avait tout de même réussi à décrocher l'adresse de l'épicerie où travaillait le père de Vy. Puisque M^{me} Thao le renvoyait tout le temps à son mari, il allait s'adresser directement à lui...

En bas de l'immeuble, il hésita un instant puis obliqua vers le pavillon du gardien de la Tour Rossini. Ça ne coûtait rien d'y faire un saut.

— À l'origine, toutes ces tours, ça avait été construit pour les cadres, monsieur l'Inspecteur ! Et puis, les cadres ont boudé le béton. Les bourgeois français ont refusé d'y habiter. Alors, *ils* sont arrivés...

Boris Corentin recula. Dans cette fourmilière chinoise, il avait mis la main sur la vraie Française moyenne. En bigoudis et robe de chambre molletonnée sur le pas de sa porte.

— Le premier Chinois a débarqué en 1975. Vous me croirez si vous voulez, mais en quarante-huit heures, tout était loué, et on avait le péril jaune en plein Paris !

Ses bigoudis s'agitèrent.

— C'est comme les oiseaux, là, vous savez, dans le film... Il en vient deux, trois, dix. Et puis, quand vous vous réveillez le lendemain, ils sont des milliers et vous n'êtes plus chez vous ! Voilà, monsieur l'Inspecteur.

Elle grimaça.

— Inutile de vous dire que pour les étrennes, je peux me l'accrocher ! Quand on pense qu'ils roulent dans des bagnoles japonaises, qu'ils sont exonérés d'impôts pour cinq ans et qu'ils reçoivent des bons pour les médicaments à l'œil !

Elle eut un rire sombre.

— Moi, ça me file la jaunisse, sauf votre respect. C'est à vous déguster d'être française !

Corentin la regarda. Son oreille musicienne ne lui avait pas du tout dit ça.

— Vous êtes française ? demanda-t-il.

Elle se rengorgea.

— Espagnole. Mais n'allez pas penser que je suis raciste. Les étrangers, j'ai rien contre quand ils restent chez eux !

À quatre cents mètres de là, à vol d'oiseau, au dixième étage d'un autre immeuble moderne en bordure de la rue Jeanne-d'Arc, l'inspecteur principal Aimé Brichot était livré à un tout autre genre d'assaut.

Nu comme un ver, allongé à plat ventre sur la table de massage, il essayait de se concentrer sur les lancinants problèmes familiaux qui, en outre, avaient la vertu de le ramener dans les sphères rassurantes du devoir conjugal. Ce dont il avait, étant donné le traitement qu'il subissait, le besoin le plus pressant.

— J'ai l'impression que votre *ki* est extrêmement stagnant, laissa tomber Lim Thao après quelques instants de silence. Vous devez avoir une profession très éprouvante, comme la plupart de mes clients. Vous risquez des troubles fonctionnels.

Brichot se dévissa la nuque, ahuri.

— Mon *ki* ? bredouilla-t-il de la glotte.

— Votre énergie. *Ki* c'est le mot chinois pour énergie. Le *shiatsu* consiste à essayer de rétablir une circulation énergétique normale par pression des doigts sur le corps. C'est très simple, et très ancien... Une forme d'acupuncture, si vous voulez. Mais sans aiguilles. Rien qu'avec les mains.

Et justement, avec les mains, elle était en train de lui faire des trucs diaboliques. Au point que le très puritain époux de Jeannette, qui venait de payer 200 francs pour une heure de massage, commençait à se sentir terriblement électrisé côté face. Si ça continuait, couché comme il était sur le ventre, il allait se soulever tout seul... Il avait peut-être un *ki* « stagnant », mais c'était à peu près tout ce qui stagnait en lui.

— Le *shiatsu* est basé évidemment sur les principes du *ying* et du *yang*, reprit la jeune Chinoise d'une voix chantante.

Tout à l'heure, quand elle avait ouvert elle-même la porte de l'appartement, elle l'avait accueilli sans problème, vu que justement un client venait de se décommander. Brichot avait eu l'impression de pénétrer dans un autre monde. Le logement était petit et moderne, c'est-à-dire anonyme, mais les épais rideaux rouges hermétiquement clos, les tapisseries de velours rouge des murs, la lueur sourde des lanternes chinoises rouge sombre d'où pendaient des franges tressées rouges, et enfin le faux plafond à caissons de la salle de massage, vous transportaient d'emblée très loin du béton fonctionnel du

quartier Italie. En plus, il y avait la musique. Des cassettes *made in Hong Kong*. Sirupeuses, lancinantes et probablement dégoulinantes de sentimentalisme à la sauce orientale.

Brichot en avait eu le souffle coupé quand il avait vu Lim Thao, dans l'entrebâillement. Depuis combien de temps une fille aussi belle ne lui avait pas souri ? Un peu plus grande que la moyenne des Chinoises, elle avait une peau naturellement bronzée nuance abricot. Les longs cheveux noirs descendaient sur ses épaules comme deux rivières tellement ténébreuses que leurs reflets étaient bleus.

À part ça, elle était vêtue tout en rose avec un chemisier gaufré qui s'arrêtait bien au-dessus du nombril et une jupe froufroulante et fendue haut sur la cuisse droite. L'ensemble était à la limite de la transparence. Gorge sèche, Brichot se dit que sa taille était assez fine pour en faire le tour des deux mains.

Ça devait être aussi la sécheresse de sa gorge qui l'avait empêché de préciser qu'il était flic.

Maintenant, dans la pénombre cramoisie qui sentait l'encens, le santal et un très léger relent de sueur, Lim Thao, impassible, allait et venait du bout des doigts sur les omoplates, les épaules, les reins du policier maigre et chauve de la Brigade Mondaine. Une séance de « digitopuncture » absolument diabolique.

— Vous êtes noué ! soupira-t-elle enfin. Terriblement rigide. Voulez-vous vous retourner, s'il vous plaît ?

Le crâne déplumé de l'inspecteur principal Brichot prit une teinte à l'unisson de celle des murs. Rigide ! S'il se retournait comme elle le lui demandait, elle allait pouvoir le constater *de visu*, à quel point il était rigide !

— Vous m'entendez ? chantonna-t-elle doucement.

Le regard brouillé pour cause d'absence de ses lunettes de myope sur son nez, Brichot gémit intérieurement. « Boris, pourquoi c'est pas toi qui es là, à ma place ? »

Il revit Corentin, tout à l'heure, lui recommandant de porter haut les couleurs de la France.

Il se retourna d'une secousse des reins.

Effectivement, les couleurs de la France étaient brandies très haut.

La spécialiste du *shiatsu* ne sembla même pas s'apercevoir du phénomène. Impénétrable, ses yeux et ses mains passaient et repassaient sur toute l'anatomie de Brichot en évitant comme par miracle le missile masculin pourtant assez voyant qu'elle avait juste sous le nez et qui ne demandait plus que sa mise à feu.

Brusquement, elle s'arrêta, index appliqués sur deux points précis de son sternum.

— Je vous plais ? souffla-t-elle avec son éternel sourire oriental.

Un sourire qui avait traversé les millénaires. Le même que celui des premiers Bouddhas pensifs et rayonnants du Pendjab.

— Mmmm, gémit Brichot à la torture.

Ecartelé entre les quatre chevaux d'apocalypse du devoir professionnel, de la fidélité conjugale, de l'envie brusquement frénétique de s'envoyer cette fille splendide et une quatrième inquiétude beaucoup plus obscure qui lui remontait de son enfance pieuse à Nohant (Berry) où il était l'enfant de chœur préféré du curé.

« *Ne nos inducas in tentationem...* », disait la vieille liturgie. « Ne nous induis pas en tentation... »

C'est justement ça qui l'excitait le plus, en ce moment précis : l'idée qu'il allait commettre un péché. Est-ce que la vie serait supportable, sans un minimum de péchés à transgresser ?

— Ça va être un peu plus cher, murmura Lim Thao. 200 francs de supplément. Mais vous ne le regretterez pas.

Tous ses « bons roses » allaient y passer.

— Mmmm, gémit-il encore, la gorge de plus en plus saharienne.

Elle plongeait lentement sur sa virilité et Brichot préféra fermer les yeux, emporté par une tornade. La bouche de Lim Thao était une véritable couleuvre survoltée aux amphétamines qui l'avalait et le repoussait alternativement comme si elle avait décidé de le vider de lui-même jusqu'à la moelle épinière. Lim n'avait pas volé son prénom. Elle *limait*. Féeriquement.

CHAPITRE VI



À mille lieues de ces déferlements d'érotisme oriental, Boris Corentin se payait un autre genre d'expérience exotique au milieu d'une épicerie de la rue Dunois.

— Oui, oui, répétait M. Thao en s'inclinant imperceptiblement à chaque acquiescement.

On pouvait se demander d'ailleurs à quoi il acquiesçait comme ça. L'inspecteur divisionnaire Boris Corentin venait de lui poser trois questions différentes parfaitement contradictoires.

Toujours le mur de bambous du sourire. La Grande Muraille de Chine de la politesse, plus efficace que n'importe quel silence renfrogné, n'importe quelle hostilité ouverte.

Ça aurait été plus facile d'entrer en communication avec un sourd-muet.

— Ecoutez, monsieur Thao, essaya de discuter Corentin, je ne cherche qu'à retrouver l'assassin de votre fille...

— Oui, émit le petit homme, la nuque puisée en avant comme par un ressort.

— J'ai besoin de connaître un peu mieux sa vie, ses fréquentations, ses habitudes...

— Oui, répliqua l'ancien notaire qui flottait dans sa blouse grise deux tailles trop vaste pour lui.

Boris Corentin recula, épuisé. Ces Chinois étaient inapprochables. Isolants. Couverts de plaques d'amiante invisible.

Autour d'eux, dans le magasin, c'était la ruée de six heures du soir. « Ruée » était un mot très exagéré. Méthodiques, silencieux, souples et furtifs comme des félins, les Chinois et Chinoises s'approvisionnaient dans un étrange mutisme qui tenait de la cérémonie secrète. Il eut la même impression

que tout à l'heure, dans l'appartement des Thao. Où qu'on se trouve, chez les Chinois, on est toujours en trop. On dérange.

Un jeune garçon d'environ 14 ans déboula d'entre les rayonnages où on pouvait dénicher de la couenne de porc frite, des poissons séchés, de l'alcool de riz, de la soupe de poulpe, des canards laqués en emballage américain, des poudres de fruits, des légumes séchés et des racines de lotus au miel de laurier.

— Mon fils aîné, Son, daigna indiquer M. Thao. Il vient nous aider après l'école...

La suite s'adressait à Son lui-même. En chinois. Ça devait vouloir dire que le père désirait voir le jeune garçon s'éclipser. Mais l'adolescent n'avait pas l'air pressé de s'en aller. Il s'éloigna de quelques pas et resta là, appuyé contre une étagère où s'alignaient des bataillons de bouteilles de ginseng.

— Monsieur Thao, réattaqua Corentin sans espoir, nous avons les mêmes intérêts. Vy, votre fille...

Trois vieilles grands-mères courbées en deux – pantalons de soie noire et tunique traditionnelle – se suivaient à la queue leu leu entre les rangées de boîtes de haricots confits à la sauce pimentée et les boîtes de litchis. Boris repensa à ce qu'on lui avait raconté : qu'il y a certains parkings souterrains du XIII^e que les Chinois ont colonisés pour y cultiver le soja qu'ils ne trouvent pas en France !

Phû Long, l'épicerie où M. Thao était employé dix heures par jour, ne payait pas de mine. Entre une laverie automatique où le mode d'emploi des machines était bilingue et un magasin de confection qui disparaissait sous les jets de vapeur des repasseuses, *Phû Long* était un vaste et vieux local délabré qui appartenait pourtant à l'un des plus riches Chinois de Paris. Lequel vivait la plupart du temps à Hong Kong. Et que les trois quarts des employés n'avaient jamais vu.

— Votre fille avait tout de même des amies, non ? reprit Corentin envahi d'une sorte de désespoir sourd. Cette jeune Cambodgienne, Yoko, chez qui elle devait dormir la nuit où elle a disparu, vous la connaissiez bien ?

Cette fois, M. Thao ne répondit pas « oui ». Son visage se tendit. Ses yeux s'allumèrent. Il cracha quelques mots furibonds.

Incompréhensibles. En *guoyu*.

Son, l'adolescent, suivait à distance la conversation.

— Votre fille sortait souvent avec Yoko ? répéta Corentin.

Il commençait à comprendre comment les Français avaient foutu le camp du quartier à toute allure. Surtout les commerçants. Les Chinois avaient même réussi à virer les épiciers maghrébins ! C'était toujours le même scénario. La patience. La patience infinie. Jointe à un argument massue : les Chinois, quand ils voulaient par exemple acheter un fond de commerce, payaient cash.

Et en liquide ! Grâce à leurs réseaux de financement inextricables et familiaux. De vraies multinationales invisibles. Résultat : les prix des locaux commerciaux avaient triplé depuis six ans...

Cette fois, M. Thao ne répondit rien. Une cliente providentielle venait de lui poser une question en chinois. Il s'approcha avec elle d'un grand bac à surgelés.

Boris Corentin le happa par la manche.

— Vous avez tort, monsieur Thao, grinça-t-il d'une voix crispée. J'étais venu en ami. La prochaine fois je viendrai en flic et vous ne pourrez pas continuer à vous moquer de moi.

La neige épaisse, sur l'esplanade, entre les buildings Palatino, Ravenne, Verdi et autres Rimini, étouffait les bruits. Corentin ruminait sa fureur quand il s'entendit appeler.

— Monsieur ! Monsieur !

Il pivota. Son, le fils aîné de M. Thao. Le frère de Vy.

— Moi je veux vous parler, lança-t-il, encore essoufflé.

— Allons bon ! jeta Corentin. Ça me changera !

Son sourit.

— Faut comprendre mon père, émit-il. C'est la vieille génération. Le choc de l'étranger. L'exil. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert pour nous sauver. Tous. Ma mère, mes sœurs, mes frères... On a tout perdu, vous savez, en Mer de Chine. Lim, ma sœur aînée, a été violée par les pirates. Ils ont même pris les bijoux de maman. Et pourtant papa ne s'est jamais plaint. La nuit, il travaille le droit français pour repasser un examen et redevenir notaire...

Boris Corentin le regarda avec chaleur. Le gosse, avec ses cheveux mi-longs, son jean et son blouson couvert de badges de Michael Jackson, n'avait pratiquement plus rien d'oriental, à part le teint mat et les yeux légèrement tirés vers les tempes. L'Asie était loin pour lui. Un mythe. Un vague souvenir d'enfance, de paradis perdu. La réalité, c'était les parties de flipper dans les snacks du quartier, la cafétéria du Casino, les boums smurf-rap chez les copains européens. Avec, pour la référence aux racines lointaines, les cassettes pirates Kung-fu.

— Nous-mêmes, reprit-il, on comprend à peine nos parents. On a été élevés dans le luxe ! La télé, les copains, l'école... La moitié de notre famille a été tuée au Cambodge. L'autre moitié est encore dans un camp de réfugiés, en Thaïlande.

Ils avaient reculé jusqu'au passage couvert. Les fameuses « pagodes » en béton. L'éclat phosphorescent de la neige rendait encore phis irréelles les

masses écrasantes des immeubles qui escaladaient le ciel noir.

— Mon père, termina Son, il souffre parce qu'il a compris qu'on était devenus des Français comme les autres ou presque... Même si on parle un peu chinois en famille, on va pas se mettre à potasser les 5000 idéogrammes qui nous permettraient de lire le mandarin...

Il planta les poings dans les poches de son blouson.

— Ce qu'il n'a pas voulu vous dire, tout à l'heure, c'est que Yoko, l'amie de ma sœur, c'est une putain.

Ses yeux s'étaient allumés.

— C'est à cause d'elle que ma sœur est morte, j'en suis sûr.

Boris le scruta.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Son racla la neige du bout de sa Santiag.

— Elle a dû entraîner Vy dans un truc dégueulasse.

Corentin le prit par le bras.

— C'est grave, tu sais, ce que tu dis. Tu as des preuves ?

Son secoua la tête.

— C'est une putain. Elle, avait une mauvaise influence sur ma sœur.

Il baissa la voix.

— Elle sort avec des Français. Elle couche avec eux.

Sidé, Boris l'examina. Redevenu chinois, brusquement, l'adolescent « émancipé ». Intraitable sur le plan de la morale sexuelle. Et parfaitement xénophobe. Les filles, même à Paris, se marient encore *forcément* avec des Chinois.

— On dirait que tu raisones comme ton père ? sourit Boris.

Son rebroussa sa longue mèche de cheveux noirs.

— Et alors ? jeta-t-il. Il a raison. Quand Lim, ma sœur aînée, a voulu quitter la famille, il a failli la renvoyer en Thaïlande, chez de lointains cousins. Il avait raison ! Yoko était en train de pourrir mon autre sœur. Elle l'avait même emmenée, une nuit, au *Mandarin saloon*.

Il avait lancé ce nom à voix basse comme s'il désignait une des portes de l'enfer.

— *Le Mandarin saloon* ? Qu'est-ce que c'est ?

— La boîte de nuit où Yoko trouve ses clients. Elle y est toutes les nuits. Au début, elle y faisait même du strip-tease...

Son visage mince se crispa..

— C'est là qu'elle a dû emmener Vy, la nuit où elle a disparu. J'en suis sûr.

Il ricana.

— Cela dit, vous pourriez lui taper dessus pendant quinze jours sans la faire avouer ! Vous avez vu comment ils sont, les Chinois, quand ils ont décidé de ne pas parler ?

Boris dézippa une des poches de son blouson pour y chercher une Gallia.

— Ecoute, Son, murmura-t-il, je te remercie de m'avoir dit tout ça. Et je peux te jurer que si Yoko est pour quelque chose dans la mort de ta sœur, je finirai par le savoir !

Rue Jeanne-d'Arc, l'inspecteur principal Aimé Brichot était depuis longtemps redescendu du septième ciel pour se retrouver plus prosaïquement dans le salon de massage *shiatsu* de Lim Thao, au dixième étage d'une tour de béton.

— Tu sais qu'on pourrait le faire fermer, ton petit boxon personnel camouflé en salon de digitopuncture ? Outrages publics à la pudeur. Correctionnelle, tribunal des flagrants délits. Article 330 du Code pénal...

La longue Chinoise vêtue de rose ne se démontait pas. Elle avait un peu pâli quand il lui avait dit qu'il était flic.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, monsieur l'Inspecteur ? fit-elle en regardant droit dans les yeux le policier chauve dont elle avait encore au fond de la gorge le goût de plaisir quand il s'était vidé en elle.

— Que tu me dises tout ce que tu sais sur la mort de ta sœur. Et pas de faux-fuyants, hein ! Pas de mensonges !

Son visage se brouilla.

— Si je savais quelque chose, je l'aurais déjà dit au « Grand Dragon », murmura-t-elle, évoquant l'inspecteur principal Kournosov par son surnom chinois. Je suis une Asiatique un peu... dégénérée, vous savez ? J'ai quitté ma famille tout en restant célibataire. Mon père m'a pratiquement reniée. C'est un moindre mal par rapport à son projet d'origine : il voulait me fourrer dans le premier avion en partance pour la Thaïlande.

Elle sourit. Comme il n'y avait pas d'autre siège dans la pièce que la table de massage, que Brichot occupait, se tortillant nerveusement sur ses fesses maigres et dûment rhabillées, elle s'accroupit à terre dans un lent mouvement ondulant. Assise en tailleur, elle releva machinalement sa jupe rose vers les genoux, cuisses très écartées. De là où il était, Brichot devinait la perspective vertigineuse des cuisses avec son point de mire humide et sombre, tout au fond, qu'il imaginait avec une grande netteté...

— Je suis sûr que vous savez des choses qui pourraient nous aider, fit-il.

De se mettre en colère lui faisait un peu oublier le tiraillement impérieux qui recommençait, à hauteur de son bas-ventre. Il gigota un peu plus fort, histoire de permettre à ce qui faisait de lui un homme de glisser de soi-même

dans une position, croyait-il, moins voyante.

— J'adorais ma sœur, répondit Lim avec tristesse. Seulement, je ne la voyais presque plus. Mon père lui interdisait de me rendre visite. Sa vie devait ressembler à la mienne, autrefois. L'atelier de couture, la cuisine, le ménage... Les filles restent à la maison, chez les Chinois. Le dimanche, quand on n'a plus rien à faire, on lit des romans d'amour chinois...

Elle le regarda à nouveau.

— Vous pouvez me menacer, je ne vous dirai rien de plus. Et puis, ne vous faites pas trop d'illusions sur l'efficacité de la loi française sur nous... Vous êtes une exception, Inspecteur. La police a baissé les bras. Alors qu'elle sait, par exemple, qu'il y a des cercles de jeux clandestins qui fonctionnent 24 heures sur 24 dans certains appartements des Olympiades. Quand les forces de l'ordre se décident à y faire irruption, elles n'y trouvent que de paisibles joueurs de mah-jong absolument irréprochables...

Elle se releva pour se rapprocher de Brichot, de sa démarche de liane. Le ventre de l'inspecteur se remit à chauffer.

— Vous savez que vous avez réussi à me donner envie de vous ? questionna-t-elle dans un souffle. Je vous l'ai dit : je suis une Chinoise dégénérée. J'aime les Français ! Surtout les chauves adorables et myopes avec une petite moustache en brosse.

Brichot sentit qu'il recommençait à tomber sans parachute.

— Votre sœur... Vous ne pensez pas à votre sœur ? arriva-t-il à balbutier.

— Ma chasteté ne changera rien à sa mort, Inspecteur. Et puis, n'oubliez pas que je suis quand même encore un peu bouddhiste... Il y a le *samsara*... Elle va se réincarner, ma petite sœur... Elle n'est pas morte pour toujours...

Il fallait avouer que c'était assez commode et rassurant. En plus, elle s'appuyait maintenant contre lui et il sentait sur sa jambe le poids d'un jeune sein doré et gonflé, sous le chemisier rose, dont la pointe dardait, durcie.

— Vous ne voulez pas me prendre ? ronronna-t-elle. Si vous saviez ce que j'ai envie...

C'était exactement ce qu'il se disait.

— Eh merde ! grogna-t-il en avançant les mains sous la robe rose qui n'abritait aucun sous-vêtement. Rien que de longues cuisses chaudes, des fesses puissantes et une fente de chair tendre qui ne demandait qu'à s'ouvrir.

Il plongeait, aveuglé par une tempête de confusion, de honte et de volupté.

CHAPITRE VII



Trois heures plus tard, dans la salle de séjour d'un F4 du Kremlin-Bicêtre, un Aimé Brichot redevenu plus père de famille que jamais, s'agitait, le récepteur téléphonique au ras des mâchoires, comme s'il avait décidé de manger la bakélite.

— Tu te rends compte, Boris ? gueulait-il. Il est 10 heures du soir et elles ne sont pas encore rentrées ! Une « boum » ! À leur âge !

À l'autre bout du fil, la voix de Corentin se faisait la plus lénifiante possible.

— Ça ne sert à rien de t'énervier, Mémé. Rose et Colette grandissent, c'est tout. Tu ne veux pas qu'elles restent en maternelle toute leur vie, quand même ?

— Non, mais il y a des limites que...

— Mémé, qu'est-ce que tu vas imaginer ? rit Corentin. Si tu savais ce qu'on peut être encore innocent, à cet âge...

— Tu parles, éructa Brichot dans un ricanement sombre.

Quand il raccrocha, il s'aperçut qu'ils n'avaient même pas parlé de l'enquête, Corentin et lui.

Dans un fauteuil, vis-à-vis de la télé, Jeannette regardait son mari gesticulant et véhément. Un peu surprise.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Mémé ? fit-elle enfin très doucement. Je ne t'ai jamais vu aussi nerveux.

— Nerveux ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche !

Jeannette passa sa main dans ses cheveux blonds.

— Rose et Colette ne sont pas folles, dit-elle. J'ai toute confiance en elles.

Au mot « confiance », l'adultère encore tout frais de Brichot se réveilla comme une plaie qu'on chatouille.

— Il ne faut jamais avoir confiance en personne ! lâcha-t-il, l'index en l'air. Tu m'entends bien, Jeannette ? JAMAIS !

Cou rentré dans les épaules, Boris Corentin luttait contre la rafale de neige. Il avait stationné sa R20 rue Bobillot. Maintenant, il attaquait la rue de la Butte-aux-Cailles transformée en couloir d'avalanche.

— Mémé, pensait-il, ou je deviens complètement idiot, ou mon petit doigt ne se trompe pas en me disant que tu t'es pris pour un célibataire, chez la spécialiste du *shiatsu* !

En haut de la rue, de grands idéogrammes écarlates balafrèrent de néon la nuit profonde.

Le Mandarin saloon.

L'antre de toutes les perditions, d'après Son Thao, digne fils de son Chinois de père, gardien des traditions morales super-strictes de la Chine éternelle...

Lorsque Corentin eut disparu derrière la porte du night-club parcimonieusement entrouverte, une ombre se détacha d'un porche d'immeuble. Un petit homme en gabardine verte, qui réfléchit quelques instants avant de rebrousser chemin.

« Les « Longs Nez » sont têtus », pensa-t-il.

Il ricana.

« Mais finalement, ils ne se laissent guider que par leur plaisir et c'est ça qui les perd ! »

S'il avait connu le jeu typiquement occidental du « Ça gèle – ça brûle », il aurait ajouté que, pour le policier français, au *Mandarin saloon*, c'était carrément la banquise. Du moins d'après lui.

Au rez-de-chaussée de la boîte de nuit accrochée aux flancs de la Butte-aux-Cailles, c'était le restaurant chinois ultra-classique, avec son décor rouge feu traditionnel, ses plafonds à imitation caissons richement décorés, ses serveurs en veste blanche, stylés, surveillés par des Chinoises en robe de soie moulante d'apparat. Boris, qui avait avalé vite fait une choucroute dans une brasserie de la Place d'Italie, sentit se réveiller une petite faim à travers des

nuages d'odeurs variées : nappes de citronnelle, volutes de menthe et de coriandre, effluves de crevettes grillées, de *nuoc man* ou d'anis étoilé. En panoramique, il put contempler au passage le ballet, à toutes les tables, des baguettes maniées avec plus ou moins de Virtuosité par une clientèle mélangée, riches Chinois et Européens.

Il plongea dans l'escalier qui conduisait au night-club, en sous-sol. Une chaleur de fournaise montait des caves aménagées en boîte de nuit. En bas, le rouge habituel des murs virait carrément à l'écarlate couleur sang. Curieusement, le fond de l'air musical était pour le moment plutôt *afro*. Un mélange de makossa-funk à la sauce électronique sur lequel se désarticulaient des couples atteints d'un début de paludisme. Sur la minuscule scène de théâtre, entre les rideaux rouges, un équilibriste asiatique essayait d'attirer l'attention. Couché sur le dos, une longue baguette posée en équilibre sur son menton, il faisait tourner de plus en plus vite trois assiettes juchées à l'autre extrémité de la baguette.

Boris eut un choc lorsque la Chinoise qui plaçait les clients s'approcha de lui. Une fille minuscule, de la taille d'une adolescente, le cul merveilleusement saillant dans un pantalon de satin noir. Et rien au-dessus. Ce qui s'appelle rien. Sauf deux petits seins dorés qui n'avaient besoin d'aucun secours pour tenir tout droits, les pointes dardées même légèrement en l'air, et dorées comme deux petits soleils en relief.

— Si vous voulez me suivre ? gazouilla-t-elle.

Boris obéit, les yeux vissés au cul dansant qui le précédait.

Trois minutes plus tard, elle revenait avec l'alcool qu'il avait commandé. Du *maotai*. La boisson chinoise de luxe, à base de blé et de millet.

Pour poser le verre sur la petite table rouge, la serveuse s'approcha vraiment près de Corentin et se baissa très bas. Au passage, son sein droit chatouilla le dos de la main de l'inspecteur qui devait faire à peu près trois fois sa taille. Ça fit à ce dernier une sensation assez proche de celle d'une décharge d'électricité statique...

— Vous n'avez besoin de rien d'autre ? interrogea-t-elle.

Elle repartit à regret, en se tortillant désespérément.

Boris commençait à s'accoutumer à la pénombre. La salle, très vaste, était noyée de fumée. Un peu partout, de minuscules tables nappées de rouge, des banquettes, des couples qui commençaient à esquisser des flirts discrets. Les rares Asiatiques, mâles ou femelles, étaient visiblement vietnamiens. Pas chinois.

Après quelques reggae, du disco, et même des rocks de « SOS », le groupe viêt chassé par « activité décadente » par la révolution laotienne, il y eut un brusque changement de ton. Boris avala une gorgée de *maotai* dont il constata immédiatement la parenté assez étroite avec le pétrole pur. Il se demanda s'il n'allait pas se transformer en dragon et cracher du feu dès qu'il

rouvrirait la bouche. La serveuse *topless* avait aussi déposé sur la table une assiette remplie de fines lanières de viande séchée. Il en prit une et la brûlure du *maotai* commença à se calmer graduellement.

Sur la scène gardée, précisément, par deux dragons de porcelaine, une fille venait de surgir et commençait à danser. La musique était devenue typiquement cambodgienne. Les airs sacrés qui accompagnent les danses Khmers rituelles. Des chapelets de sons lancinants, suraigus et monotones, sur lesquels la-fille s'était mise à onduler. Elle était très approximativement vêtue en danseuse traditionnelle.

Le folklore en prenait tout de même un sérieux coup, si on examinait de près le bustier doré très décolleté d'où ses seins jaillissaient à moitié, le slip rouge et doré très échancré sur l'aîne, et l'espèce de longue traîne de soie rouge qui, partant de la taille, pendait entre ses cuisses et ondulait d'une façon assez évocatrice à chaque mouvement.

La musique continuait à s'égrener, racontant une de ces légendes si répandues du répertoire religieux cambodgien qu'on appelle le *Reamker*, la version khmère du *Ramayana* indien. La fille, elle, racontait tout autre chose. Oscillant d'abord sur elle-même, elle tournait et retournait ses mains prolongées par des ongles factices interminables. Une fleur de lotus rouge éclatait dans son chignon compliqué noué en plusieurs masses noires avec des rubans de différentes couleurs. Elle se retourna et cambra la croupe, puis se baissa, cuisses écartées, se releva, revint face au public. Ses seins étaient sortis du bustier et dardaient leurs pointes marron-orangé. Elle avait une peau très brune de métisse, avec des traits un peu négroïdes. En ondulant des épaules et de la poitrine, elle se débarrassa de son bustier qui s'ouvrit et tomba à terre. Elle ne portait plus que son slip minuscule et cette longue traîne rouge qui se balançait entre ses cuisses, lui caressant doucement le ventre au passage...

Le rideau du fond de la scène venait de se relever avec lenteur, découvrant un grand Bouddha doré allongé à terre. Une réplique d'une sculpture monumentale célèbre d'Orient. La pseudo-danseuse khmère se rapprocha par reptations successives de la statue. Chacun de ses mouvements démultipliait les courbes de ses épaules, de ses seins et de ses fesses.

Brusquement, il y eut une montée de tension chez les spectateurs. La fille venait d'arracher une sorte de pagne doré qui ceignait les reins du Bouddha couché. Dévoilant l'énorme sexe qui saillait au centre du ventre du fondateur d'une des plus grandes religions du monde !

Boris Corentin reposa son verre d'alcool chinois. Les mains de la danseuse glissaient de haut en bas le long de l'attribut viril. Sans arrêter pour autant d'onduler des fesses.

Sa main droite s'immisça autour du membre tandis que la gauche glissait entre ses propres cuisses. Regard fixe, Corentin la vit tirer d'un geste précis sur le bouton pression qui devait retenir son slip et celui-ci se détacha.

Elle se releva. Elle ne portait plus rien que la longue traîne de soie rouge nouée à la taille par un lacet. Le triangle de son pubis était une courte mousse noire soigneusement taillée et épilée genre « string », de sorte qu'elle montait, presque droit, vers son nombril. Elle s'accroupit, s'immobilisa un instant puis pivota sur les talons, présentant une croupe très ouverte où les muqueuses sombres étaient ombrées d'un fouillis de poils noirs. Elle avança ainsi à quatre pattes, croupe tournée vers le public, en direction du Bouddha contre lequel elle commença par s'allonger, se frottant à lui, le caressant, l'enfermant entre ses cuisses. Puis elle se retourna encore et, jouant des fesses, chevaucha carrément l'idole en présentant sa croupe au visage de celle-ci. Boris Corentin se sentit brusquement dans un état bizarre, à voir le fruit intime de la jeune femme chercher en se tortillant les lèvres de la divinité allongée. Le rapprochement, le frottement de cette chair vivante et secrète contre la statue impassible avait quelque chose de fabuleusement obscène. D'étrangement blasphématoire aussi.

Troublé, il allait replonger dans son verre de *maotai* lorsqu'il repéra un manège qui, sans qu'il se le soit formulé, l'intriguait depuis qu'il était entré dans la boîte de nuit.

Depuis une heure qu'il était là, une bonne dizaine de Chinois cravatés, costumes trois-pièces stricts, avaient glissé discrètement à l'autre bout de la pièce vers une petite porte presque invisible derrière une épaisse tenture rouge.

— Ça vaut la peine d'essayer, se marmonna-t-il.

Le public retenait son souffle. Tout le monde était hameçonné par le spectacle de la danseuse khmère pas très orthodoxe qui, maintenant, entamait un accouplement qui relevait du sacrilège pur et simple.

Personne ne fit attention à lui. Il gagna l'autre extrémité de la salle.

« Ça ne coûte rien de jouer les imbéciles, se dit-il. Si on me vire, je dirai que je cherchais la porte des toilettes. »

Eventuellement, si ça tournait mal, il avait son MRM Spécial Police dont il sentait peser la crosse contre sa hanche.

Il glissa sous la tenture rouge et pesa sur la porte capitonnée.

Il dut ensuite pousser une deuxième porte. Le vacarme de la musique s'éteignit immédiatement. Un couloir mal éclairé aux murs de béton. Une autre porte au bout. Il retint sa respiration puis se dirigea vers elle.

M. Phuan-Tong avait beau n'apparaître nulle part dans les documents officiels et les papiers de l'administration française, c'était une célébrité parmi les Chinois de Paris. Pour la France, il n'existait tout simplement pas. Pour ses compatriotes, c'était une vraie providence.

Né à Canton, il n'avait que cinq ans lorsque toute sa famille en avait été chassée par l'occupation japonaise. Ils s'étaient entassés à dix dans une cabane en bordure d'une rizière. La cabane avait brûlé et, pour survivre, son père avait dû emprunter de l'argent à une Triade. « Initié » à son tour, Phuan-Tong avait suivi les membres de la redoutable société secrète dans leur exil à Hong Kong, au moment de la révolution chinoise. C'est là qu'il avait pris le goût des tripots clandestins. Comme il voyait loin et calculait à long terme, il avait décidé de s'implanter en Europe avant que Hong Kong ne soit absorbé par la Chine populaire, en 1999. Par l'intermédiaire d'amis de ses parents, il avait acquis des épiceries, des salons de coiffure, des restaurants, dans le quartier de la Porte de Choisy et de la Porte d'Ivry.

À présent, à travers de nombreux intermédiaires, il régnait sur pas mal de ces « banques » non déclarées qui permettent aux Chinois des bords de la Seine d'acheter des commerces alors qu'ils n'ont pas un sou. C'est le procédé de la *tontine*. Au départ, chaque participant verse une certaine somme qui constitue le fonds de garantie. Ensuite, des réunions ont lieu régulièrement et l'on décide de celui des membres de l'association qui pourra disposer de sommes d'argent importantes qu'il remboursera ensuite par versements échelonnés. Aucune trace écrite. Rien que des accords verbaux et le respect absolu de la parole donnée. Entre Chinois, on ne se trahit jamais. Ou alors, la brebis galeuse se retrouve dans de très sales draps. Souvent scalpée, et les deux oreilles coupées.

Dans plusieurs de ces *tontines*, Phuan-Tong était *huishou*, c'est-à-dire gérant de la caisse (qu'on appelle *hui*).

Mais son projet le plus cher, c'était de réimplanter à Paris les tripots clandestins qu'il dirigeait à Hong Kong. Celui qu'il avait installé au fin fond d'un couloir du sous-sol de son restaurant, le *Mandarin Saloon*, était déjà prospère.

Boris Corentin débarqua dans la petite salle enfumée comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Aucune fenêtre. Aucune issue. Sous des barres de néon fluorescent, des tables de blackjack et de mah-jong. Autour des tables, quelques spectateurs prenaient des paris sur les joueurs. La plupart des opérations se faisaient en silence. Rien que des gestes précis, rituels comme ceux des agents de change à la Bourse.

Au moment où Corentin gicla dans la pièce, un Chinois, debout devant une statue de Bouddha, était en train de brûler de faux billets de banque pour conjurer le mauvais sort.

Une bonne vingtaine de paires d'yeux bridés se dirigèrent vers le « Long-Nez » qui venait d'apparaître. Avec des nids de Kalachnikovs dans les prunelles.

M. Phuan-Tong, un énorme quinquagénaire intégralement chauve, se leva pesamment.

— Qu'est-ce que vous faites là ? nasilla-t-il en français. Vous allez amener le mauvais œil sur les joueurs.

L'un d'eux, une poignée de billets en main, tapait déjà sur la table du plat de la main et jurait furieusement en chinois.

— Police ! cracha Corentin à court d'arguments.

Le Chinois roula vers lui.

— Je peux voir votre carte ?

La plaque de policier barrée de tricolore apparut.

— Vous avez l'intention de nous arrêter ? ironisa le Chinois.

L'inspecteur divisionnaire de la Brigade Mondaine le toisa.

— Pour que je ne le fasse pas, il faudrait que vous soyez vraiment très coopératif...

— Monsieur l'Inspecteur, souffla Phuan-Tong, vous n'empêcherez jamais les Chinois de jouer.

— Peut-être, murmura Boris. Mais on peut quand même sérieusement vous embêter, vous ne croyez pas ?

Phuan-Tong réfléchissait. Hong Kong était devenu un territoire de plus en plus brûlant et son projet, à court terme maintenant, c'était d'acquérir la nationalité française. Dans cet objectif, se mettre mal avec la police « indigène » serait d'un effet désastreux pour l'avenir.

— Dites toujours, fit-il, les yeux plus plissés que jamais.

— Vy Thao, une jeune Chinoise de 16 ans et demi, retrouvée morte. Violée et assassinée. Il paraît qu'elle venait ici, au *Mandarin saloon*, avec une amie. Ça vous dit quelque chose ?

Il s'adossa à la porte.

— Une certaine Yoko Hoshu.

Le visage du Chinois s'illumina.

— Yoko Hoshu ? répéta-t-il. Vous cherchez Yoko Hoshu ?

Il y avait dans sa voix un peu d'ironie et des tonnes de soulagement.

— Le jeu ne l'intéresse pas, Yoko, fit-il avec plein de sous-entendus. Ce n'est pas ici qu'il faut la chercher. Venez avec moi, monsieur l'Inspecteur.

Dans le couloir, il se retourna.

— L'autre, cette Vy Thao, je vous jure que je ne la connais pas. Jamais entendu parler.

Aussi ahurissant que ça pouvait paraître, il avait l'air sincère !

Au bout d'un labyrinthe de boyaux mal éclairés, Phuan-Tong s'arrêta.

— La loge de Dihn, fit-il en montrant une petite porte métallique. Notre danseuse... Ici, nous sommes juste derrière le théâtre.

Il eut un rire aigu.

— Dihn et Yoko doivent être ensemble. Yoko vient presque tous les soirs, en effet, voir sa grande amie Dihn.

Il exhiba deux dents de lapin.

— Croyez-moi, monsieur l'Inspecteur, laissez les Chinois jouer autant qu'ils le veulent. Vous perdez votre temps à les embêter. Vous connaissez l'histoire de la gouttière ?

Corentin haussa les sourcils sans répondre.

— Ça s'est passé l'hiver dernier dans le quartier. Un mini-casino complètement spontané s'était installé. Vous savez où ? Sous la gouttière crevée d'un immeuble ! Le jeu consistait à fixer un certain laps de temps et à deviner si, oui ou non, une goutte allait tomber du toit avant l'expiration de ce délai ! Et croyez-moi, les mises étaient aussi importantes qu'au mah-jong. Ça n'a pris fin que le jour où on a changé la gouttière.

Il vira sur lui-même.

— C'est plus facile de changer une gouttière que de faire passer le goût du jeu aux Chinois, monsieur l'Inspecteur !

Phuan-Tong disparut, Corentin frappa à la petite porte métallique. Comme personne ne lui répondait, il entra.

Et, comme on ne l'avait pas entendu frapper, on ne prit évidemment pas non plus de dispositions pour l'accueillir.

Et lui-même, Corentin, n'eut aucun mouvement de recul en direction de la porte pour s'éloigner.

Le spectacle en valait la peine.

À côté, la *strip-tease* sacrilège de la « danseuse khmère » tout à l'heure, sur la scène du petit théâtre du night-club, n'était qu'une distraction pour goûters d'enfants.

Quatre bras, quatre jambes, quatre seins. De longues chevelures plates d'un noir profond et bleu, emmêlées et confondues. Une houle de spasmes et de secousses onduleuses. Des mains qui couraient en tremblant sur la peau, se nouaient un instant, se dénouaient, reprenaient leur voyage de désir frémissant. Le tout avait roulé dans un fouillis de vêtements bouillonnant et froissés sur la moquette qui tapissait la loge de la strip-teaseuse. Si on comptait bien, il y avait deux femmes. Deux Asiatiques. Deux longs et minces corps en sueur qui glissaient l'un contre l'autre dans la loge envahie de lourds parfums féminins où la transpiration se mêlait à des senteurs marines légères... Brusquement, Corentin eut lui aussi très chaud.

D'autant plus que, lui tournant le dos, les deux filles mimaient sauvagement l'amour. Allongée, Dihn, la strip-teaseuse de tout à l'heure, se faisait défoncer de plus en plus vite par l'autre, affublée d'un leurre de plastique rose retenu par des lanières qui passaient autour de sa taille et s'enfonçaient dans son entre fesses, partageant en deux ses muqueuses féminines dont Corentin eut tout loisir d'admirer l'étonnant volume et le gonflement presque saillant d'entre les cuisses.

À chaque coup de boutoir, celle qui jouait à l'homme avec son phallus artificiel, suçait alternativement un sein de son amie, puis l'autre, déclenchant des petits cris aigus, des miaulements très orientaux, dans la gorge de sa partenaire.

C'est Dihn qui aperçut Corentin la première.

Elle se mit à cracher une phrase incompréhensible. Des injures en khmer, peut-être ?

L'autre fille se tordit le buste et regarda l'athlète brun.

— Mon amie vous demande qui vous êtes, pourquoi vous n'avez pas frappé et si vous vous croyez ici chez vous ? jeta-t-elle.

— J'ai frappé, corrigea Corentin sans se démonter.

Il déclina paisiblement son identité, plaque de police au creux de la main. Ça ne faisait jamais que la seconde fois, cette nuit, qu'il débarquait en trouble-fête dans l'intimité, plus pittoresque qu'on ne pourrait le croire, de certains Chinois des bords de Seine.

Avec des gestes à hurler de rire si on pensait qu'ils venaient de faire connaissance dans un cadre finalement très « naturel » et que Boris n'ignorait plus grand-chose de leurs anatomies respectives, Dihn et Yoko vérifiaient sans arrêt la correction stricte de leurs tenues. Robe tube noire descendant sous les genoux pour Yoko Hoshu. Assez décolletée, mais le décolleté était prolongé par un long empiècement de dentelle noire montant jusqu'au cou. Pull jacquard losangé plus décontracté et pantalon de toile à pinces pour Dihn, la danseuse du *Mandarin saloon*.

Yoko Hoshu soupira. La dentelle noire et le bustier de la robe tube souffrirent en silence, tendus à craquer par la poitrine qu'on devinait plus riche qu'une estafette de collecteurs de fonds après leur tournée quotidienne des banques parisiennes.

— Bon, OK, je me tapais Dihn, jeta-t-elle avec simplicité. Ça vous choque ? Faut une permission ?

Boris, toujours debout dans la loge étouffante, planta ses yeux noirs dans les yeux noirs de la fille.

— Je vous ai fait un reproche ?

Elle haussa les épaules.

— Alors on a encore le droit de baiser qui on veut, en France ?

Corentin ignora l'insolence et se tourna vers Dihn.

— Pas la peine de vous fatiguer, murmura Yoko. Elle ne comprend rien au français. Elle vient de débarquer à Paris. En revanche, si vous parlez anglais, ça ira.

Elle passa une longue main très maternelle sur le sommet de la tête brachycéphale (c'est-à-dire toute ronde) de la strip-teaseuse qui, tout à l'heure, s'empalait sur le sceptre viril d'un Bouddha doré, avant de se faire défoncer par un autre pal tout aussi factice. Décidément, elle devait adorer les artifices...

— Elle connaissait Vy Thao ? questionna Corentin en regardant Yoko.

— Pas que je sache, murmura Yoko.

Elle posa la question en khmer à Dihn. Celle-ci secoua énergiquement la tête.

Côte à côte, les deux filles, assez brunes toutes les deux de peau, se ressemblaient étrangement. Deux sœurs. Deux ravissantes poupées chinoises de porcelaine, cuivrées naturellement, visages assez larges où les sourcils interminables dessinaient deux ailes de mouette stylisées au bas d'un grand front têtu et bombé. Deux jumelles. Leur seule différence était secrète et Corentin, vu les circonstances, avait pu l'apprécier *de visu* tout à l'heure. L'une était intégralement épilée – c'était Yoko – et l'autre pas.

— Quelles étaient vos relations avec Vy Thao ? questionna-t-il en regardant Yoko. Les mêmes qu'avec Dihn ?

Yoko soupira.

— Malheureusement non, souffla-t-elle. De toute façon, Vy était encore presque une enfant, vous savez. Elle n'avait jamais eu aucun rapport sexuel. Elle était vierge...

Corentin réfléchit.

— La nuit où elle a disparu, elle devait la passer chez vous. C'est ce qu'elle avait raconté à ses parents. Vous saviez qu'elle avait un autre rendez-vous ?

Yoko se leva.

— Mais j'ai déjà tout dit au « Grand Dragon », l'autre jour, monsieur l'Inspecteur ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que je pourrais vous raconter de plus ?

— On oublie parfois des choses, murmura Corentin.

Elle regarda l'athlète beau à hurler.

— Ça m'étonnerait que la mémoire me revienne maintenant, rétorqua-t-elle. Enervée comme je suis...

Elle rebroussa ses longs cheveux noirs en arrière.

— Vous savez ce qui me calme quand je suis dans cet état ?

Au regard de Corentin, elle comprit qu'il en avait une vague idée.

— J'imaginai bêtement que les hommes-ne vous intéressaient pas ?

Elle se cambra et ses fesses jaillirent sous la jupe tube.

— Avec quoi croyez-vous que je vis ? lança-t-elle par défi. Et puis même si *les hommes* en général ne m'inspirent pas tellement, *certaines hommes* en particulier peuvent me faire terriblement flasher.

Elle se rapprocha.

— Je suis une Cambodgienne pas xénophobe du tout, vous savez ? Surtout qu'en général les « Long Nez » n'ont pas volé leur surnom oriental. Et pas seulement côté nez...

Estomaqué, Boris réfléchit.

— Pas ici en tout cas, fit-il nettement.

Il ne manquerait plus que M. Phuan-Tong débarque au milieu de leurs ébats et les immortalise photographiquement !

— Pas chez moi non plus, ajouta Yoko. J'habite à Saint-Cloud dans une famille. Ça ferait mauvais effet. Quant à Dihn, elle occupe actuellement une chambre plutôt sordide dans le XIX^e. Reste chez toi, si tu n'as pas une femme et dix enfants...

Boris montra la strip-teaseuse.

— Elle vient avec nous ?

— Pourquoi ? Elle ne te plaît pas ? Ou ton lit est trop petit pour trois ?

CHAPITRE VIII



Trempé de sueur, Boris Corentin émergea des draps froissés avec un léger vertige. Quelle heure pouvait-il bien être ? Son studio de célibataire de la rue de Turbigo s'était transformé en un petit morceau de jungle tropicale écrasée de chaleur et d'odeurs insistantes. Le lit ressemblait à un marigot où des bêtes sauvages auraient joyeusement et longuement pataugé. Dans l'obscurité, il était passé de l'une à l'autre plusieurs fois, de Yoko à Dihn et de Dihn à Yoko, les identifiant à tâtons, au parfum, au contact, sous ses paumes, de la toison soyeuse de la strip-teaseuse ou du sexe lisse et nu de l'autre, fabuleusement dessiné sur le ventre, fendu haut vers le nombril avec une évidence glabre d'une obscénité flamboyante.

— Encore, souffla soudain Yoko en roulant sur lui et en l'enfourchant.

Les muqueuses moites et dépourvues de toute toison de la jeune femme glissèrent vers le centre de lui-même.

Dihn reprenait souffle, couchée à plat ventre, une jambe passée sur celles de Corentin.

— Tu m'avais dit que la mémoire allait peut-être te revenir ? interrogea celui-ci.

— Tout à l'heure, fit-elle, oppressée.

Il la bloqua. Une main à la naissance de sa cuisse droite, à hauteur de l'aîne.

— Maintenant, fit-il avec fermeté.

— Ce n'est pas grand-chose, tu sais, fit-elle en gigotant au-dessus de Boris, les lèvres avides de son sexe à quelques millimètres du béliet qui palpitait sous elle, impatientes de s'écarter pour l'avaler.

— C'est tout de même quelque chose que tu as caché aux hommes du commissaire principal Kournosov ?

Sa main droite glissa dans les poils bouclés du thorax de Boris.

— Ça te dit quelque chose, les Khmers rouges, les « boat people », le génocide cambodgien ?

— Evidemment, répondit Boris.

— Si tu l'avais vécu, ça te dirait encore plus. Et tu te méfieras de tout le monde jusqu'à la fin de tes jours. Surtout des flics, bien entendu.

Ça faisait étrange, cette fille nue, brûlante, cuisses écartées au-dessus de lui, qui évoquait des camps de réfugiés. Celui de Nong Chan en particulier, où elle avait passé plusieurs années. Survivant à la faim, la soif, la malaria. Fuyant les blindés viêts après avoir fui les Khmers rouges déments et massacreurs qui avaient supprimé toute sa famille. Et qui, à leur tour, par une sinistre ironie de l'histoire, se repliaient devant les Viêts, devenaient les victimes d'une autre tuerie et retrouvaient dans les camps ceux de leurs compatriotes qui avaient survécu aux massacres qu'ils avaient autrefois organisés...

— Si tu avais connu tout ça, termina Yoko, tu n'aurais plus qu'un seul vrai sentiment dans ton cœur : la peur.

Elle montra Dihn qui, dans un demi-sommeil, se rapprochait de Boris et enlaçait son buste.

— Elle aussi, elle est comme moi. On est toutes et tous pareils. On débarque de l'enfer...

Corentin lui caressa les épaules.

— Mais maintenant c'est fini, fit-il doucement. Tu me prends pour un Khmer rouge ou un commissaire du peuple vietnamien ?

Yoko secoua la tête.

— Ce que je n'ai pas dit aux policiers, l'autre jour, c'est que Vy avait menti à ses parents. Avec ma complicité. Elle avait un rendez-vous, ce soir-là. Malheureusement, c'est tout ce que je sais. J'ai gardé ça pour moi : on m'aurait prise pour la complice de ceux qui l'ont assassinée...

Elle glissa la main entre leurs deux corps, à hauteur de leurs ventres, et le caressa longuement.

— Toi, j'ai confiance... Il me semble que tu comprendras. Et pas seulement parce que tu m'as troncée...

Elle se pencha. Son souffle brûlant tout contre le visage de Corentin.

— Enfin, troncée..., murmura-t-elle. Pour moi, c'est juste un apéritif, tu sais ?

— Ça veut dire quoi au juste ? interrogea Boris.

— Qu'il existe un autre truc qui me fait avoir des orgasmes cent fois plus violents.

Le fauve musculeux sur lequel elle rampait se redressa et la renversa sous

lui en riant.

L'instant d'après, retournée sur le ventre, il appuyait du bout de son sexe contre un minuscule orifice brun tout étoilé de fronces parfaitement régulières. Millimètre par millimètre, il entreprit de la pénétrer.

— Sois brutal, je t'en supplie, gémit-elle.

Il la força, avançant dans une gaine de plus en plus serrée qui l'enfermait de tout son long comme un étou.

Yoko au bord de l'orgasme se mit à concurrencer les sons de hard-rock les moins discrètes.

Il la remplissait complètement, à présent, collé contre ses fesses écartées. Elle s'était relevée légèrement et Corentin comprit pourquoi : sous elle, le visage de Dihn venait de se faufiler, buvant avidement son sexe laissé libre, tandis que les mains de la strip-teaseuse du *Mandarin saloon* massaient le paquet de chairs vivantes et chaudes qui pendaient au bas du ventre de Boris, tout contre la croupe ouverte de Yoko.

Dans sa kitchenette de célibataire où Boris, encore pas très bien réveillé, surveillait le goutte-à-goutte de la cafetière électrique, une fille nue à la taille étroite, aux seins et au ventre encore chauds des caresses de la nuit, vint s'encadrer dans l'embrasement de la porte.

— Bonjour, sourit Yoko, ses paupières de porcelaine encore lourdes d'un sommeil trop court.

Corentin embrassa doucement son front bombé. Même sur la pointe des pieds, elle lui arrivait à l'épaule.

— Je ne t'ai pas tout dit, cette nuit, fit-elle en ondulant des fesses à travers la pièce.

— Ce qui signifie ?

— Attends, murmura-t-elle.

Sur une étagère, entre un pot de marmelade d'oranges et des biscottes, elle avait aperçu un transistor. Lequel était équipé d'une petite fenêtre où s'affichait l'heure, en cristaux liquides.

— 7 h 45, lut-elle. Tu veux un peu de couleur locale chinoise ?

— Qu'est-ce que tu fais ? interrogea Boris en débranchant la cafetière qui avait cessé de glouglouter.

Elle avait allumé le transistor.

— 103,5 mégahertz, fit-elle. *Radio-Gilda*. Certains matins, ils ont une émission spéciale pour les Chinois de Paris. *Baguettes et croissants chop-suey*, ça s'appelle. Ce qui est marrant, c'est qu'il paraît que c'est écouté aussi bien par les employés de l'ambassade de Chine communiste que par les exilés

de Taiwan ou de Hong Kong...

Elle s'arrêta sur la longueur d'ondes voulue. Un gazouillis incompréhensible remplit longuement la cuisine.

— Du cantonnais, indiqua Yoko. Ils donnent les nouvelles politiques de la semaine. Après, il y a des interviews, des reportages, des enquêtes pour les conditions de vie des immigrés asiatiques. Des infos pratiques aussi. Quelles démarches faire pour inscrire un enfant à l'école, pour se marier, régulariser sa situation en France...

La voix s'interrompit et de la musique fusa. Du disco mais en chinois. Yoko sourit.

— Si tu savais le cantonnais, tu serais étonné des paroles de la chanson. C'est... Disons légèrement osé...

— Tu m'excuseras de ne pas être très érotisé, fit Boris. La barrière des langues, tu sais...

Ce qui lui paraissait beaucoup plus érotique, c'était ce corps de pin-up modèle réduit, sous ses yeux, qui déambulait nue, sans complexes, merveilleusement ambrée, si étroite de squelette qu'il se demandait comment il avait pu la prendre, cette nuit, sans l'ouvrir de haut en bas.

— Alors ? interrogea-t-il, redevenant flic. Ce mensonge par omission ?

— Premièrement, Vy m'a emprunté pour son rendez-vous une partie de ma garde-robe : manteau de fourrure, toque de fourrure. C'est un détail, mais on ne sait jamais. Rassure-toi, je ne regrette pas mes fringues. Des cadeaux d'amants qu'on n'aime pas...

— Elle ne t'a pas emprunté de robe ?

— Je lui en ai proposé une. Il paraît que, d'après les accords avec celui qui lui avait fixé ce rendez-vous, elle devait être nue sous son manteau de fourrure.

— Et ton deuxièmement, c'est quoi ?

Ses longs yeux de chatte se voilèrent.

— Vy n'avait que 16 ans et demi. Elle était vierge et voulait le rester. Je lui ai proposé de l'aider.

— Comment ?

Yoko raconta la façon dont elle avait « scellé » le ventre de la jeune fille à l'aide d'un minuscule anneau d'or fermant ses lèvres intimes à la manière d'une bouche d'oreille. Une barrière symbolique mais qui, pensait-elle, devait constituer un interdit assez dissuasif pour le ou les clients de l'adolescente. Surtout si ceux-ci, comme elle le disait, étaient chinois... Elle n'omit même pas la caresse rapide qu'elle n'avait pu s'empêcher d'administrer à la jeune fille lorsqu'elle s'était mise nue devant elle.

— Ça se tient, réfléchit Corentin, songeant aux déchirures du vagin de la morte, d'après le rapport d'autopsie. Sauf qu'ils ne se sont pas gênés pour

« briser les scellés »...

Yoko baissa le volume de *Baguettes et croissants chop-suey*.

— Il y a un troisièmement, ajouta-t-elle.

Les deux gouttes noires de ses yeux scintillèrent.

— Je crois bien que je suis seule à le savoir, mais Vy avait un petit ami. C'était complètement innocent, ne va pas t'imaginer des choses. S'ils se sont embrassés sur la bouche, c'est tout le bout du monde !

— Tu le connais ?

— Je l'ai aperçu une fois au *Gymnasium* de l'avenue de Choisy. Tu sais ? Le centre sportif qui fait l'angle avec la rue de la Vistule ? Ça avait l'air d'un habitué. Chinois du Cambodge, d'après ce qu'il m'a semblé. 20 ans, plutôt costaud...

Elle écarta les bras.

— Maintenant, je t'ai tout dit !

Elle sembla alors seulement s'aviser que Boris lui aussi était nu.

— Tu permets ? fit-elle en se laissant tomber à genoux.

La radio jacassait maintenant en mandarin.

— Quel merveilleux petit déjeuner, soupira-t-elle avant de l'engloutir, bouche arrondie. Meilleur que les croissants chauds !

CHAPITRE IX



Les mâchoires du chef de la Brigade Mondaine, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, remuèrent lentement façon coelacanthe en train de se décongeler de son long sommeil fossilisé et préhistorique.

— Ça avance à pas de géant, ironisa-t-il. On dirait deux voyageurs perdus dans une rizière, les pieds dans la boue et sans boussole...

Aimé Brichot en face de lui fit crier la petite chaise à siège de plastique moulé sur laquelle il s'était installé sans trop savoir pourquoi, négligeant les habituels fauteuils Empire du bureau du patron.

— On a tout de même un peu progressé, se défendit-il avec un tremblement d'indignation dans la voix devant l'injustice de son supérieur. Si les parents de la morte refusent de parler, leur fils a tout de même permis à Boris Corentin de remonter jusqu'à l'amie de Vy, Yoko Hoshu.

— Ce qu'il aurait pu faire très simplement en se rendant chez elle, à son domicile, grinça Badolini avec un regard de teigne.

Boris toussota.

— Je crois que je commence à voir comment fonctionnent les Chinois, monsieur le Divisionnaire, murmura-t-il. Je ne dis pas que je les comprends. Mais je les ignore un peu moins qu'il y a seulement deux jours.

— Ce qui signifie ?

— Que si Yoko Hoshu m'en a dit plus long qu'aux hommes du commissaire principal Kournosov, c'est qu'elle n'a pas eu trop l'impression de parler à un flic. Et un flic français, qui plus est... Ces gens-là vivent en circuit complètement fermé. Si on n'a pas leur souplesse, leur capacité de se taire, on n'obtient rien. N'oubliez pas que les Orientaux ont toujours trouvé que les Blancs étaient des agités inutilement brutaux. Ils n'ont peut-être pas tort...

Il alluma une Gallia.

— Il ne s'agit tout de même pas d'une enquête comme les autres ! Ça a la couleur de Paris et le goût de Paris, mais ça n'est pas Paris. C'est Hong Kong, Taiwan, Canton, Bangkok, Saïgon. Tout ce que vous voulez mais pas Paris...

Il tapota sa cigarette dans le cendrier déjà apoplectique de mégots sur le bureau du patron de la Brigade Mondaine.

— Alors, monsieur le Divisionnaire, je ne voudrais pas sembler satisfait à bon compte, mais je trouve que nous avons déjà pas si mal avancé que ça. La victime, Vy Thao, avait rendez-vous avec son bu ses tueurs... Elle a vidé la garde-robe de Yoko pour se saper en pute de luxe. Et à poil, sauf votre respect, sous son manteau de fourrure ! Ce qui indique qu'elle n'allait pas faire des heures supplémentaires dans un de ces magasins de confection chinois qui sont ouverts presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

D'autre part, il y a l'histoire de l'anneau que lui a posé Yoko. Vy Thao comptait bien ressortir aussi vierge de cette nuit qu'elle y était arrivée... Enfin, nous savons qu'elle avait un vague flirt, dont nous avons le signalement encore plus vague, mais je ne vois aucune raison de faire le difficile. En résumé, Vy Thao, à 16 ans et demi, était à mon avis sur la mauvaise pente. Si on considère les choses à travers la grille très stricte de la morale chinoise...

— Elle aurait fini comme Lim, sa sœur, s'empressa Brichot qui avait eu des difficultés énormes à chasser de son esprit, cette nuit, des souvenirs très « chauds » d'anatomie chinoise toute disposée à lui faire faire une excursion approfondie dans les arcanes de l'érotisme oriental.

Surtout que Jeannette, hier soir, s'était brusquement souvenue qu'ils n'avaient pas fait l'amour depuis au moins huit jours et lui avait rappelé, au creux du lit, le sens de l'expression devoir conjugal.

Le débarquement bruyant de Colette et Rose, les jumelles, de retour de leur « boum » vers minuit, avait provisoirement sorti Brichot d'un assez mauvais pas. Sauvé par le gong. Il était monté sur ses grands chevaux de *pater familias* et avait passé aux jumelles ce qui s'appelle un savon en règle. L'engueulade avait duré si longtemps que Jeannette s'était relevée pour le calmer. De retour dans la chambre conjugale, Brichot avait demandé à son épouse quelle tête elle allait faire si Rose et Colette, dans huit jours, lui demandaient de prendre la pilule. L'ennui, c'est que Jeannette n'avait pas oublié du tout son projet initial et que Brichot avait dû finir par s'exécuter.

Beaucoup plus tard dans la nuit, couchée sur le côté, Jeannette qui avait oublié d'être bête essayait de chasser de son esprit une petite intuition lancinante et somme toute, même quand on n'a pas tellement de dispositions naturelles à la jalousie, assez désagréable...

— Au fait, sourit Corentin, tu ne m'as pas dit si ça t'avait plu, ta séance de *shiatsu* ?

Brichot haussa les épaules, essayant de ne pas rougir.

— Des massages, quoi, soupira-t-il. Rien à signaler. En tout cas, Lim Thao ne voyait pratiquement plus sa sœur.

Il avait parlé un peu trop vite et Corentin se dit que son impression, hier soir, au téléphone, recevait une confirmation. Il rêva un instant. Après tout, on n'a qu'une vie...

Badolini papillota des paupières, façon Louis de Funès sur le point d'éructer des insanités bien senties.

— Tout ça ne me dit pas quels sont vos projets, à présent ?

Boris ouvrit les mains.

— Demander à Yoko Hoshu de m'accompagner dans cette salle de sports dont je vous ai parlé, le *Gymnasium* de l'avenue de Choisy. Histoire d'essayer de retrouver le flirt de Vy...

Il se leva souplement.

— Demain matin, si tout va bien, on aura peut-être une hypothèse sérieuse à vous offrir au petit déjeuner, monsieur le Divisionnaire.

Boris Corentin réemboîta machinalement le récepteur dans le socle du combiné téléphonique.

— Merde, grogna-t-il à voix basse. Yoko est prise ce soir. C'est trop bête !

Avec des petits raclements de lime, Briclot, en face de lui, dans le bureau des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, achevait posément de réparer les dégâts causés à l'ongle de son majeur droit par le bord métallique d'un tiroir où on rangeait certains dossiers.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa-t-il.

Boris releva la tête.

— Merci, Mémé, mais je ne vois pas pourquoi on irait tous les deux perdre notre temps au *Gymnasium*. Un seul ça suffit. Tu ne connais pas plus que moi le petit ami de Vy. Seule Yoko aurait pu m'aider. Seulement voilà : c'est plutôt le soir qu'on michetonne, quand on est une pute de luxe...

Il massacra un trombone. De très mauvaise humeur brusquement.

— Si ça continue, on va se faire soulever l'affaire par la Crim, lâcha-t-il à voix basse.

Au même instant, deux voix nasillaient en cantonais au téléphone.

— Panique pas, disait l'une, lente et basse, comme essoufflée. Tout sera rentré dans l'ordre dès cette nuit.

— En tout cas, j'ai bien fait de ne pas lâcher ma filature, hier, n'est-ce pas ? fit remarquer l'autre voix.

— On ne se méfie jamais assez des « Longs-Nez », acquiesça le premier.

— Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle ait accepté si facilement l'invitation et le contrat, reprit le second.

Il y eut un rire.

— Avec ce que tu lui as proposé comme « salaire » ! Au-dessus d'un certain nombre de zéros, le mot prudence n'a plus aucune signification, tu ne sais pas ça ?

— De toute façon, elle est dangereuse. C'est le seul lien entre nous et...

— Un lien, ça se tranche, fit la voix essoufflée. Maintenant, laisse-moi dormir. On a toute la nuit pour s'amuser avec elle, comme avec la chèvre de

M. Seguin...

— La quoi ?

— Laisse tomber. Un truc des « Longs-Nez ». Ce serait trop long.

Par-delà le pare-brise du taxi, apparut la ronde des voitures, sur la place d'Italie. Corentin, à l'arrière, alluma une Gallia.

— Vous n'avez pas lu ? glapit le chauffeur indigné en désignant de l'index, sur le tableau de bord, un petit panneau « non fumeurs ».

Boris se projeta du buste en avant. Déjà, tout à l'heure, il avait dû le menacer de le signaler à la Direction de la Circulation parce que le chauffeur prétendait que sa journée était terminée. Un simple coup d'œil sur l'appareil nommé « horodateur » placé sur la plage arrière l'avait convaincu du contraire. L'horodateur affichait 22 heures. Il était 21 h 30.

— Comme le savent la plupart des chauffeurs et comme l'ignorent les passagers, c'est vous, taxis, à qui on peut éventuellement demander d'éteindre votre cigarette, rétorqua-t-il. Mais le chauffeur lui-même n'a pas le droit d'interdire à un voyageur de fumer.

Passablement énervé, Boris Corentin se rejeta en arrière. L'autre marmonna quelques phrases incompréhensibles et probablement fort désagréables. Du vietnamien. Sa langue natale.

Comme tous les soirs, l'avenue de Choisy étincelait d'enseignes lumineuses multicolores aussi clignotantes d'idéogrammes que n'importe quelle rue de Hong Kong ou Taiwan. Boris se laissa porter par l'escalier roulant jusqu'au premier étage de l'immeuble de trente étages où le « Gymnasium » occupait la presque totalité de la surface du premier. Des affiches indiquaient les sports qu'on pouvait y pratiquer. Aérobie, gymnastique douce, stretch, gym minceur, modern'jazz, boxe française et autre. Il y avait aussi des salles de musculation, un sauna et une piscine. Avec les conditions d'admission, le tarif du droit d'entrée, les forfaits mensuels ou annuels.

Le tout en bilingue bien entendu. Des idéogrammes de toutes les tailles griffaient la façade, alignés en longues litanies absolument incompréhensibles.

Entre les tours, le vent glacial balançait ses coups de fouet géants. La neige durcie, sur les toits des voitures, prenait la transparence de la glace.

Boris Corentin déboula directement dans le centre nerveux de l'immense *Gymnasium* : la salle de billard et le bowling. Un des lieux de rencontre favoris de la jeunesse du Chinatown parisien.

Sous les néons assourdis de fumée, ça grouillait de silhouettes fines,

menues, de teenagers asiatiques. À gauche, passé les portes vitrées, un impressionnant alignement de billards autour desquels résonnaient des conversations en cantonais émaillées de jurons. En face, le bar, avec ses affiches annonçant des dates de tournois de bowling ou de billard. À droite, un long comptoir. C'était là qu'on s'inscrivait pour retenir une piste de bowling.

— Si seulement Yoko était là, pensa-t-il. C'est quand même vrai que pour un Blanc tous les Asiatiques sont faits sur le même modèle.

Qu'est-ce qu'il cherchait ? Un Chinois d'une vingtaine d'années assez costaud et l'air sportif. Dans la salle du *Gymnasium*, ce soir, si on éliminait les filles – en minorité – il y avait une bonne centaine de garçons de 20 ans costauds et sportifs.

De tous les genres. Sapés stricts à quatre épingles avec chemises impressions cachemire. Ou habillés funky avec jean râpé, tennis années 50 usées et blouson américain en toile de coton. Ou encore rocks avec banane gominée. Ou punks, carrément, cheveux en crête, cravates ficelle et lunettes noires futuristes en plastique. L'éventail complet des panoplies des teenagers du monde entier.

— Mission impossible, songea Corentin au bord du découragement et de la dépression nerveuse.

Il décida quand même qu'il ne serait pas venu pour rien. Il s'inscrivit pour une partie de bowling. Histoire d'avoir éventuellement l'occasion d'entrer en contact avec l'une ou l'autre de ces bandes d'« Asia » qui se défonçaient autour des pistes, là-bas, au milieu des claquements sourds des énormes boules noires sur le plancher luisant.

N'empêche que la présence de Yoko aurait été précieuse.

Qu'elle lui ait fait faux bond, il avait du mal à avaler.

Au même instant, Yoko Hoshu, assise sur le siège passager d'une grosse Mercedes noire, commençait à s'énervé.

— Qu'est-ce qu'on fait, merde ? finit-elle par s'écrier. On roule depuis une heure ! C'est un jeu scout, votre truc, ou quoi ?

Ce qui l'agaçait au plus haut point, c'est qu'on lui avait bandé les yeux. Avant, elle avait suivi toutes les instructions de l'inconnu, au téléphone. Le rendez-vous à 21 heures devant une brasserie de la place du Trocadéro. Une Mercedes noire devait s'y trouver. Vide. Mais portière ouverte. Elle s'y était assise sur le siège avant et avait attendu. Quelqu'un alors avait surgi de sous la banquette arrière et très poliment, en cantonais, lui avait demandé la permission de lui bander les yeux.

— Mon maître veut la discrétion la plus totale. Ne vous inquiétez pas, avait dit la voix.

Yoko avait failli rimber. Seulement, la somme qu'on lui proposait aurait eu de quoi faire réfléchir n'importe quelle femme honnête. Et comme déjà elle n'était plus, elle-même, depuis longtemps une femme honnête...

« De toute façon, ça ne peut pas être pire que Marcel avec son doberman », avait-elle pensé, songeant à la langue râpeuse de Titan, rituellement, après ses étreintes avec l'un de ses amants actuels les plus assidus et les plus généreux.

Depuis, la Mercedes roulait dans la nuit et Yoko ignorait s'ils étaient ou non sortis de Paris.

— On va loin comme ça ? s'énerva-t-elle encore.

La voix de l'inconnu lui répondit, claquante, métallique. Toujours en cantonais.

— Mon maître vous paie cher. C'est pour ne pas être ennuyé avec des questions inutiles et stupides.

Pieds joints face à la longue piste au bout de laquelle s'alignaient dix quilles surmontées de dix spots lumineux, Boris Corentin essayait de se concentrer. Il avait choisi une boule assez lourde, presque sept kilos, qu'il tenait à hauteur de la taille, le pouce, le majeur et l'annulaire passés dans les trous pratiqués à cet effet.

— Ça fait combien de temps que je n'ai pas joué à ça ? pensa-t-il. Cinq ? Dix ans ?

Autour de lui, onze autres pistes, toutes occupées. Assis devant des petites tables bleues en plastique moulé, sous le plafond en dalles de néon, ceux qui ne jouaient pas calculaient les scores des autres en s'interrompant pour siroter des Cocos ou de la bière chinoise, marque Quingdao, la ville des plus fameuses brasseries de Chine.

« Faut pas rêver, pensa encore Corentin. Je ne ferai pas un « strike » du premier coup. Manque d'entraînement. »

Il se tenait à quatre pas de la « ligne de faute ». Les quatre pas nécessaires à l'élan. Il démarra. Un premier pas court en partant du pied droit. Un deuxième et un troisième pas en faisant effectuer à la boule un mouvement de balancier. Un quatrième pas enfin, glissé, buste en avant. La boule se *posa* plus qu'elle ne fut jetée sur la piste. Elle y atterrit dans un choc relativement léger et le bras de Corentin continua tout seul son mouvement vers le haut tandis qu'il posait son pied gauche exactement à la lisière de la « ligne de faute ».

Il avait visé légèrement à droite de la quille centrale.

Un laps de temps qui lui parut interminable, la boule roula sur la piste, entre les rainures peintes en bleu, de chaque côté, où il ne fallait surtout pas

qu'elle glisse.

La boule noire atteignit enfin la rangée de quilles. Il y eut un bref fracas. Quatre quilles étaient renversées. Elles roulèrent et disparurent.

— Au moins j'ai évité le « *miss* », pensa-t-il. Essayons le « *spare* ».

Abattre les dix quilles en deux lancers, ce ne serait pas si mal pour un début.

Il se pencha pour saisir une nouvelle boule noire qui roulait vers lui sur une petite piste tournante.

Soudain il se redressa, pivota sur lui-même et se transforma en tourbillon.

Un jeune Chinois en blouson molletonné, beaucoup plus grand que la moyenne, le vit foncer sur lui avec une légèreté incompréhensible.

Il n'y eut aucun choc, aucun coup.

Simplement, lorsque Corentin s'immobilisa à nouveau, il tenait dans chaque main un portefeuille.

Dans la droite le sien. Récupéré dans la poche gauche du blouson du Chinois.

Dans la gauche, celui du Chinois. Arraché à la poche droite du blouson de ce dernier.

— Hé ! Qu'est-ce qui vous prend ? glapit le jeune homme, décomposé.

— Un Chinois pickpocket ! rit Corentin. Manquait plus que ça !

L'autre était passé pourtant dans son dos comme un courant d'air. À peine un frôlement le long du blouson de Corentin plié en boule sur un siège, en retrait de la piste. Du boulot de professionnel.

L'ennui, c'était qu'il s'était attaqué à encore beaucoup plus professionnel que lui.

Un champion d'agilité et de précision qui semblait tout droit sorti d'un de ces films kung-fu dont il était gavé depuis l'enfance.

— C'est bête d'essayer de rançonner un flic, on ne t'a jamais dit ça ? questionna Corentin.

Près des pistes voisines, les joueurs considéraient l'incident avec réprobation. Double réprobation. Qu'un compatriote à eux se soit conduit comme un délinquant, d'abord. Qu'il se soit fait poisser ensuite. Et surtout par un Blanc. Et un policier par-dessus le marché, à en croire la carte barrée de tricolore qui avait émergé du portefeuille récupéré sur le Chinois.

— Joli permis de séjour, apprécia Corentin qui fouillait maintenant dans le portefeuille de l'autre. À vue de nez, ça pue le chef-d'œuvre d'imitation. Ça t'a coûté quoi ? 20000 francs, comme d'habitude ? Evidemment, maintenant, il faut rembourser. En « empruntant » un peu partout.

Ça crevait les yeux que son faux passeport laotien (nécessaire pour avoir le statut de réfugié) avait été fabriqué dans une officine parisienne.

— On va discuter de tout ça à la « Grande Maison » décida Boris. Et ne me raconte pas que tu ne parles pas le français. Je connais la combine aussi bien que toi. On prétend qu'on ne parle que le Chinois et on produit un interprète qui, lui, vient réellement du Laos, ce qui lui permet de répondre à toutes les questions des autorités françaises à votre place. Et les autorités françaises sont parfois très friandes de détails quand elles se trouvent en face d'un réfugié « douteux ». Elles adorent qu'on leur fournisse énormément d'informations, de « couleur locale »...

L'autre se mit à trembler comme une feuille.

— Je peux vous aider, vous donner des renseignements...

Les mots passaient difficilement dans sa gorge.

— Une balance ! rit Corentin. Une balance chinoise ! Pourquoi pas, au fond ? L'ennui, c'est que je ne vois pas très bien à quoi tu pourrais nous servir...

Le jeune homme tremblait de plus en plus fort.

— Il y a des tripots clandestins... Je connais des adresses. Des ateliers clandestins aussi... Des banques non déclarées avec des emprunts à 30 % par mois ! Des « banquiers » qui se font déclarer au fisc comme employés par d'autres patrons. Ce qui les met en règle avec l'inspection des impôts puisqu'ils peuvent ainsi justifier d'une partie de leurs bénéfices...

Boris Corentin éclata de rire.

— C'est très joli tout ça, mais l'embêtant c'est que je ne suis pas là pour opérer le grand coup de balai dans l'univers parallèle de la communauté chinoise à Paris. Non. Ce que je cherche est beaucoup plus simple...

L'autre eut un regard de noyé qui bat des mains convulsivement à la recherche de n'importe quoi d'insubmersible où se raccrocher.

— Je ne suis pas un truand, bafouilla-t-il. Je vous jure...

— Ça va, l'interrompit Corentin. Pas de serments.

Il fixa le jeune Chinois.

— Ecoute, si tu es aussi coopératif que tu veux en avoir l'air, on va peut-être pouvoir te donner un sursis. Tu n'as rien contre le fait de boire un verre avec un flic français ?

Sur la vaste dalle de béton battue par les vents, entre les tours infernales presque noires sur la nuit noire, Corentin le bloqua par l'épaule.

— N'essaie pas de m'échapper. D'abord je cours vite. En plus, je suis flic, donc assermenté, et je n'hésiterais pas à tirer.

Comme endroit tranquille pour causer, c'était réussi. Depuis dix minutes qu'ils étaient attablés dans ce bistrot minable et désert, en face de la station

Tolbiac, trois voitures s'étaient déjà télescopées plus ou moins gravement sur le macadam verglacé de l'avenue d'Italie.

Boris Corentin s'arracha au spectacle des deux automobilistes en train d'essayer de désemmêler leurs pare-chocs avec des gestes précipités de film muet. Dérapant eux-mêmes sur le verglas, ils ressemblaient à deux pingouins en train de s'expliquer sur la banquise.

— Bon, soupira-t-il, on avance quand même. Tu t'appelles Kao Lung, tu es d'origine chinoise mais né au Cambodge et tu dis avoir travaillé comme aide-cuisinier dans un restaurant du quartier avant de te retrouver au chômage ?

L'autre acquiesça. Pas très bien remis de son choc nerveux de tout à l'heure. Les deux mains bloquées autour de son verre de bière pour les empêcher de trembler.

— Bizarre, non, ce chômage ? Vous vous entraidez, d'habitude, dans la communauté chinoise ?

— J'appartenais à une association politique cambodgienne. Il y a eu une scission. J'ai été viré. Ça vous explique que je me retrouve un peu en marge, en ce moment...

Corentin rêva. Les Cambodgiens en exil étaient célèbres pour leur multiplicité d'associations militantes. Une plaisanterie courait parmi eux selon laquelle, quand deux Cambodgiens sont ensemble, ils fondent un parti, et au bout de trois semaines il y a une scission dans ce parti...

— Admettons, laissa-t-il tomber. Tout ça au fond m'est égal. De toute façon maintenant tu n'as plus le choix. Ou tu deviens balance ou je t'envoie te faire nourrir et blanchir aux frais des contribuables. En taule. À toi de choisir.

Il avait martelé les mots avec une brutalité calculée. L'autre était blême, ce qui constituait un exploit, vu la pigmentation naturellement safranée de son visage.

— J'ai encore quinze des miens en Thaïlande, dans un camp de réfugiés, murmura-t-il d'une voix étranglée. Je me suis juré de les faire venir en France. Qu'est-ce qu'ils vont devenir, monsieur l'Inspecteur, si vous m'arrêtez ?

— Mon pauvre Kao, fit Boris, tu n'es pas près de revoir ta famille...

— La moitié de ma famille, monsieur l'Inspecteur, corrigea le Cambodgien. L'autre moitié est allée engraisser les rizières, du temps du « Kampuchéa démocratique » !

Boris le fixa. Soufflé, une fois de plus, par les invraisemblables souffrances que tous ces gens avaient traversées. D'accord, Kao Lung était en passe de devenir une petite crapule, un délinquant. Mais, en arrière-fond, il y avait l'Histoire. Celle du Sud-Est asiatique. Et l'Histoire, là-bas, ce n'avait pas été de l'Histoire, mais de l'Horreur. À l'état pur. Des successions d'Auschwitz ou de Dachau à n'en plus finir.

— Voilà ce qu'on va faire, décida Corentin. Je garde tes papiers d'identité. Même faux, tu vas te sentir tout nu sans. Toi, de ton côté, tu me cherches des renseignements sur cette fille.

Il avait sorti de son blouson une photo de Vy Thao.

— Elle ne te dit rien, par hasard ?

Kao Lung haussa les épaules.

— Malheureusement non, murmura-t-il.

Corentin le scruta.

— Tu aurais intérêt à ce qu'elle te dise quelque chose. Et vite.

— Elle s'appelle comment ?

— Vy. Vy Thao. Née au Laos. 16 ans et demi. J'ai dans l'idée qu'elle n'était pas aussi cloîtrée que ses parents l'auraient voulu. Elle a sûrement fréquenté le *Gymnasium*. Paraît même qu'elle voyait en cachette un petit « fiancé ».

Il sourit.

— Un type dans ton genre. La vingtaine. Sportif. Chinois du Cambodge. Au fond, ça pourrait être toi ?

L'autre se voûta.

— Si on part comme ça, monsieur l'Inspecteur, on est mal barrés tous les deux. Moi parce que je ne vais pas pouvoir vous convaincre, et vous parce que vous allez partir sur une fausse piste.

Boris examina un instant le rideau de neige qui avait recommencé à s'abattre sur Paris.

— Tu n'es pas bête, reconnut-il. Seulement, il va falloir t'arracher. Tu n'as qu'un sursis, rappelle-toi.

Il inscrivit deux numéros de téléphone sur un bout de papier. Celui de la Brigade Mondaine, au Quai des Orfèvres, et le sien, rue de Turbigo.

— Et ton sursis tient à un fil. Un fil téléphonique.

Il tendit le papier à Kao Lung.

— Ce serait vraiment dommage pour toi que tu perdes ces deux numéros.

Kao souffla.

— Si je trouve quelque chose, vous m'aidez à avoir de vrais papiers ?

Corentin balaya l'air de la main.

— C'est moi qui pose mes conditions, n'inversons pas les rôles. On verra ce que tu as à vendre.

Kao Lung papillota des paupières.

— Je pars en chasse, monsieur l'Inspecteur. Et je vais ramener du gibier. Parole de Chinois.

Corentin le regarda disparaître sous la tornade façon Grand Nord. Fatigué.

Il était tard et ça le déprimait toujours un peu de jeter son filet au hasard, comme ça, sans se faire aucune illusion sur ce qu'il y aurait au bout, quand il le ramènerait.

Le coup de déprime aurait été encore plus violent s'il avait eu les dons du démon Asmodée, ce diable de la mythologie persane qui soulevait les toits des maisons pour s'amuser à observer avec des ricanements sardoniques les drames cachés des pauvres fourmis humaines que nous sommes.

En soulevant le toit de tuiles mécaniques d'un minable pavillon de banlieue rue des Malmaisons, il aurait reçu un choc genre coup de bambou. Ce qui serait d'ailleurs resté dans la note couleur locale.

Il aurait aperçu, au milieu d'une vaste pièce éclairée par des lanternes chinoises cramoisies et tamisées, une pauvre chose nue et déjà sillonnée de longues balafres cuivrées sur les reins, le dos et les cuisses. Malgré sa cagoule de cuir noir qui cachait son visage et lui rendait invisibles ses partenaires, il l'aurait sans doute reconnue. Rien qu'en suivant des yeux des courbes de seins et de croupe merveilleuse que ses mains avaient voluptueusement épousées, chez lui, dans son studio de célibataire, vingt-quatre heures auparavant.

Yoko Hoshu. La Chinoise michetonneuse prête à tout pour s'en sortir et échapper à la misère.

Même à suivre un inconnu, les yeux bandés, dans une Mercedes, comme ce soir. Jusqu'à une destination toujours aussi mystérieuse. Où était-elle ? Encore dans Paris ? En banlieue ? La Mercedes avait roulé plus d'une heure. Mais ça ne voulait rien dire. Elle pouvait aussi bien avoir tourné en rond sans quitter la capitale. De toute façon, s'était-elle dit lorsqu'elle avait enfin été débarquée, elle s'en foutait. Ce qui comptait, ce qu'elle *voyait* mentalement, c'était l'avalanche de zéros, au bout de la somme promise si elle remplissait son contrat.

L'ennui, c'est que le contrat tournait au cauchemar. Et qu'elle commençait à se demander s'il lui resterait assez de forces, après, pour profiter de son argent.

Ou si elle serait même encore vivante...

Elle aurait bien voulu crier. Seulement elle avait toute la cavité buccale occupée. Par une sorte de « poire d'angoisse ». Une énorme boule de caoutchouc qui lui distendait les maxillaires et autour de laquelle elle commençait à étouffer, saisie de contractions tétaniques au cours desquelles des flots de salive l'engorgeaient un instant.

Elle aurait bien voulu se débattre. Mais ses poignets et ses chevilles étaient assujettis solidement par des bracelets de cuir qui l'immobilisaient.

Sans rien voir, elle devinait la position grotesque et dérisoire qu'on l'avait forcée à prendre.

Couchée à plat ventre sur une sorte de banc rembourré de tissu. À califourchon sur une espèce d'appareil qui avait la forme d'une grosse poutre juchée sur des pieds assez hauts. Une manière d'appareil de gymnastique dans le genre cheval d'arçon. Mais cet appareil avait une particularité : les pieds de devant plus bas que ceux de derrière. Ce qui fait que Yoko avait la tête tout près du sol et que le reste de son corps, incliné à 45° par rapport au plancher, s'élevait en l'air, les fesses naturellement à bonne hauteur. Comme en outre elle était à califourchon sur l'instrument de torture, sa croupe se présentait distendue au maximum, chemin du ventre et des reins écarquillés.

Epilée du haut du pubis au dernier duvet ombrant le sillon secret de sa croupe – un caprice de Marcel, son amant au doberman – elle offrait un spectacle d'une précision et d'une netteté à décourager le plus doué des peintres hyperréalistes ayant juré de battre la technique photographique la plus sophistiquée sur son propre terrain. On la *voyait* dans les plus infimes replis. Comme à la loupe. Presque au microscope électronique. Un fabuleux « paysage » sexuel féminin en super gros plan de cinémascope sur écran géant.

En soi, tout ça n'aurait pas tellement gêné Yoko Hoshu. À 20 ans, elle était assez lucide pour avoir fait le tour d'elle-même et compris que si elle avait choisi la prostitution plutôt que de chercher un mari et de faire des enfants, ce n'était pas pour jouer les mijaurées ni aller se plaindre dès qu'elle tombait sur un client un peu plus fondu que les autres. Tous les clients des putes sont fondus, par définition. Elle en avait déjà subi une assez jolie collection. De celui qui ne jouissait qu'en léchant et reniflant l'intérieur de ses chaussures à celui qui restait prostré pendant une heure, la tête enfouie dans son panier à linge rempli – selon leurs accords – de sous-vêtements à elle, évidemment le plus sales possible. Du maniaque buveur de sa propre semence, à celui qui se « terminait » régulièrement, à la main, membre glissé entre deux éléments d'un radiateur allumé, et ne pouvait se vider que là, entre ces deux « lèvres » de fonte par-delà lesquelles il visait le mur, sur lequel il regardait, ensuite, ruisseler ce qu'il venait d'y projeter avec des hurlements de plaisir.

En plus, Yoko se connaissait assez bien pour savoir qu'au fond d'elle-même elle adorait obéir. C'était plus fort qu'elle. La jouissance d'être humiliée, souillée, meurtrie. Dominée surtout. Transformée en esclave.

Sauf que là, ce soir, l'« esclavage » allait un peu trop loin. Et elle aurait bien voulu pouvoir crier « Pouce ! » Hurler aux deux brutes invisibles qu'ils déconnaient. Que ça suffisait comme ça.

Seulement voilà. Elle avait la bouche obstruée par une énorme boule de caoutchouc. Et les membres immobilisés par des bracelets de cuir.

Et elle était clouée sur un instrument de torture. Ouverte comme un

animal d'expérience scientifique promis à la vivisection.

De dehors ne parvenait aucun bruit. La neige épaisse étouffait tout. Un silence polaire pesait sur le monde.

CHAPITRE X



Les seuls bruits qui lui parvenaient étaient des halètements et des rires.

Halètement, derrière elle, tout près de sa croupe, entre ses cuisses ouvertes. Là où l'un des hommes s'acharnait à la cravache.

Rires plus loin dans la pièce. De petits ricanements vagues et fous, inquiétants, à contretemps. Des hoquets de drogué, se dit-elle, de plus en plus épouvantée. De ces éclats de gorge perlés, gutturaux, que lâchent les types défoncés comme si, depuis une autre planète, ils envoyaient des messages dans le vide, à personne, à rien.

Un malaise d'abord l'avait saisie, quand elle avait débarqué dans cette maison inconnue. Et puis le malaise avait grandi. Et dans ce brouillard de malaise était sorti quelque chose de griffu, d'acéré, de tranchant et de torturant. Les ongles de l'angoisse. Les crocs de la peur.

Ils parlaient en chinois, pourtant, ses deux clients invisibles. En *guoyu* le plus souvent. En *chaozhouhua*, parfois, le dialecte le plus répandu parmi les Chinois de Paris. Ça aurait dû la rassurer. Des compatriotes à elle. La même communauté. Les mêmes souvenirs de peur, de fuite, de misère. Les mêmes nostalgies d'exil. À part que l'un des deux, celui qui maintenant lâchait des petits ricanements étouffés, avait un drôle d'accent qu'elle n'avait jamais entendu nulle part. Ce qui ne l'empêchait pas de s'exprimer dans une langue d'une perfection totale, presque un peu trop « littéraire » ou scolaire...

C'est de ce côté-là, elle l'aurait juré, que venait aussi cette odeur âcre, plus prenante que de l'encens pur : l'odeur de l'opium.

L'un de ses deux clients était raide défoncé. Speedé à mort.

Et, à chaque fois que la cravache claquait sur les reins creusés par la douleur de Yoko, il lâchait un de ses petits rires de fou ou de mongolien qui aurait réussi à occuper un nid de mitrailleuse...

Beaucoup plus tard, Yoko Hoshu commença à se laisser envahir par une idée qu'elle avait jusque-là repoussée aux frontières de sa conscience.

Vy... Son amie Vy Thao. Retrouvée morte quelques jours auparavant, déflorée, violée, massacrée. Après des épreuves inimaginables.

Infligées, peut-être, par ceux-là mêmes qui, cette nuit, s'acharnaient sur elle ?

Encore une fois elle repoussa cette idée. Invraisemblable. Trop de coïncidences...

Et puis une voix terrifiante s'introduisit dans sa tête. Lui suggérant que, peut-être, il ne s'agissait pas du tout de coïncidences. Peut-être qu'on lui avait proposé un « contrat » qui n'était qu'un piège... ?

Mais alors pourquoi ? Pourquoi ?

L'image d'un grand flic de race blanche, doux et fort, qui avait su la faire hurler de plaisir, l'autre nuit, s'imprima dans ses rétines brouillées de larmes.

Mentalement elle l'appela. Sans illusion.

Tout au bout de la souffrance et de la peur.

L'atmosphère, dans la grande pièce du pavillon de la rue des Malmaisons où Vy Thao, quelques jours auparavant, n'était devenue une femme que pour mourir tout de suite après, était littéralement tropicale. Chaleur moite de mousson provoquée à la fois par le chauffage central poussé au maximum et par des humidificateurs d'air disposés un peu partout.

L'opiomane vautré comme l'autre nuit était toujours blotti sous sa couverture, sa pipe à portée de la main, ainsi qu'un petit plateau où étaient disposés l'opium et quelques accessoires.

Ni l'un ni l'autre, qui avait fouetté méthodiquement la Chinoise, ne portaient leurs masques de carnaval oriental. C'était Yoko qui était encagoulée. Aucun danger par conséquent qu'elle les reconnaisse. Et puis, de toute façon, elle ne ressortirait pas vivante de ce pavillon...

— Quelle merveille, fit l'homme allongé d'une voix lente.

Sur son « cheval d'arçon » incliné, Yoko lui présentait ses fesses écartelées à presque soixante-dix degrés. Le sillon de sa croupe, plus brun que le reste de sa peau déjà cuivrée, était déplié, étalé, presque mis à plat comme une fleur. Tellement distendu que les deux orifices de son ventre et de ses

reins saillaient légèrement en relief. Les grandes lèvres surtout. Deux hémisphères de muqueuses roses bien gonflées...

Tout le corps de Yoko était couvert de sueur. Son entrejambes luisait de transpiration et, aux hoquets silencieux qui la secouaient, on devinait que sous la cagoule, elle pleurait...

— Le rat maintenant, lâcha le gros homme qui, malgré la torpeur de la pièce, grelottait.

L'autre, celui qui l'avait fouettée, plus maigre et chauve, répondit par un petit rire de gorge.

— Tout de suite, Maître.

Il sautilla vers l'autre bout de la pièce. Là-bas, sur une étagère de bambou laquée en noir, une petite cage. La forme d'une corbeille, plutôt. Avec une anse métallique assez large.

— Quelle belle chose que l'astrologie chinoise, soupira le fumeur d'opium, en français cette fois.

Il y avait eu déjà le « Chien » et le « Serpent ».

À chaque fois Yoko aurait voulu hurler :

— Vous allez me tuer, j'ai compris maintenant ! Alors faites-le ! Arrêtez de me torturer ! Vite ! Que je cesse au moins de souffrir !

L'astrologie chinoise comprend douze animaux qui s'intègrent dans les douze signes du Zodiaque, lequel est de douze ans. Chaque cycle s'ouvre sur l'année du Rat et se termine sur l'année du Cochon. Chaque animal possède des caractéristiques précises qui déterminent, pour les individus nés sous son signe, des affinités ou des hostilités particulières. Dans la Chine ancienne, on faisait toujours très attention à ne marier que des jeunes gens nés sous des signes compatibles. Par exemple le Chien avec le Tigre, mais jamais avec le Buffle ou avec le Rat.

Ce qu'il y avait, dans l'espèce de panier métallique dont le dessus était fermé par un grillage aurait probablement déclenché des hurlements de la part de Yoko si elle avait pu le voir.

Et si elle n'avait pas eu cette « poire d'angoisse » en caoutchouc qui lui distendait les mâchoires.

C'était quelque chose de vivant. Une chose immonde, grouillante, velue.

Un rat.

L'un des animaux du Zodiaque chinois.

Il y avait eu le Chien d'abord. C'est-à-dire que l'Asiatique chauve qui l'avait fouettée, tout à l'heure, avait ajusté au bout de son propre sexe une sorte d'étui rouge qui se terminait, à l'extrémité, par une espèce de calotte horizontale de la forme approximative d'un marteau. À l'imitation assez fidèle du sexe très particulier de certains chiens dont le gland à l'inverse de celui de l'homme va en s'élargissant.

Bien entendu, ainsi équipé, il avait perforé Yoko là où elle était le plus étroite. La massacrant du bout de son membre de « chien », et la déchirant à nouveau lorsqu'il s'était retiré.

Puis, ça avait été le tour du « Serpent », et, là aussi, le « Serpent » avait été symbolisé par un instrument sauvage, un long tuyau couvert d'écailles métalliques qu'il avait enfoncé en elle, anneau par anneau, comme une prothèse monstrueuse.

Maintenant c'était le tour du « Rat ».

Et c'était pire que tout. Parce que le rat en question, gras et gris-brun, patinant férocement entre les parois de sa cage, était un *vrai* rat. Bien vivant, plein d'énergie et probablement très affamé.

Ça n'avait pas été si facile que ça pour le capturer. Il avait fallu la complicité de plusieurs employés de restaurants chinois du quartier. Des cuisiniers travaillant dans les sous-sols. Dont, comme chacun sait, les rats de Paris ont depuis longtemps fait leurs garde-manger.

— Explique-lui ce qu'on va lui faire, murmura le gros homme abruti d'opium, sur le lit.

L'autre s'approcha de la tête de Yoko, tout près de la cagoule noire.

— Ecoute ces sifflements, commença-t-il en collant la cage contre l'oreille de la jeune femme. Ça s'impatiente, là-dedans, ça couine, ça s'affole.

Il expliqua ensuite longuement le dispositif de la cage. La trappe grillagée qui couliserait, tout à l'heure, quand on aurait attaché ce monstrueux panier contre sa croupe ouverte, l'anse passée comme une ceinture autour de sa taille, solidement fixé au-dessus de ses hanches, l'ouverture du panier métallique plaquée sur son sillon fessier. Alors on allait soulever la trappe et la brute affolée s'élancerait.

Il sauterait droit vers ses muqueuses. Ses petites pattes roses patineraient quelques instants sur sa peau intime et délicate, il hésiterait, elle sentirait son souffle sur le puits de son ventre, ses poils musqués chatouilleraient l'orifice de son anus. Sa gueule immonde s'ouvrirait sur ses petites dents jaunes ignobles de tueur des égouts.

— Et puis il se décidera ! Il choisira son trou. Le plus étroit ? Le plus facile ? À lui de faire selon ses préférences ! De toute façon il foncera, il s'enfoncera, il creusera. Il mordra et mangera, griffera, ravagera, ira toujours plus profond dans la galerie qu'il s'ouvrira allègrement à coups de dents, au milieu des flots de sang. De ton sang ! Et il transformera ton corps en terrier, en puits de mine, il inventera des nouveaux tunnels, traversera tes organes, cherchera la sortie jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. N'importe où. À travers tes poumons ou ta gorge...

C'était prononcé lentement, posément, sans émotion apparente. À la chinoise. Est-ce que le supplice du rat n'était pas, d'ailleurs, une des plus vieilles tortures de l'empire du Milieu, dans un temps où l'expression « droits

de l'homme » aurait de toute façon fait se rouler par terre tous les occupants de la planète, à supposer qu'ils en aient compris la signification ?

— Si tu pouvais le voir, en ce moment ! reprit le Chinois. Quel dommage que tu ne puisses faire la connaissance de ton nouvel amant ! Ton dernier amant ! Il est dressé sur ses pattes arrière. Ses petites pattes avant roses sont posées sur le couvercle du panier. Il est presque en équilibre. Il attend. Il s'impatiente ! Il a tellement envie de toi...

Puis l'homme contourna la fille et fit ce qu'il avait dit. Le panier fut placé contre la croupe de Yoko, la trappe plaquée à ses fesses. L'anse métallique fut fixée à sa taille comme une ceinture.

Enfin, toujours impassible, le Chinois chauve et maigre commença de soulever la trappe grillagée de la cage.

— Qu'est-ce qu'elle a ? questionna la voix asthmatique de l'autre, soulevé sur un coude au milieu du divan. Elle ne bouge pas. Elle ne gigote pas. Elle ne tremble pas. Elle n'essaie pas de se débattre !

Le petit Chinois maigre et chauve s'immobilisa. La porte grillagée du panier était soulevée de deux centimètres. Frénétique, le rat avait déjà glissé une partie de son museau moustachu dans l'ouverture.

Le Chinois rabattit le couvercle, contourna sa victime, la regarda un instant puis lui arracha sa cagoule.

Il souleva le visage décomposé de Yoko Hoshu. Ravagé. Déformé. Scintillant de larmes, couvert de bave séchée autour de la bouche distendue par la boule de caoutchouc. Et inerte.

— Elle s'est évanouie, l'idiot ! fit-il un juron de dépit.

De très loin, comme d'un autre monde, Yoko entendit des voix qui alternaient.

— Je me demande si ce ne serait pas finalement plus drôle de la laisser en vie ? murmurait l'une d'elles.

— Maître, dit l'autre voix – métallique et posée – vous savez bien qu'elle est dangereuse.

Il y eut un petit rire.

— Tu vois ces baguettes ? Elles sont comme les autres. Des baguettes d'ivoire pour manger... Eh bien je me suis amusé à les limer et à les tailler pour qu'elles aient de jolies pointes minces comme des aiguilles. Elles peuvent percer n'importe quoi, à présent. Elles peuvent très facilement perforer deux jolis yeux bridés de Chinoise...

— Et si elle parle, Maître ? Si elle parle ?

— Tu as été chirurgien, je ne me trompe pas ?

Il y eut un rôle de respiration qui se frayait un chemin difficile à travers des poumons encombrés.

— Alors tu pourrais procéder très proprement à l'ablation de sa langue » n'est-ce pas ? Ce ne serait pas grand-chose pour toi. Une opération de routine...

Yoko retenait son souffle. Immobile. Couchée sur le côté à terre. On l'avait détachée de son « cheval d'arçon » tout à l'heure. Probablement, quand on s'était aperçu qu'elle avait perdu connaissance. Et que par conséquent le jeu manquait de sel, puisqu'on n'aurait pas le plaisir de la voir se débattre et souffrir.

Elle était nue. Son dos cravaché lui cuisait. Ses reins défoncés la brûlaient. Mais elle était vivante encore. Elle avait eu un sursis. Même provisoire, c'était déjà un miracle : L'abominable mort qu'on lui promettait – ce rat s'enfonçant dans ses chairs – avait été différée.

Retrouvant peu à peu ses esprits, elle calcula ses chances. Pratiquement nulles. Est-ce qu'elle serait seulement capable de se lever, si elle le voulait ? Ça, elle ne le saurait qu'en essayant. Et si c'était impossible, elle mourrait.

Une vague de fatalisme l'envahit. Son père et sa mère étaient morts dans le Kampuchéa démocratique. Torturés puis fusillés par les Khmers rouges. Et jeté dans une de ces rizières abandonnées, transformées en charnier comme il y en avait eu, à l'époque, dans tout le Cambodge. Elle se souvenait d'en avoir vu dans sa fuite, quand elle avait gagné à pied la Thaïlande : à perte de vue, à droite et gauche du chemin étroit qui traversait les rizières, des talus formés d'ossements humains, de crânes et de squelettes...

Elle aussi avait été torturée. Et elle allait mourir.

Elle esquissa un imperceptible mouvement du buste. La porte de la pièce était à quatre ou cinq pas. Les deux hommes, qui parlaient toujours à voix basse, étaient beaucoup plus loin, de l'autre côté. L'un couché, l'autre debout près du lit, s'inclinant de temps en temps pour répondre, buste raide, à la chinoise.

Entre elle et eux, à ras de son visage, la surface d'un grand tapis d'Orient décoré d'un motif central en forme de *mandala*.

Elle était couchée au bord du tapis, à ras de la bordure. Le Chinois, là-bas, à l'autre extrémité de la pièce, était debout, ses souliers noirs posés eux aussi sur le tapis, bien à plat, presque joints.

De dos, elle ne voyait que sa calvitie et ses épaules étroites dans un costume bleu foncé. L'autre était indistinct. Rien qu'une masse presque inerte sous la couverture.

Elle essaya de rassembler ses esprits. Elle avait 20 ans, elle était belle et

son appétit de vivre avait triomphé déjà de pas mal d'épreuves.

Ça faisait suffisamment de raisons pour essayer de surmonter aussi celle-ci.

Sans bouger, elle fixa la porte à nouveau. Si elle était fermée à clé, elle aurait ses tortionnaires sur le dos en trois secondes et ce serait râpé.

Tout ça, en somme, ressemblait à un suicide.

Ses mains se recroquevillèrent lentement sur la bordure de franges du tapis, la saisissant solidement entre ses doigts et la détachant du parquet.

Puis elle se retourna sur elle-même et, dans le même mouvement, tira le tapis à elle de toute la force qu'elle put rassembler.

Avec une souplesse ahurissante quand on pensait à ce qu'elle venait de subir, elle se rua pratiquement dans le même instant vers la porte.

À l'autre bout de la pièce le Chinois avait valdingué par terre dans une gesticulation à la Charlot du temps du muet. Toute sa dignité compassée s'était effondrée en même temps que lui au moment où le tapis s'était défilé sournoisement sous ses pieds. Et pour ajouter une note de comique supplémentaire à ce bref ballet burlesque, il s'était écroulé de tout son long sur le fumeur d'opium, son « Maître » vénéré.

Bien entendu, on ne pouvait pas rester éternellement dans le registre du désopilant.

Le Chinois s'était déjà relevé. Le tapis au relief maintenant tourmenté ralentit son élan. Yoko tournait la poignée de la porte.

Elle était ouverte !

Elle la claqua de toutes ses forces derrière elle et vola dans l'escalier.

La porte claquée fit vibrer furieusement le mur du pavillon, et le miroir qui servait à conjurer les démons, accroché au-dessus du battant, se détacha. Au moment précis où le Chinois allait à son tour ouvrir la porte.

Il dut faire un bond de côté pour éviter le miroir qui se fracassa à terre.

Si Yoko avait eu le loisir de réfléchir, elle aurait pu se dire que les vieilles superstitions chinoises n'étaient pas si ridicules qu'on pouvait le penser. Ce miroir était destiné à faire fuir les mauvais esprits. Il avait finalement rempli son office.

Quand le Chinois jaillit sur le palier, elle ouvrait la porte du pavillon et giclait dans la nuit. Intégralement nue dans le froid sibérien qui tuait quotidiennement des clochards et des sans-abri.

Le Chinois remonta dans la grande pièce du premier étage. Sans un mot il fouilla derrière l'autel des ancêtres environné de lanternes écarlates et en tira le pistolet 22 long rifle qui avait, la semaine dernière, servi à fracasser la nuque de Vy Thao bien après sa mort par overdose de strychnine.

— Tu es devenu fou ? grinça l'autre, toujours allongé. Tu veux jouer au

rodéo dans les rues de Paris maintenant ?

Le Chinois se bloqua comme un automate.

— Saute dans la Mercedes et retrouve-là, commanda sèchement le gros homme effondré sous la couverture.

Par bonds désespérés, Yoko galopait dans la neige. Plus brûlante, pour ses plantes de pieds nus, qu'une plaque de métal rougie à blanc. C'était l'heure la plus vide et silencieuse de la nuit. Pas la moindre voiture, pas le moindre passant dans la rue Gandon où elle avait tourné. Glacée, grelottante, elle tomba, se releva, retomba.

Un double jet de lumière jaune, loin derrière elle, projeta soudain sa propre ombre démultipliée sur un mur de la rue Caillaux vers laquelle elle s'élançait.

On l'avait retrouvée.

Elle ne se serait jamais crue capable de cavalier plus vite qu'elle ne le faisait déjà. C'est ce qu'elle parvint pourtant à réaliser. La rue de la Vistule maintenant. Puis l'avenue de Choisy. Rectiligne, large, interminable. Et déserte. Scintillante pour personne de tous ses idéogrammes rouges au néon. Avec ses feux tricolores aux carrefours, alternant inutilement.

Sur le blanc immaculé des trottoirs vides, elle aurait été repérable par un myope à qui on aurait volé ses lunettes.

Elle était perdue.

La Mercedes rugissait déjà vers l'avenue de Choisy, au tournant de la rue de la Vistule.

Elle aperçut alors la masse verte octogonale d'un bac de récupération de verre usagé.

Elle repensa à Vy Thao. Son amie. La mort de Vy Thao retrouvée dans un bac analogue de la place d'Italie...

Et elle se dit que, là où Vy avait été jetée comme dans un tombeau, elle trouverait peut-être son salut.

Emergeant de la rue de la Vistule, les phares puissants de la Mercedes coupaient déjà l'avenue de Choisy.

Yoko bondit, escalada le bac de la Ville de Paris et se laissa tomber par l'ouverture ronde, à son sommet.

Elle atterrit au milieu des bouteilles et des débris aux arêtes tranchantes. Ses pieds et ses genoux se déchirèrent. Elle faillit crier.

Lancée vers l'avenue de Choisy, la Mercedes prit son tournant un peu sec et le Chinois, au volant, eut la mauvaise idée de freiner. Une plaque de verglas scintillante n'attendait que ça pour jouer son rôle de patinoire. La Mercedes

dériva vers le côté opposé de la rue.

Le Chinois était un excellent conducteur. Après son premier réflexe malencontreux, il laissa la voiture virer de bord un instant. Puis, sentant le macadam plus sec qui agrippait aux pneus, il redressa le volant. De l'arrière, la lourde voiture défonça la portière d'une 104 en stationnement contre laquelle elle s'arrêta. Le Chinois, calmement, se décolla des roues bousillées de la 104 et reprit sa course.

Ce petit épisode de dérapage fut pour Yoko Hoshu un cadeau du ciel. Tout occupé à ses manœuvres délicates, le Chinois ne pensa pas d'abord à regarder, sur le trottoir, la piste parfaitement nette que la fuyarde avait laissée dans la neige. Jusqu'au bac de verre usagé où cette piste s'arrêtait pile.

Il y pensa, mais dix minutes plus tard, lorsqu'il constata que l'avenue de Choisy était vide. Il revint sur ses pas, trouva les traces que Yoko avait imprimées dans la neige en fuyant, comme un petit Poucet tragique.

Seulement, dans le bac à verre usagé, il n'y avait plus que les habituelles bouteilles et débris. Tachés d'un peu de sang.

Il y avait bien d'autres empreintes de pieds nus. Mais elles se perdaient très vite sur la chaussée, où la neige toute fraîche avait déjà été malaxée par quelques voitures. Yoko, en ressortant de son abri et en reprenant sa fuite en sens inverse, avait pensé à laisser cette fois le moins de traces possible.

Elle y était admirablement parvenue.

CHAPITRE XI



Pianotant sur la chemise bleue d'une affaire en cours, Boris Corentin releva la tête.

— Tu arrêtes ça, Mémé, s'il te plaît ?

Les doigts de Brichot s'arrêtèrent sur les touches de sa machine à écrire électrique où elles couraient machinalement avec des petits bruits d'autant plus horripilants qu'aucune feuille de papier n'était engagée dans le rouleau et que, par conséquent, c'était du pur sadisme. Du moins aux yeux d'un Corentin aux nerfs chatouilleux, ce matin, comme ceux d'un écorché vif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? émit Brichot l'air en dessous. Ça n'a pas marché, cette nuit ? On t'a posé un lapin ?

Boris le fusilla du regard à travers le bureau des Affaires recommandées.

— Est-ce que je mets mon nez dans ta vie privée, moi ? grogna-t-il avec un air de dogue.

Il se leva.

— Ce qu'il y a, c'est que ça fait trois jours qu'on a perdu la trace de Kao Lung. Je me battrais. « Parole de Chinois ! » Tu parles... Je me suis fait avoir comme un bleu !

Brichot décroisa les jambes.

— Surtout que Kao Lung s'appelle Kao Lung autant que moi, que ses papiers sont bien entendu des faux complets et que l'adresse qu'ils portent est celle d'un magasin de couture clandestin comme il y en a des dizaines dans notre cher « Chinatown » parisien.

Depuis trois jours, ils avaient eu le temps de procéder aux vérifications nécessaires. C'était même à peu près tout ce qu'ils avaient fait.

— Baba va nous serrer contre son giron, soupira Corentin, je vois ça d'ici. On va être accueillis avec la fanfare.

Il se voûta.

— Et le bouquet, c'est Yoko Hoshu qui a disparu ! Sans laisser de traces ! Ni chez ses logeurs, à Saint-Cloud, ni chez son amie du *Mandarin saloon*, Dihn, la strip-teaseuse. Envolée. Effacée. Avec quelque chose qui me dit que dans son cas, le proverbe « pas de nouvelles, bonnes nouvelles » ne serait peut-être pas du meilleur goût...

Brichot se massa l'arête du nez.

— En gros et en détail, on est dans le noir complet, n'est-ce pas ?

Corentin le fixa.

— Et ce n'est pas de ces ténèbres que jaillira la lumière, répondit-il d'une voix parfaitement sinistre.

Quelque chose, pourtant, qui ressemblait à un bout de lueur tomba en fin de journée dans le bureau des Affaires recommandées, au deuxième étage du 36 Quai des Orfèvres, et ce n'était pas du luxe parce que le bureau en question, faiblement éclairé, était rempli à ras bord de ce qu'on aurait pu appeler à juste titre de très mauvaises vibrations de déprime.

Brichot décrocha et passa la communication à Corentin.

— C'est pour toi.

Boris eut du mal à réprimer son impatience.

— Tu as retrouvé brusquement la mémoire ? cracha-t-il dans le combiné.

Deux flammes noires s'étaient allumées dans ses yeux couleur charbon. Il couvrit le téléphone de la main droite.

— C'est Kao Lung.

— J'avais compris, souffla Brichot. Pour qui me prends-tu ?

— J'espère que tu as quelque chose à nous raconter, reprit Corentin dans le combiné. Quand on part à la pêche pendant trois jours et qu'on rentre bredouille, ça fait mauvais effet.

L'autre parlait à voix basse. Presque inaudible.

— Je suis sur une piste, monsieur l'Inspecteur. Je ne peux pas en dire plus.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Corentin. Je ne comprends rien.

À la voix précipitée du Chinois, il comprit soudain que l'autre ne se moquait pas de lui.

Il était terrorisé.

— Je ne peux rien dire de plus pour le moment, tremblota la voix du Chinois.

— Qu'est-ce que ça signifie ? lâcha Corentin. Tu nous fais des

cachotteries maintenant ? D'abord tu vas me dire où tu te trouves, et puis...

— Non ! cria presque l'autre. Ecoutez : l'ami de Vy Thao, j'ai à peu près réussi à le localiser. Il s'appelle Lee.

— Lee quoi ?

— Lee. C'est tout. Il est d'origine laotienne, en réalité. Au Laos, les gens s'appellent par leur prénom ou leur surnom, leur diminutif. La plupart n'ont pas de nom de famille...

— Et on le trouve où ce Lee, s'il te plaît ?

— Je ne peux pas vous le dire encore. Je suis sur une piste, monsieur l'Inspecteur. Il faut me laisser un peu de temps...

— Du temps ? cria Corentin. C'est en taule que...

Il détacha le combiné de son oreille et le regarda fixement avant de le reposer sur sa fourche.

— L'ordure, lâcha-t-il. Il a raccroché.

Il secoua la tête.

— J'ai été idiot. Je l'ai secoué comme un indic du terroir, une balance *made in France*. Des trucs qui ne marchent pas avec les Chinois.

Il soupira.

— Bilan de l'opération : on a un prénom, ce fameux Lee, à se mettre sous la dent, et ça nous fait une belle jambe ! Chercher un Lee parmi des Asiatiques, c'est comme de chercher un Pierre ou un Paul parmi des Français !

Il réfléchit.

— Il avait l'air terrorisé. Je me demande bien pourquoi. Ou il a fait des conneries en parlant trop, ou...

— Ou le « téléphone soja » a bien fonctionné, termina l'inspecteur principal Aimé Brichot.

— Le quoi ?

— Le « téléphone soja ». L'équivalent du « téléphone arabe » ailleurs. Qu'est-ce que tu crois ? Pour les moyens de communication aussi, ils ont des circuits parallèles.

Corentin le regardait, bouche bée.

— Et alors ? rit Brichot. Tu imagines que j'en profite pour dormir, pendant que l'enquête piétine ? Non, mon cher. Je me documente. Je me cultive. Sur les us et coutumes chinois. Tu veux que je te récite leurs dynasties impériales depuis les Xia en 2100 avant Jésus-Christ jusqu'aux Qing qui disparaissent en 1911 de notre ère ?

Boris Corentin en restait sans voix.

— C'est vrai, ça, murmura Brichot. Pourquoi ce serait toujours M. Boris

Corentin qui aurait tout lu, tout vu et tout compris ? Et ce pauvre Brichot qui serait un idiot mal dégrossi ?

CHAPITRE XII



Le chemin de fer dit de Petite Ceinture est un des rares lieux de Paris encore secrets et poétiques, avec les terrains vagues qui le bordent, les maisons abandonnées dont les fenêtres sans croisées bâillent sur les voies rouillées que l'herbe a depuis longtemps prises d'assaut, les petites portes dérobées qui conduisent à de longs escaliers en raidillon descendant vers les ballasts. Bref, il s'agit d'un des derniers endroits encore un peu sauvages et vivants dans une ville que la modernisation forcenée achève peu à peu de mettre en coupe réglée en lui arrachant à coup de rénovations frénétiques le peu qui lui restait d'âme.

La ligne du chemin de fer de Petite Ceinture traverse le XIII^e arrondissement, non loin des stations de métro Maison-Blanche et Porte d'Ivry !

Il y a une rue au nom bizarre, la rue du Château-des-Rentiers, qui enjambe le chemin de fer, lequel à cet endroit disparaît dans un tunnel.

C'est là qu'à sept heures et demie du matin, juste avant de commencer son boulot, Benjamin Delacorta stoppa sa moto pour satisfaire un besoin naturel

urgent. « Moto » était un grand mot pour désigner le véhicule sur lequel il était payé pour se déplacer à travers Paris toute la sainte journée. Lui, il l'appelait sa « Kawasaki ». Pour la bonne raison que sa bécane (en réalité une 240 Yamaha XT) était suivie d'un caisson du plus joli vert qui lui était accroché et qui était destiné à recueillir toutes les déjections canines que ces salopards de propriétaires d'animaux laissaient leur petite bête préférée déposer tranquillement sur les trottoirs. Décrotteur des rues de Paris, Benjamin Delacorta en avait par-dessus la tête de ce boulot qu'il exerçait depuis près d'un an. Vêtu d'une combinaison verte, d'un casque blanc et de bottes noires, il avait même fini par avoir honte de ce job déniché au bout de deux ans d'ANPE. Quatre cents crottes de chiens en moyenne, les vérifications des contrôleurs toujours prêts à vous faire sauter vos primes d'assiduité, les injures des passants qui se bouchent le nez sur votre passage parce que vous puez, et l'odeur de merde qu'on ramène chez soi le soir... Et tout ça pour des clébards et leurs propriétaires dont l'inconscience commençait à friser l'odieux ! Il n'en pouvait plus, Benjamin Delacorta. Même à ses copains, il avait caché son vrai boulot. Il était resté dans le vague : coursier, disait-il la plupart du temps. Un demi-mensonge. C'était ce qu'il avait prétendu lorsque Annie, sa nouvelle « fiancée », avec laquelle il sortait depuis trois mois, lui avait posé la question.

Seulement, Annie, un jour, il faudrait lui dire la vérité. Comment elle prendrait ça, quand il lui révélerait qu'il faisait le ramasse-merde toute la journée ?

Un pli soucieux lui barrant le front à cette perspective, il gagna l'angle que fait la rue du Château-des-Rentiers avec la rue Regnault. Une haute grille rouillée longeait la tranchée au fond de laquelle se trouvaient les voies du train de Petite-Ceinture. Et dans cette grille, une petite porte qu'il connaissait bien et qui n'était jamais fermée. Il la poussa.

Tout de suite après, l'escalier étroit et raide descendait jusqu'aux rails. Absorbé dans ses pensées, il se débraguetta et se mit en position de soulager le besoin pour lequel il était venu jusque-là. Laissant son regard errer le long de l'escalier en contrebas, les deux talus enneigés, les rails eux aussi recouverts d'un épais manteau blanc...

Et le corps d'un homme, tout en bas, en travers des rails. Inerte !

Il se bloqua, interrompu dans son activité, pourtant légitime et discrète. Ahuri. Se demandant si c'était le petit calva qu'il s'était enfilé chez « Tonton », le café en bas de chez lui, qui lui filait des visions.

Mais ça ne devait pas être le calva. Il avait beau papilloter des paupières, la vision ne bougeait pas. En plus, à rester comme ça stupéfié avec son machin à l'air, en ce matin à la température digne de l'Alaska, il allait attraper un rhume quelque part.

Il se rebraguetta vite fait.

— Ça, c'est pas quelque chose que tu peux ramasser dans ton caisson, se dit-il. C'est trop gros pour toi. Par contre, pour la police, ça pourra aller.

Une demi-heure plus tard, le commissaire principal Théo Kournosov cueillait Boris Corentin par téléphone au moment où celui-ci s'appêtait à quitter son studio de célibataire où il avait précisément passé une nuit de célibataire parce qu'on n'a pas toujours la frite pour courir les filles. Même quand on est l'inspecteur divisionnaire le plus célèbre d'une des plus prestigieuses Brigades de la police.

— Je ne m'amuserais pas à vous déranger pour n'importe quel Chinois retrouvé tabassé sur une voie ferrée au petit matin, expliqua Kournosov, mais celui-ci m'a paru vous concerner directement. Il avait le numéro de téléphone de la Brigade Mondaine et celui de votre domicile personnel sur lui. À part ça, pas de papiers.

Corentin acheva de zipper son blouson.

— Mort ?

— Pas encore vraiment, mais ça m'étonnerait que ça tarde. Les médecins sont en train d'essayer de faire leur boulot habituel de sorciers de l'impossible. Il est à la Salpêtrière.

— J'arrive, haleta Boris en raccrochant.

Le long couloir blanc des urgences de la Salpêtrière avait un petit air funèbre qui donna le frisson à Corentin. Au bout, la moustache en crocs de Kournosov apparut. Il se précipita sur Boris. Pas fier.

— Je viens de faire la boulette de ma vie, s'accusa-t-il illico : laisser filer le Chinois.

— Tout seul ? fit Boris sidéré. Je croyais qu'il était sérieusement amoché ?

— Lardé de coups de couteau, oui ! Et s'il s'en relève, c'est que vraiment Bouddha est le plus grand des dieux ! Non. Il a été enlevé.

— Hein ?

— Pendant que je vous appelais, en bas, dans la cabine téléphonique. Aucun inspecteur à son chevet. Logique, en principe, puisque deux médecins étaient dans sa chambre. Seulement, ils sont sortis pour préparer l'opération. Les infirmières devaient venir le chercher pour le conduire en salle. Il a dû rester seul à peine cinq minutes. On est arrivés en même temps, les infirmières et moi. Pour découvrir le lit vide et le goutte-à-goutte débranché !

Boris Corentin s'appuya contre le mur ripoliné.

Ça voulait dire que sa seule piste s'arrêtait là. Avec des tas de questions derrière. L'acharnement des tueurs à liquider le pseudo Kao Lung n'était pas l'effet du hasard. Qu'est-ce qu'il avait découvert, le jeune Chinois, en cherchant à retrouver l'ami de Vy Thao, ce « Lee » mystérieux ? Un nouveau circuit d'héroïne pure en provenance de Hong Kong via l'Afrique ou le Canada (ou même Moscou, c'est un des plus fréquents) ? De nouvelles activités des fameuses et insaisissables Triades ? ‘

Le genre de questions auxquelles on ne pouvait répondre qu'à la fin d'une enquête. Quand elle avait une fin.

— Pour l'avoir fait disparaître si vite au nez et à la barbe du personnel, murmura Corentin, il fallait au moins en faire partie, du personnel, non ?

— Vous raisonnez vite, siffla Kournosov d'admiration. C'est la déduction que j'ai faite moi-même. Mais moi, j'étais sur place. Et c'est en voyant les têtes des infirmiers et infirmières que j'y ai pensé. Regardez...

L'une d'entre elles traversait le couloir, sortant d'une chambre pour entrer dans une autre. Petite, ocrée de teint, très noire de cheveux, visage large un peu écrasé, comme dépourvu de profil.

— La majeure partie du personnel est chinois, viêt, cambodgien ou laotien, murmura Kournosov. Evidemment, la nouvelle a dû circuler très vite, quand on a amené le corps de ce type aux urgences...

Les sourcils de Corentin se rapprochèrent.

Le « téléphone soja »...

Parmi ces « Asia » affairées en blouse blanche, discrètes, consciencieuses et souriantes, il y avait une « demoiselle du téléphone » qui avait prévenu les autres, dehors, et avait déclenché l'alerte.

Laquelle ?

Autant essayer d'apprendre le mandarin en dix leçons par correspondance.

— Au fait, c'était important, ce type ? questionna Kournosov.

— Je veux, acquiesça sombrement Corentin. Ma seule piste, en somme.

Au commencement, il y avait une morte. Bourrée de strychnine. Défoncée de partout. La boîte crânienne éclatée au revolver. Et déflorée sauvagement.

Ensuite commençait la cavalcade des ombres chinoises sur la planète Confucius.

Un ancien notaire laotien reconverti dans l'épicerie cachait sa douleur, qui était réelle et profonde, sous des ricanements de mandarin au bord de la lévitation dans un monastère du Mont Koyasan.

Une strip-teaseuse s'envoyait Bouddha en personne après avoir esquissé de prétendues danses cambodgiennes qui n'étaient qu'un misérable alibi

culturel.

Des couloirs de sous-sol de restaurant de la Butte-aux-Cailles ouvraient sur des tripots où on flambait comme à Manille.

Des Asiatiques, florissants ou misérables, évoluaient en toute tranquillité au milieu de notre société française mise en coupe de plus en plus réglée par la Sécurité Sociale et l'informatique.

Trente étages de tours de béton futuriste trépidaient du ronflement de machines à coudre clandestines.

Le tout dans un flottement d'odeurs de bâtonnets d'encens et de fleurs de lotus séchées.

On parlait d'une poubelle de la Ville-de-Paris destinée à la récupération du verre et, sans même avoir besoin de prendre l'avion, on naviguait au milieu des sortilèges de l'Extrême-Orient.

Avec, dans les coulisses, les sinistres cagouleurs des mafias chinoises et leurs trafics insaisissables. La loi du silence, les Triades, leurs règlements de compte, les convois d'héroïne pure-débarquant du Triangle d'Or à l'aéroport de Roissy.

Avec aussi, dans d'autres coulisses, tous ces souvenirs qu'on devinait chez ces hommes et ces femmes courageux et renfermés : tortures, charniers, guerres, bombardements, misère croupissante des camps de réfugiés.

Là-dessus, une michetonneuse chinoise originaire du Cambodge apparaissait, juste le temps de vous convaincre que certains Asiatiques peuvent aussi très bien envisager l'amour et le plaisir hors des saintes lois du mariage. Aussi sec, elle disparaissait comme si elle n'avait jamais été que l'ombre d'une de ces « marionnettes d'ombres » indonésiennes en deux dimensions.

Comme apparaissait, puis disparaissait, un pickpocket. Lui aussi Chinois du Cambodge avec passeport laotien criant d'authenticité. Lequel Chinois resurgissait téléphoniquement pour jeter un prénom qui ne faisait rien avancer. Puis réapparaissait dans une forme beaucoup moins olympique sur la voie ferrée de Petite Ceinture, balancé comme un sac d'ordures par des riverains sans scrupules. Et enfin redisparaissait au nez et à la barbe du corps médical, pour qui c'était bien la première fois qu'un trois quart de cadavre lardé de coups de couteau se faisait la malle sans y être aidé par les Pompes Funèbres.

Il fallait qu'en mourant, la petite Vy Thao ait déclenché un véritable séisme dans la fourmilière du « milieu » chinois pour qu'on mette en œuvre de tels moyens.

Il fallait aussi que le pseudo-Kao Lung ait découvert quelque chose de particulièrement croustillant pour que des inconnus n'hésitent pas à se mettre sur les bras un macchabée en puissance, dégoulinant de sang par autant de blessures, ou presque, qu'il avait de pores à sa peau.

Et Boris Corentin évitait de se dire trop souvent (histoire de se garder du cœur au ventre) que quelque chose du même genre avait très bien pu arriver à Yoko Hoshu. Sinon, on ne voyait pas pourquoi elle aurait décidé de disparaître, après lui avoir raconté tout ce qu'elle savait, et offert avec tant d'ardeur des visites guidées dans les orifices les plus imaginatifs de son anatomie souple et cuivrée.

Ce qui était sûr, c'est que ça sentait l'affolement dans les bas-fonds de « Chinatown ». La panique dans la fourmilière. Une panique à la chinoise. C'est-à-dire indiscernable, invisible. Une panique *sous le masque*.

Et si la mort de Vy Thao avait été un accident ? Une bavure ? Un crime non programmé ? Un suicide, même, peut-être, au chlorhydrate de strychnine, avec camouflage hâtif en crime ?

Une sacrée bavure qui entraînait des réactions en chaîne dans le mini Hong Kong parisien... ?

De fil en aiguille, Boris se mit à penser à celle par qui tout avait démarré. La découvreuse du corps. Cette sage-femme, Viviane Roch, qu'il avait jusqu'ici négligé de rencontrer, vu qu'il ne voyait pas ce qu'elle pourrait lui raconter d'inédit. C'était justement ici même, à la Salpêtrière, qu'elle était employée. Et Kournosov lui avait dit qu'elle était carrossée comme une déesse.

Deux bonnes raisons d'aller y voir de plus près, maintenant qu'il avait des loisirs forcés.

Il s'apprêtait à quitter le pavillon de l'hôpital d'où Kao Lung s'était cavale, mais pas tout seul. Il revint sur ses pas et demanda à une infirmière où se trouvaient les bureaux de l'administration. C'était à l'autre bout de la Salpêtrière et, comme les allées étaient gelées, on avançait avec des airs d'équilibriste tenant sa perche au-dessus des abîmes menaçants.

Dix minutes plus tard, Corentin savait que Viviane Roch, la sage-femme, ne serait à la Salpêtrière qu'en fin d'après-midi. Il avisa un téléphone public dans un passage couvert de l'hôpital, près de la réception, et glissa la tête dans la coque en principe insonorisée pour cueillir la belle Viviane au saut du lit et lui faire le coup de l'urgence de la parturiente en puissance de délivrance. En clair, il la prévint de son arrivée...

Cinq minutes après, il appelait le Quai dès Orfèvres, Bureau des Affaires recommandées, pour au moins prévenir Aimé Brichot des derniers événements. Histoire, aussi, de ne pas être tout seul à se taper une esquisse de dépression nerveuse.

— Merde, fit Brichot avec sobriété, quand il apprit les nouvelles. Plus ça continue, plus c'est pire. Il faut faire quelque chose, Bon Dieu de Bon Dieu !

— Ça ne t'autorise pas à blasphémer, rétorqua sa flèche. Je croyais que tu avais été enfant de chœur ?

— Tu permets ? fit Brichot. Je carbure... J'ai bien envie de te rejoindre.

On déjeune chinois, à midi ?

— Pourquoi pas ? répondit Corentin. Je te rappelle après ma visite à la sage-femme. À tout à l'heure.

Boris Corentin s'arrêta, soufflé, au milieu de la salle de séjour de l'appartement de la rue Pirandello. Le « Grand Dragon » du commissariat du XIII^e, Kournosov, ne lui avait pas menti. Même au saut du lit, pas maquillée et en robe de chambre imitation kimono, c'était exactement ce qu'on appelle un morceau de roi. Grande, souriante, une bouche avançante pas farouche. La robe de chambre qui s'ouvrait, à chaque fois qu'elle se penchait, sur la naissance de deux masses rondes à flanquer le vertige. Et une chevelure incendiaire qui illuminait toute la pièce. Au point que Corentin en négligea presque de faire son examen habituel des lieux, en flic qui sait que les détails du mobilier ou le papier des murs en disent plus long sur leur propriétaire que tout ce qu'ils peuvent raconter eux-mêmes.

Le coup d'œil était d'ailleurs décevant, de ce côté-là. Meubles quelconques de style indéfinissable. Il n'y avait que l'aquarium, devant une fenêtre, qui attirait un peu l'attention. Viviane était tout ce qu'on veut sauf une femme d'intérieur. Tout son long corps rebondi partout où il faut criait qu'en revanche elle était disponible pour n'importe quoi d'autre que le ménage et la vaisselle.

— Vous regardez mes poissons rouges ? fit-elle. Vous voulez que je vous les présente ? Ils ont tous un nom. Ça c'est Alphonse. Là-bas, Philibert...

Elle vira sur elle-même.

— Je suppose que ce n'est pas pour ça que vous êtes venu ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Il résista aux réponses qui lui montaient aux lèvres et qui étaient de la dernière incorrection, surtout pour un flic en pleine mission.

— Pas grand-chose, je le crains. Visite de routine. C'est vous qui avez découvert le cadavre de cette jeune Chinoise, Vy Thao, n'est-ce pas ?

La sage-femme s'assit sur le canapé.

— Quelle horreur ! se souvint-elle en frissonnant. Je ne sais pas si je pourrai jamais oublier.

— Vous devez connaître un peu la population chinoise de Paris ? reprit Corentin. Vous travaillez à la Salpêtrière où le personnel est en partie asiatique. Vous devez avoir aussi pas mal de Chinoises parmi les accouchées de votre service ?

— En effet, reconnut Viviane. Ça ne veut pas dire que je les *connais* dans le sens profond du terme... J'ai quand même appris des petits trucs, depuis que je les fréquente par ma profession...

— Par exemple ?

Elle sourit.

— Vous savez comment on distingue un Chinois arrivé en France tout récemment d'un autre qui est là depuis des années ? Au fait qu'ils inclinent ou non la tête à chaque fois qu'on leur parle ! Signe de respect hiérarchique. Un « nouveau » n'arrête pas de le faire. Un type implanté à Paris ne le fait plus. Il s'est habitué aux relations occidentales, égalitaires en principe.

Elle redressa le buste, et Boris craignit pour l'étoffe du kimono que deux pointes dures menaçaient de percer par en dessous.

— C'est Quignard que vous devriez voir, vous savez ?

— Quignard ?

— Un drôle de type. Il a fondé une Association d'accueil aux réfugiés de là-bas. Le CAFC, le Comité d'Accueil France-Chine. Un dingue de l'Orient où il a passé des années. Il a été prof aux Langues-O aussi. C'est un des rares Parisiens qui a des contacts avec les Chinois installés en France. Comme il parle deux ou trois de leurs langues, les relations sont plus faciles... Avant d'être employé à la Salpêtrière, je donnais des cours de français aux réfugiés, au CAFC.

Boris se leva.

— C'est une idée. Je vais aller le trouver.

Elle le raccompagna dans le couloir.

— Vous êtes le premier flic de ce genre-là que je vois, souffla-t-elle en lui plantant ses prunelles bleues dans ses yeux noirs.

— Quel genre ? fit Corentin en la regardant fixement lui aussi.

Elle ondula un peu.

— On ne vous a jamais dit que vous ressembliez à Alain Delon ?

— Jamais, fit hypocritement Corentin.

— menteur, souffla Viviane d'une voix rauque.

Il y eut un instant de silence. Un ange passa. L'ange des désirs qui se croisent sans paroles entre un homme et une femme, s'évaluant, se frôlant, avant que l'un ou l'autre ne prenne son courage à deux mains pour aller plus loin.

— Sérieusement, réattaqua Viviane, ça vous est venu comment cette idée d'être policier au lieu de faire du cinéma ?

— Intoxication de polars, improvisa Boris. Je croyais que c'était comme dans les livres, où les flics tombent toutes les femmes...

Elle se rapprocha en respirant profondément. Ce qui eut pour effet d'ouvrir encore son kimono en rideau de théâtre quand les trois coups viennent d'être frappés.

— Et alors ? lâcha-t-elle d'une voix qui venait des profondeurs.

Elle était maintenant dans ses bras.

— Et alors, ça arrive que ce soit comme dans les livres, reconnut Corentin, sa bouche contre la sienne.

Il recula, surpris. Leurs langues s'étaient enroulées l'une à l'autre une bonne dizaine de fois, elle avait joué du ventre et du buste comme si elle voulait s'enfoncer en lui sans qu'ils se déshabillent. À la résistance volumineuse d'un point précis du corps du policier, elle avait pu constater qu'elle ne lui était pas indifférente. Elle l'avait parcouru un peu partout des mains et l'avait laissé également opérer un premier survol de tout ce qui remuait de chaud, de souple et de musclé, sous son kimono.

Mais ça n'allait pas plus loin. Ils restaient plantés dans le couloir et elle n'avait pas l'air d'imaginer qu'ils pourraient faire autre chose.

— Tu me prends pour une allumeuse ? fit-elle en le regardant.

Elle l'évaluait. Absolument pas hostile à l'idée de faire entrer un troisième larron dans sa double vie.

— Tu fais erreur, reprit-elle. Simplement, ici, ça ne me dit rien.

— Ton mari ?

Elle éclata de rire, renversant sa crinière rousse en arrière. Son P-DG d'agro-alimentaire de mari était très loin de ses préoccupations. Comme d'habitude.

— La routine, fit-elle plus sérieuse. Ici, c'est la grisaille quotidienne, le lit conjugal, la baise conjugale hebdomadaire... Tu vas peut-être trouver que je suis un peu détraquée, mais j'ai besoin d'endroits plus planants... Tu sais ce que je venais de faire, la nuit où j'ai trouvé cette pauvre fille dans un bac de récupération de verre, place d'Italie ?

Elle lui raconta, avec tous les mots crus d'une femme vraiment très libérée, la partie de jambes en l'air nocturne du métro Campo-Formio.

— C'était complètement délire, ajouta-t-elle, et c'est ça qui m'excite. Alors, galérer avec toi sur le lit conjugal, ce serait du gâchis, pas vrai ?

Corentin acquiesça vaguement.

— Il y a un truc dont j'ai toujours rêvé, et malheureusement ça a l'air de faire flipper mes amants, d'habitude. Vieux reste des interdits d'autrefois. Toi, tu as l'air émancipé...

— Merci, sourit Corentin. C'est quoi au juste ton truc ?

Elle releva les bras pour chasser en arrière la puissante masse de sa chevelure rouge.

— Me faire défoncer dans un confessionnal, fit-elle, bouche gourmande. Tu ne peux pas savoir comme j'en rêve !

Boris hésita. Le côté sacrilège de l'affaire l'amusait moins que Viviane. Et puis le risque de se retrouver pincé dans une église en plein milieu des heures de travail lui donnait des petits picotements sur la colonne vertébrale.

— J'ai des goûts un peu plus simples, commença-t-il.

— Je comprends, murmura Viviane.

Elle ouvrit brusquement son kimono et ses seins jaillirent littéralement comme s'ils avaient été doués d'une vie indépendante.

— Et ça, lança-t-elle, c'est pas simple ?

Elle lui prit la main et la plaqua contre l'une des deux masses élastiques qu'elle venait de libérer.

— Je n'ai jamais forcé personne. Si ça ne t'intéresse pas, je ne vais pas te supplier...

Boris se sentit tiraillé sous son pantalon.

— Bon, fit-il, vaincu. Mais pas maintenant parce que j'ai un déjeuner. Après. D'accord ?

— Quinze heures devant l'église Saint-Hippolyte, avenue de Choisy. Ça te va ?

— On fera aller, répondit Corentin.

Avant qu'il ne sorte, elle se permit un massage discret mais savant là où Boris se sentait terriblement viril.

Rien que pour lui prouver qu'il ne perdrait pas son temps en se rendant à ce rendez-vous.

— Stop, Boris, fit Brichot. Regarde !

Sur une grille de métro, tout près de la station Tolbiac où ils venaient de se retrouver, un clochard essayait de ne pas succomber à une broncho-pneumonie, affalé de tout son long, jambes en travers du trottoir.

Un Chinois en loden et attaché-case, très jeune cadre sur le point d'avoir une promotion flatteuse, marchait dans la direction du clochard. Celui-ci occupait tout l'espace libre, ne laissant qu'un mince passage entre ses jambes et le mur continu des tôles de bagnoles en stationnement le long du trottoir. Logiquement, le Chinois aurait dû l'enjamber. Il le contourna très soigneusement et se faufila dans le minuscule « couloir », contre les voitures.

— Typique, se réjouit Brichot. Jamais un Chinois n'enjambe quelqu'un qui est allongé. Tu sais pourquoi ?

— Non, mais tu vas te faire un plaisir de me le dire.

— Parce que les Chinois ne doivent jamais montrer le dessous de leurs pieds. C'est la partie « basse, vile », de leur corps. La tête étant la partie la plus noble. Ça t'explique par la même occasion pourquoi, dans tous les sports

de combats orientaux, on doit essayer de frapper la bouche de l'adversaire avec ses pieds. C'est l'humiliation suprême...

Ils étaient arrivés devant le restaurant chinois qu'ils avaient choisi, rue de Tolbiac. *La Fontaine de Canton*.

— Bravo, Mémé, fit Corentin en poussant la porte. Tu vas bientôt pouvoir te reconverter et faire visiter le quartier aux touristes...

Ils se quittèrent deux heures plus tard. Brichot avait poussé assez loin les vérifications de ses connaissances sinologiques toutes fraîches et théoriques en constatant que les légumes commandés étaient exactement croquants comme il fallait (plus mous, c'était, dans un restau chinois, le signe d'un plat réchauffé et bâclé), que les *dim sun* avaient le goût de crêpe fraîche qui prouvait qu'ils ne sortaient pas du congélateur, et que les sauces n'étaient pas du soja mélangé au ketchup. Bref, il avait potassé dans ses moindres recoins *L'Asie à Paris*, un bouquin indispensable si on doit évoluer derrière le Mur de Bambous qui commence porte d'Ivry.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ? questionna Corentin.

— Je ne sais pas encore, murmura Brichot, l'œil vague. Et toi ?

— Je vais me documenter sur l'art sacré, sourit Corentin.

— Hein ? sursauta Brichot. Tu as l'intention de rencontrer des bonzes ? De visiter des pagodes ? Il y en a une dans le bois de Vincennes, une autre à Créteil, une encore à Cachan...

— Te fatigue pas, l'interrompt Corentin. Je t'expliquerai plus tard !

Resté seul, Brichot se gratta la moustache. Un peu vexé comme à chaque fois que Boris faisait des mystères. Des mystères dont il avait d'ailleurs une vague idée. Ça n'empêchait pas que l'enquête était dans les très basses eaux et qu'il avait une frénétique envie de se remuer. Pendant que Boris cueillait les fruits de son sex-appeal naturel.

— Démerde-toi, Mémé, se secoua-t-il. Trouve quelque chose. Pas de raison que ce soit toujours Boris qui découvre le pot aux roses.

Il se sentait dans une forme éblouissante. Merveilleusement agressif. Ç'aurait été trop bête de ne pas en profiter.

Main en l'air, il cueillit au vol un taxi qui roulait le long du trottoir en faisant craquer la glace du caniveau.

Boris Corentin se retint pour ne pas imiter Viviane et éclater de rire.

— Arrête, fit-il. Tu sais que le comique et l'érotique ont toujours fait mauvais ménage.

— Je sais, murmura Viviane, tordue en deux. Plus on rigole moins on bande. Mais excuse-moi, c'est au-dessus de ma volonté !

C'était le confessionnal qui était responsable de tout. À chacun de leurs mouvements, il faisait « crouiiic », « crouiiic », comme un sommier-gag à ressorts déconcentrants pour les partenaires les plus dépourvus d'humour.

— Bordel, qu'est-ce que c'est bon quand même ! gémit Viviane. S'il te plaît, croque-moi les seins !

Comme l'autre nuit, avec son amant interne à la Salpêtrière, elle était nue sous son manteau de loutre et ne semblait pas avoir plus froid que si elle avait été une Esquimaude habituée à des températures encore moins clémentes.

Dents autour des pointes dorées qui couronnaient les masses monumentales de sa poitrine, Boris mordillait, essayant d'y aller doucement, mais avec assez de violence quand même pour combler le côté maso de la sage-femme.

— Encore, râla-t-elle.

« Crouiiic. » Le confessionnal se rappela à leur souvenir, couinant de ses vieilles planches noires entre lesquelles s'étaient étouffées tant de confidences de pécheurs cherchant le repentir et le pardon.

À vrai dire, l'église Saint-Hippolyte de l'avenue de Choisy, surplombée par la tour Verdi, était tout ce qu'on veut sauf impressionnante. C'était une de ces bâtisses religieuses construites à la fin du siècle dernier et dont même l'esprit le plus religieux aurait eu du mal à imaginer qu'elle abritait la moindre parcelle de sacré. Ou, plus encore, que Dieu aurait pu avoir l'idée d'en faire sa demeure. Par voie de conséquence, c'était difficile de se sentir en train de commettre un sacrilège entre ces murs désolés, dans cette pénombre sans mystère et sans grâce, cet espace vide que les décisions du dernier Concile du Vatican avaient dépouillé de ses statues sulpiciennes sans les remplacer par quoi que ce soit d'exaltant ou de respectable... Une église délaissée, abandonnée de Dieu même, comme il y en a tant.

Ça n'empêchait pas Viviane Roch de prendre son pied, comme on dit. Pas regardante sur l'insolite, elle s'était jetée sur Boris à peine la porte du confessionnal refermée et avait fait sortir de son pantalon ce qu'il possédait de plus volumineux.

Elle avait poussé un petit cri de surprise à la vue de l'engin qui était d'une taille bien supérieure à tous ceux qu'elle s'était administrée depuis qu'elle n'était plus en âge de jouer à la poupée.

Elle l'avait avalé comme un gréviste de la faim qui vient d'obtenir qu'on satisfasse point par point ses revendications et cesse un jeûne de quinze jours. Au bout de dix minutes, il s'était senti au bord de perdre ses moyens et avait esquissé un mouvement de recul. Elle s'était vrillée à lui plus solidement encore, joues creusées par l'aspiration, gorge cognée jusqu'à la glotte, mains agrippées de part et d'autre de ses hanches. Et elle l'avait bu, secouée par des

spasmes rapides, inondée de jets brûlants qui frappaient par cascades.

Ensuite, elle s'était agenouillée sur l'étroit siège où s'asseyait le curé quand il confessait et, tête en avant, reins creusés, manteau relevé sur la croupe, lui avait ordonné d'une voix de fièvre :

— Défonce-moi, maintenant, vas-y.

Elle lui avait pris la main droite et l'avait guidé par-devant, entre ses cuisses, à l'orée de son buisson flamboyant comme une fourrure de renard, là où un bouton rose et brûlant dardait le nez, délicatement décapsulé à la naissance de ses lèvres.

— Caresse-moi en même temps. Plus fort ! Tu vas me faire jouir...

« Crouiiiic ! » Les planches du confessionnal ponctuaient l'assaut comme d'habitude.

Mais ni lui ni elle ne les entendaient plus.

— Si tu veux, fit Viviane en ramenant sur elle les pans de son manteau, je t'accompagne au CAFC. Seize heures. C'est l'heure où Quignard arrive en général au bureau...

— Quignard ? fit Boris, la tête un peu ailleurs.

— Réveille-toi, souffla Viviane. La récré est terminée et tu as été au-dessus de tout éloge. Mais si tu arrives à te souvenir que tu étais flic dans une autre existence, on pourrait aller faire un tour au Comité d'Accueil Franco-Chinois dont je t'ai parlé, rue Cantagrel.

Ils avaient quitté la chambre d'échos facétieuse du confessionnal. Leurs pas résonnaient sur les dalles de l'église.

— On y va, fit Boris.

Il passa une main sous le manteau, histoire de flatter une dernière fois une croupe encore brûlante de caresses qu'il avait furieusement chevauchée.

— C'était super, ronronna Viviane. J'espère qu'on remettra ça, dis ?

CHAPITRE XIII



Le stylo feutre que Bernard-Henri Quignard tenait entre les doigts boudinés de sa main droite lui échappa et roula sur le buvard taché d'encre du sous-main.

— Si je n'aimais pas les Chinois, sourit le vieil homme, vous croyez que je m'obligerais à venir ici tous les après-midi ? Ma retraite de professeur aux Langues-O me suffit largement pour vivre. Ici, c'est bénévole...

Boris Corentin, assis en face de lui, repensa à tout à l'heure, quand ils étaient entrés dans le bureau du sinologue. La drôle de toux convulsive, sèche, qui l'avait presque empêché de parler pendant deux minutes. Pas une toux de fumeur, en général plus grasse, comme celle de Charlie Badolini. Une toux perlée, rapide, qui secouait tout le bonhomme à lui déglinguer le squelette. D'ailleurs il ne fumait pas. Aucun cendrier en vue dans le minuscule local où on les avait introduits, au troisième étage d'un vieil immeuble lépreux de la rue Cantagrel. Le CAFC occupait cinq pièces délabrées en cours de réfection. Le bureau de Quignard était isolé du bureau voisin par un rideau rouge grossièrement suspendu à une tringle par des anneaux de bois. En attendant qu'on ait le moyen de le remplacer par une porte...

— Vous savez, reprit Quignard, même pour moi la pénétration du milieu asiatique n'est pas si facile...

Il avait ressaisi le stylo et l'avait à nouveau laissé échapper. Boris s'aperçut que les mains de l'ancien prof des Langues-O tremblaient un peu. Fatigue ? Âge ? Début de paralysie ? Il se souvint qu'au moment de leur arrivée, Quignard était en train de ranger des dossiers, également tombés à terre...

— Pourtant, monologuait encore le vieil homme, j'ai trente ans de fréquentation de l'Asie derrière moi. D'abord la vie là-bas, avec ma femme...

Il eut encore une petite quinte caverneuse.

— Et puis, après la Révolution communiste en Chine, quand je suis rentré, l'enseignement des Langues-O...

Corentin s'arracha au spectacle des affichettes punaisées sur les murs. Bilingues la plupart. Parfois seulement couvertes d'idéogrammes. Annonçant un tour de chant d'un groupe rock de Hong Kong, des réunions pour le « Vietnam libre », des proclamations sur les réfugiés de la mer de Chine, des couvertures des *Nouvelles d'Europe (Ouzhou Shi Bao)*, un des quatre quotidiens chinois imprimés à Paris. On annonçait aussi les horaires des cours de cantonais, de mandarin, de français, les modalités d'inscription, les tarifs. Il y avait enfin les dates des prochains charters pour Pékin et Hong Kong.

— Vous êtes rentré seul ? demanda Boris.

L'autre esquaissa encore une fois le geste d'attraper son stylo feutre et y renonça. Il avait décidément un problème avec les objets.

— J'ai laissé ma femme là-bas, fit-il lentement. Morte.

Boris eut brusquement envie de rentrer sous terre. Le chagrin du vieil homme était évident.

— Ici, monsieur l'Inspecteur, j'ai encore l'impression de servir à quelque chose. J'aide les nouveaux arrivés dans leurs démarches administratives, je leur facilite au maximum la vie. Comme la plupart ouvrent des commerces, je les aide à s'y retrouver dans la législation. Vous voyez ce livre ?

Il tapa du plat de la main son bouquin posé à côté de lui : le *Guide du droit français*.

— C'est la Bible, pour eux. En tout cas pour l'écrasante majorité, qui tient maintenant à se mettre en règle avec la loi française. Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte. Les neuf dixièmes d'entre eux ne rêvent que d'être intégrés à la population autochtone.

Il sourit.

— Le meilleur signe, c'est qu'ils utilisent de plus en plus nos banques, et ouvrent des comptes ! Dans leurs pays d'origine, les affaires se réalisent sans rien signer et l'argent liquide est remis de la main à la main. Ils essaient de s'adapter à nos mœurs, se mettent aux registres et aux pièces comptables... Bientôt, ils seront des contribuables comme les autres.

Il plissa les paupières et Corentin lui trouva une certaine ressemblance avec un vieil éléphant ridé de partout. Moins la trompe. Quoique son nez, mou et colimaçonnesque, ait avec l'appendice nasale des pachydermes une vague parenté.

— Vous voulez que je vous dise..., reprit-il. Ce seront des contribuables sûrement moins fraudeurs que les Français !

Sur le trottoir de la rue Cantagerel, Viviane Roch se serra contre Boris

Corentin.

— Désolée, fit-elle. Tout ça ne t'a pas beaucoup avancé dans ton enquête.

Il avait posé quelques questions concernant Vy Thao mais, de toute évidence, l'ancien professeur de chinois des Langues-O n'en avait jamais entendu parler. À l'en croire aussi, les Triades c'était du folklore.

En gros, il faisait son boulot : il défendait ses Chinois, nés dans ce lointain continent asiatique dont il aurait la nostalgie jusqu'à son dernier jour.

— Il faut que je passe un coup de fil, annonça Corentin, cherchant des yeux un bistrot.

— Je peux t'accompagner ? Je boirai un grog en attendant.

À rapproche du soir, le vent glacé poussait devant lui des nuages noirs.

Enlacés, ils crapahutèrent sur la neige tassée du trottoir vers un bar-tabac illuminé.

— Comment ça, « parti en chasse » ? gueula Corentin en refermant la porte de la cabine téléphonique, au sous-sol du tabac. Et où, s'il te plaît ?

— À l'autre bout du fil, l'inspecteur Rabert ; qui avec Tardet formait la seconde équipe des Affaires recommandées, grogna quelque chose d'incompréhensible.

— Quoi ? hurla Corentin.

— Je dis que Brichot est parti en m'annonçant qu'il avait un tuyau et qu'il rappellerait plus tard.

— Ça fait combien de temps ?

— Une heure, apprécia Rabert. Une heure et demie, peut-être. Il n'a pas voulu en dire plus.

C'était la meilleure ! En raccrochant, Corentin s'accorda une minute pour prier le ciel qu'Aimé Brichot ne soit pas allé se jeter tout seul comme un grand dans un piège chinois préparé rien que pour lui.

La porte de la cabine s'ouvrit.

— Des emmerdes ?

La chevelure rousse de Viviane Roch envahit la cabine.

— Tu ne trouves pas qu'on est un peu à l'étroit, ici ? grogna Corentin qui commençait à étouffer.

Viviane se rapprocha.

— Pour ce que j'ai envie qu'on fasse, moi ça ne me gêne pas.

Elle s'était glissée le long de lui comme une couleuvre, de sorte qu'elle lui présentait son dos, fesses bien appuyées au ventre de l'homme.

— Tu ne veux pas qu'on remette ça ? fit-elle en ronronnant comme une

chatte en chaleur. Mais si, tu veux bien : ça se sent très nettement, je t'assure...

Elle lui tournait le dos, et il sentait contre son ventre frémir ses fesses superbes.

Il chassa ses pensées sombres concernant Brichot et retroussa violemment le manteau de la jeune femme.

— Après tout, pourquoi pas ? fit-il entre ses dents. Ça va peut-être me calmer...

Il la prit comme elle voulait, la travaillant à grands coups de reins pendant plus d'un quart d'heure.

Vers la fin du quart d'heure, un petit vieux qui semblait extrêmement pressé de téléphoner ouvrit la porte de la cabine et la referma en s'excusant. Ils ne l'entendirent même pas.

Un rescapé de Katmandou, crasseux et chevelu comme à 20 ans malgré ses 40, passa près du petit vieux.

— Ils en ont encore pour longtemps là-dedans ? émit à la cantonade le petit vieux en regardant l'ex-hippie.

— Je ne sais pas, papa, fit l'autre en haussant les épaules. C'est eux qui baisent, pas moi...

CHAPITRE XIV



L'inspecteur principal Aimé Brichot vérifia machinalement qu'il avait bien logé dans la poche droite de son loden une torche électrique. Et aussi, pour ne pas avoir des coups au cœur désagréables au cas où ça tournerait mal, il s'assura que son RMR Spécial Police, calibre 357 Magnum, était dûment passé dans son anneau de cuir, à hauteur de la hanche. Réglementairement.

— Allons-y, Alonzo ! s'apostropha-t-il spirituellement.

Pas fâché, entre autres choses, d'échapper aux coups de cravache du vent qui fouettait l'avenue avec une ardeur de sado en train de punir son maso favori.

Ce qui l'avait décidé à foncer, ça avait été l'air de commisération à la limite du mépris de Badolini, tout à l'heure, dans le couloir de la Brigade Mondaine.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? avait lâché Badolini, les yeux ailleurs comme si Brichot n'existait pas plus que sa première cigarette fumée en cachette à 15 ans. Vous avez une idée ?

C'était pire que les colères classiques habituelles du patron. L'impression d'être une quantité négligeable. Un pauvre type qu'on gardait par charité dans la police...

— À bientôt, amusez-vous bien, avait lancé Charlie Badolini avant de disparaître dans son bureau.

Resté seul au milieu du couloir, Brichot s'était cabré.

« Des idées ! On va en avoir, des idées, tu vas voir ! » avait-il pensé, tout près de la révolte hiérarchique.

Maintenant, il fonçait dans le noir. Au propre comme au figuré. Pour l'honneur. Ce n'était plus du tout le moment de se demander s'il avait tort ou raison. Il lui suffisait de se rappeler la tête de Badolini, dans le couloir, pour se répondre à lui-même que c'était le genre de question qui n'avait plus lieu de se poser.

Boris Corentin contracta ses mâchoires.

— Jeannette, vous êtes sûre de ce que vous dites ?

Dans un F4 de la banlieue sud, au Kremlin-Bicêtre, la télé s'égosillait mais elle était couverte par les voix des jumelles se chamaillant parce qu'elles n'étaient pas d'accord sur le programme qu'elles voulaient regarder. Assises sur le canapé du living, elles essayaient de s'arracher mutuellement la télécommande. En se battant, elles appuyaient sur les touches de celle-ci et les

chaînes changeaient toutes les trois secondes dans un joyeux cocktail de voix, de musiques et d'images.

— Un instant, Boris, murmura Jeannette.

Il l'entendit régler le différend par la manière forte. En confisquant la télécommande. Elle revint.

— Je me souviens très bien, reprit-elle. Il m'a appelé vers cinq heures et ça m'a étonnée parce qu'il a précisé qu'il n'était pas au deuxième étage, aux Affaires recommandées, mais au troisième. Il m'a dit qu'il ne rentrerait sans doute pas tôt et que je ne devais pas l'attendre pour dîner...

Boris réfléchissait.

— Qu'est-ce qui se passe ? reprit Jeannette. Mémé, est en danger ?

Il mentit :

— Sûrement pas. Vous pouvez dormir tranquille, je vous assure.

Cinq minutes plus tard, Corentin remuait les maxillaires encore plus convulsivement.

Si Mémé avait appelé Jeannette du troisième étage du Quai des Orfèvres, c'est qu'il était à la Section des Stupéfiants. Déduction excellente puisque Maillard, un des soixante-dix inspecteurs des Stups, la lui confirma sur-le-champ.

— Il voulait avoir des renseignements sur les ramifications dans le XIII^e de la « Chinese Connection ». Je ne sais pas trop ce qu'il cherchait. C'est Laroche qui lui a expliqué tout ça.

Seulement l'inspecteur Laroche, à cette heure-ci, était injoignable. Sur un coup en grande banlieue, près de Versailles, où il pensait avoir localisé un labo clandestin de raffinage de l'héroïne pure.

« Mémé, pensa Corentin en se rongant la peau autour de l'ongle du pouce droit, tu as fait une bêtise ! Et tout ça pour me montrer que tu étais capable de foncer et de démêler l'affaire tout seul ! Comme si je ne le savais pas... »

Il arracha son téléphone du support design où il était encastré.

La Brigade Mondaine de nouveau. La permanence. Pour s'assurer qu'Aimé Brichot n'avait pas rappelé, comme il l'avait promis à Robert en partant.

Rien. Aucun message. Le vide absolu.

Il se mit à tourner comme un fauve en cage dans son studio de la rue de Turbigo, bousculant l'un ou l'autre des fauteuils Voltaire achetés aux Puces, se cognant au lit.

Résistant surtout à l'envie furieuse qu'il avait de se précipiter dans le XIII^e. Là où, sûrement, Mémé avait disparu d'une façon ou d'une autre. Décidé à jouer au petit soldat tout seul. Pour l'honneur.

« Et tout ça, il l'a décidé pendant que je m'envoyais Viviane », pensa Boris, furieux contre lui-même.

Il se laissa tomber sur son lit. Sachant qu'il n'y avait aucun danger qu'il trouve le sommeil, stressé comme il était.

Tout de même, à minuit quarante-cinq, la sonnerie du téléphone lui cisaila les nerfs et il s'aperçut qu'il s'était peu à peu engourdi. Dans une sorte d'état second qui n'avait rien à voir avec le sommeil. Une hébétude paralysée.

Il décrocha.

— Maillard, se présenta l'inspecteur des Stups. J'espère que je ne te dérange pas, Boris ? Tu dormais ?

— Tu veux rire ? fit Corentin d'une voix pâteuse. Tu as du nouveau ?

— Je viens d'avoir Laroche, à Versailles. Son « crâne »^[4] vient de se terminer et il a repris contact. J'ai essayé de savoir, pour Mémé...

— Alors ?

— Laroche lui a un peu détaillé, cet après-midi, les circuits de la drogue dans le XIII^e. Enfin, ce qu'on en sait. Mémé voulait avoir aussi des précisions sur certains organismes de transport routier dirigés par des Chinois. Ils se chargent de faire traverser la frontière belge à des personnes décédées, ce qui permet de récupérer leurs papiers d'identité. Tu sais que pour les réfugiés chinois arrivés clandestinement en France, des papiers d'identité, ça vaut de l'or...

— Je sais, répondit Corentin. Quel rapport avec...

— Le raisonnement de Brichot concernait votre Chinois disparu de la Salpêtrière. À l'heure qu'il est, il est sûrement mort. Donc, on va le faire disparaître. Mémé s'est dit qu'on allait peut-être utiliser la filière des camions en question. Et comme cette filière est étroitement liée à celle de l'héroïne...

— Je vois, fit Corentin. Il est parti au casse-pipe avec ça pour tout bagage ?

— Attends, reprit précipitamment Maillard.

Toujours d'après Laroche, Mémé avait reçu un coup de fil, dans l'après-midi, de Kournosov. Ses hommes, au CIAT du XIII^e, ont réussi à retrouver le véritable domicile de Kao Lung. Entre parenthèses, on ne sait toujours pas son vrai nom et probablement on ne le saura jamais. Bref, il occupait une piaule dans un « squat » près du cimetière de Montrouge. On a retrouvé chez lui, sous ce qui restait de moquette, trois doses d'héroïne. De la très mauvaise qualité, à 75 % sucre et caféine ! N'empêche que ça a conduit Brichot à venir nous voir, aux Stups. Si Kao Lung était un petit « dealer »...

— Ça se tient, constata Corentin. Ça veut dire seulement que Mémé a orienté son enquête vers les entreprises d'import-export chinoises. Et comme il doit y en avoir un nombre assez considérable, dont certaines pas officielles...

— Si tu m'écoutais, Boris, tu ne m'interromprais pas pour ne rien dire. Laroche lui a donné l'adresse des trois compagnies de transport du XIII^e sur lesquelles on a l'œil en ce moment. Les trois plus suspectes.

— Ça fait encore beaucoup, grogna Corentin. Surtout si Mémé est en danger. Donne quand même.

La première chose qu'il fit quand il raccrocha, ce fut de vérifier les munitions de son RMR Spécial Police. Du 357 Magnum avec une vitesse initiale de 80 % supérieure au 38 Spécial qu'utilisent la majorité des policiers parce que le recul du 38 Spécial est moins violent. L'avantage du 357 Magnum, c'est que la pression exercée par sa mise à feu est analogue à celle d'une cartouche de guerre, comme par exemple la 8 X57JS. Si ça se gâtait, il allait y avoir du carnage.

« Tiens bon, vieux frère, pensa-t-il. J'arrive.

Ses tempes bourdonnaient et il était une heure du matin.

Retrouver Brichot.

C'était ça ou la honte éternelle. Il n'avait pas le choix.

Boris Corentin s'arrêta, mèches collées au front par la sueur. En nage. Là-haut, en surface, c'était la continuation de l'hiver « historique » avec records de froid battus à plate couture, thermomètres bloqués sur leur minima et frimas traversant les doubles vitrages ou la laine de verre, et se faulant jusqu'aux canalisations enterrées à un mètre du sol.

Ici, en bas, c'était une sorte de tiédeur bizarre, rendue encore plus écœurante par les odeurs des pots d'échappement des étages successifs du parking.

— Je deviens con, ou quoi ? s'interrogea-t-il.

Sens en éveil, nerfs tendus à craquer, il venait de percevoir pour la troisième fois une sorte de bruit de pas, quelque part dans les dédales des sous-sols. Il se bloqua dix minutes, attendant.

— C'est ça, je deviens con, pensa-t-il. J'entends des voix.

Le silence absolu. Un silence de tombe. Les entrailles de Paris. Son « ventre » creusé de galeries de béton où dormaient sous les néons verdâtres des centaines de voitures alignées comme d'énormes scarabées préhistoriques pétrifiés.

C'était le second sous-sol qu'il visitait. Il avait attaqué au hasard par celui du boulevard Kellermann, près de la Porte d'Italie. La première adresse indiquée par Maillard, tout à l'heure. Il avait ratissé les étages mètre par mètre, allant jusqu'à ouvrir les portes de certains camions sur les flancs desquels étaient peintes des inscriptions en chinois. Rien. Pas un indice. Pas une trace. Pas le moindre mouvement suspect.

Le second parking, avenue d'Ivry, n'avait pas non plus grand-chose de remarquable. Bagnoles à tous les étages. Sauf dans certaines zones réservées assez restreintes, louées par des entreprises en majorité asiatiques. Il s'était payé une seconde fois le quadrillage systématique des zones à camionnettes. Pas de quoi rendre le sourire à un inspecteur des Stups qui vient d'apprendre que la récolte d'opium dans le Triangle d'Or sera probablement de 800 tonnes cette année alors qu'elle n'atteignait que 700 tonnes l'année dernière.

Il reprit la direction de l'ascenseur. Un petit couloir puant le pipi de chat, des murs de ciment couverts de graffitis bilingues (en français et en chinois). L'ascenseur arriva, tout glacé de sa station en surface. Corentin s'engouffra dans la boîte en fer-blanc transformée en congélateur.

Cette fatigue qui lui pesait entre les sourcils, à la base du front, c'était pire que de la fatigue : du découragement.

Au même instant, dans d'autres entrailles de Paris puant également le gaz d'échappement et le pipi de chat, l'inspecteur principal Brichot se tâta le cou. Cette petite douleur qui lui revenait, exactement au même endroit, depuis une heure ou deux, commençait à l'agacer sérieusement.

Pas inquiet : c'était *le syndrome du restaurant chinois*, tout simplement. Il avait lu la veille quelque chose là-dessus : les Asiatiques utilisent tous dans leur cuisine une poudre blanche qui fait office de condiment, le *weijing*. Autrement dit, du glutamate de sodium. Interdit en France parce, qu'il provoque des allergies. Bénignes mais douloureuses pendant quelques heures. Sans aucune gravité mais désagréables tout de même.

— Ça commence à bien faire, la désinvolture des Chinetoques avec la législation française, pensa-t-il, à la limite de l'exaspération xénophobe.

Il se redressa, la gorge sèche. Avec une furieuse envie brusquement de cigarette. Ça ne lui arrivait que dans les vraiment très grandes occasions. Quand un coup fumant commençait à se dessiner.

Le plus malin, maintenant, c'était de prévenir Boris. Il avait assez fait cavalier seul. Et puis, à tant faire que de jouer avec le feu, autant être deux pour y mettre les mains. S'il arrachait Corentin à des bras plus féminins que ceux de Morphée, il en serait quitte pour s'excuser, voilà tout.

Il dérapa de la semelle gauche sur une flaque de cambouis et faillit s'étaler. Déjà qu'il avait dû ramasser sur son loden toute la crasse des carrosseries des camionnettes asiatiques contre lesquelles il s'était frotté... Pour un anglomane, et même un anglomaniaque, ne supportant pas la moindre esquisse d'ombre de poussière sur le revers de son veston de chez *Mark and Spencer*, ça devenait du vice, toutes ces heures passées à épousseter les sous-sols de Paris.

— La tuile, pensa Brichot. Il a découché.

Rien de plus déprimant quand on a quelque chose d'urgent à dire, que de se faire répondre par un répondeur automatique que votre correspondant n'est pas là, mais que vous avez trois minutes pour lancer votre SOS après le top sonore.

Surtout qu'il avait fait deux cabines avant d'en trouver une qui marchait dans le quartier. Ça devenait de plus en plus dingue, la détérioration du matériel téléphonique public. Pour rien. Par vandalisme. Vitres brisées, fourche fracassée, combiné arraché.

Brichot avait même vu un type, un soir, attaquer une cabine à la japonaise. En prenant son élan de dehors et en se ruant sur l'appareil, jambe droite lancée en avant. Un coup de pompes, rien qu'un seul, et la machine avait rendu l'âme.

Il enregistra tout de même un message. À tout hasard. Au cas où Boris n'aurait pas décidé d'attendre l'heure du petit déjeuner chez l'inconnue sûrement belle qu'il avait dû lever entre chien et loup.

— Mon petit bonhomme, à toi de jouer, se dit-il en ressortant de la cabine. Tu as encore du pain sur la planche.

CHAPITRE XV



Quand ça fait le troisième parking qu'on visite dans la même nuit, on commence à avoir des réflexes d'habitué. Boris Corentin gara sa R 20 le long du trottoir, mais au milieu des clous, parce qu'il était dans un cas de force majeure, qu'il n'y avait plus d'autre place et que de toute façon, à trois heures du matin, les passants ne pullulaient pas. À part lui, il n'y avait personne de vivant en train de prendre le frais sur le pas de sa porte dans l'interminable avenue de Choisy toute miroitante de verglas et d'enseignes idéogrammatiques en néon.

Il traversa l'avenue. Dans le silence de la nuit profonde, un bourdonnement sourd tombait d'une fenêtre illuminée, au sixième étage de la tour la plus proche. Dix petits Chinois dans un F4 devaient être en train de s'expliquer avec dix machines à coudre, comme chaque nuit. Le « péril jaune » faisait des heures supplémentaires pour des tarifs défiant toute concurrence.

La troisième adresse était donc avenue de Choisy, pas très loin du *Gymnasium* où il avait l'autre jour mis la main sur un pickpocket chinois auquel leur rencontre n'avait vraiment pas porté bonheur.

Le parking s'ouvrait au pied d'une tour. Semblable aux deux autres. Rideau de fer baissé et cabine vitrée du gardien. Pas mal d'affichettes et de pancartes aussi.

Rouges, jaunes, bleues. Entreprises d'import-export la plupart. Bibelots de Taiwan, artisanat oriental, riz, farine de Birmanie, de Thaïlande ou du Laos. D'autres panneaux n'étaient couverts que d'idéogrammes hermétiques. Corentin les regarda longuement, comme si à force de les fixer il allait réussir à les faire parler.

— Bon, se secoua-t-il. On remet ça.

Il contourna la cabine vitrée du vigile. Pas question de se montrer, ni de lui demander poliment la permission d'entrer. Le gardien avait le genre de face large et cuivrée très en vogue dans le quartier. Sans oublier les yeux bridés. Ça voulait dire qu'il n'aurait pas été très raisonnable d'aller lui demander de l'aide. Depuis le début de l'enquête, Corentin avait pu vérifier que les rapports entre Orientaux et Français n'étaient pas à la collaboration franche et massive. Et qu'en plus, comme le « téléphone soja » fonctionnait sans aucun besoin de coûteux centraux électroniques, sa présence dans le lieu risquait d'être connue à Hong Kong avant qu'il ait eu le temps de regagner la surface.

Se faisant le plus plat possible le long du mur qu'il longeait, il passa derrière la cabine avec des ruses indiennes et se rapprocha de la petite porte métallique discrète par laquelle on pouvait également pénétrer dans le parking. *Of course*, la porte était cadénassée, mais Corentin gardait toujours sur lui, dans les grandes occasions, un petit matériel de professionnel du

cambrilage qui lui avait rendu dans le passé des services inappréciables. Un « parapluie » comme on appelle ça, capable de faire rendre l'âme à presque n'importe quelle serrure pas trop sophistiquée. Lentement, Corentin commença à essayer son « parapluie » en essayant de faire le moins de bruit possible. Heureusement, le vigile chinois piquait du nez et ce n'était pas lui, Boris, qui allait le dénoncer auprès de ses employeurs parce qu'il ne remplissait pas exactement sa fonction qui consistait justement à *veiller* la nuit.

Lorsqu'une des clés enfin commença à tourner, Boris se bloqua. Il attendit quelques minutes. Un camion traversa l'avenue de Choisy en bringuebalant de toutes ses tôles. Profitant du vacarme, Corentin ouvrit la porte et la referma sur lui.

Pas de surprise aux deux premiers niveaux. Parking de l'espèce courante. Odeurs de poussière, d'hydrocarbure et de pipi de chat. Colonnes de béton à intervalles réguliers avec des numéros de places et d'étages. Nécropoles à bagnoles.

Par acquit de conscience, il fit quand même le tour du propriétaire. Au premier, puis au deuxième étage. Brusquement, il se raidit. Une voiture descendait, moteur chuintant avec élégance le long de la rampe tournante. Boris s'accroupit derrière une Volkswagen. La longue ligne gris métallisé d'une Lancia Prisma apparut. Elle ralentit, cherchant une place, et se gara devant la colonne numérotée « 107 ». Une longue fille brune sortit par la portière conducteur, suivie, côté passager, par un homme d'une cinquantaine d'années en imper mastic coupe anglaise. Très bourgeois tous les deux. La fille était en manteau de panthère, col remonté, super-bon-chic-bon-genre tendance sobre.

— Tu es prêt, François-Xavier ? questionna-t-elle d'une voix assez mondaine.

Ils étaient plantés au milieu d'une des allées du parking. Corentin vit l'homme se laisser tomber à terre et s'agenouiller.

— Vas-y, fit-il fiévreusement d'une voix basse mais qui résonna dans le silence du sous-sol.

— Mon cher François-Xavier, fit la jeune femme d'une voix encore plus artificielle, c'est fou ce que j'ai envie de pisser.

— Je vous en prie, Bénédicte, reprit l'autre, toujours à genoux et sur le même ton.

On aurait dit qu'ils avaient choisi le second niveau du parking de l'avenue de Choisy pour répéter une pièce scato d'un auteur d'avant-garde.

— Vous ne comprenez pas, François-Xavier, reprit-elle. C'est vous pisser dans la bouche dont j'ai envie.

— Qu'à cela ne tienne, Bénédicte, s'empressa l'homme au loden.

Corentin vit alors la très belle jeune femme s'approcher, ouvrir son léopard, relever sa robe jusqu'à la taille, découvrant la tache noire de son pubis, et s'installer au-dessus de l'homme, jambes écartées, ventre effleurant son visage, qui, renversé en arrière, attendait avec une étrange béatitude.

— C'est pas vrai, se dit Corentin sidéré. Elle ne va pas...

Presque aussitôt, il vit la jeune femme fléchir des cuisses et un jet puissant arroser abondamment le visage de l'homme !

Lorsqu'elle eut fini, celui-ci la retint, mains aux genoux.

— Attendez, Bénédicte. Vous êtes toute trempée. Ce n'est pas raisonnable, je vais vous sécher...

— Vous êtes trop bon, François-Xavier, murmura la femme d'une voix altérée.

Le type au loden la sécha en effet, langue sortie, parcourant les moindres replis des muqueuses de la jeune femme ouverte au-dessus de lui.

Quelques instants plus tard, l'opération de « séchage » terminée, le couple s'en alla en direction de l'ascenseur, lui et elle enlacés tendrement, partant dormir sans doute d'un sommeil sans histoire, avec même peut-être des enfants dans les chambres voisines, des mêmes heureux à cent lieues d'imaginer le genre d'assouvissement qui, en secret, cimentait les relations de leur père et de leur mère...

— À chaque fois, on croit avoir tout vu, se dit Corentin qui avait plus de quinze ans de Brigade Mondaine derrière lui. Et on s'aperçoit qu'on ne sait encore rien.

Il se secoua et attaqua la descente conduisant au troisième sous-sol.

Montagnes de sacs de riz ou de fécule, fenwicks immobilisés, palettes de conserves diverses, sacs de soja. Ça devenait monotone. Il avait inspecté une bonne dizaine de boxes affectés à des compagnies d'Extrême-Orient. Certaines camionnettes étaient remplies de porcelaines, d'autres de meubles de Thaïlande en rotin, de lampes chinoises, de vannerie, de statuettes bouddhistes fabriquées à Taiwan. Il tomba même sur un camion rempli de tableaux, des peintures à l'huile *made in Hong Kong*. Un des innombrables nouveaux trafics qui émeut d'ailleurs à l'heure actuelle les autorités françaises : le commerce clandestin ou semi-clandestin de « croûtes » importées de Hong Kong, où de jeunes peintres fabriquent en série des tableaux « typiquement français » (paysages d'automne, vues de Saint-Paul-de-Vence, chalets savoyards sous la neige, bateaux à La Rochelle) qui sont vendus vingt fois le prix qu'ils ont coûtés là-bas. Bien entendu, ils sont signés de noms typiquement de chez nous, genre Leblanc, Marceau ou Guérin. Il y avait même un « Sous-bois avec biches et cerfs » signé « Alfred de Balzac » !

Boris soupira. Vanné. Il avait étudié les lieux millimètre par millimètre.

— Encore un sous-sol, se dit-il.

Silencieux sur ses Adidas, il dévala vers le quatrième niveau.

Et se tétanisa, plaqué contre le mur.

Au fond du quatrième sous-sol, gai comme un mastaba en béton, deux petites silhouettes s'affairaient à l'arrière d'une Estafette bariolée d'idéogrammes écarlates. Avec leurs tailles garçonnets, on aurait pu prendre ces deux silhouettes pour celles d'adolescents en train de faucher des marchandises. C'était, bien entendu, deux Asiatiques poids-plume comme la plupart d'entre eux. Souples et rapides, ils se passaient des caisses qu'ils empilaient sur un fenwick.

Courbé sur lui-même, Corentin passa entre les voitures en stationnement, se rapprochant des deux hommes.

Quelques cartons étaient posés à l'écart et l'un d'eux était ouvert. Le ronflement d'une bouche d'aération, sur la gauche, couvrait les très légers mais inévitables frôlements que Boris produisait en se rapprochant.

Occupé à surveiller les deux Chinois, il ne vit pas l'objet qui lui barrait le chemin et sur lequel il posa le pied. Pour la discrétion, c'était compromis.

L'objet, un vieux boulier multicolore, cette « machine à calculer » vieille comme le monde que tous les commerçants en Chine utilisent encore et que les réfugiés du Sud-Est asiatique emploient, en Europe, beaucoup plus volontiers que les calculatrices électroniques, roula dans un fracas de fin du monde.

Tempes battantes, Boris se releva. Un peu trop tard pour parer l'assaut d'un des Chinois qui, transformé en arme de jet, lui dégringolait dessus au terme d'un bond à faire se retourner dans sa tombe de jalousie l'immortel Bruce Lee trop tôt arraché à l'admiration de ses millions de fans dans le monde. En une seconde, Boris eut sur le dos l'une des représentations les plus originales de la culture de la Chine éternelle : le *kung fu*. Et pas au cinéma, dans un combat épique entre moines taoïstes musclés et sbires déchaînés d'une inspiration sanguinaire. En vrai. En chair et en os et en muscles.

La peau de la pommette droite arrachée par une semelle lancée de très haut au bout d'une jambe dépliée à la vitesse d'un ressort, Corentin recula et s'appuya contre une calandre. L'autre revenait à l'assaut, visage déformé par la concentration, hanches et épaules basses, poings en avant. Son acolyte se précipitait avec un hurlement très cinématographique.

Boris se dit qu'il était temps de déballer de sous son blouson le suprême argument du RMR Spécial Police et de le faire tousser en quintes bien dissuasives.

Déjà, les deux hommes rejaillissaient vers lui. Il comprit qu'il n'aurait pas le temps de faire parler la poudre.

Dans certains cas, la fuite est le commencement de la victoire. Corentin se replia donc sur des positions non préparées à l'avance mais tout de même choisies astucieusement : entre deux Estafettes où il n'y avait pas de place pour deux individus de front. S'il ne voulait pas finir écrabouillé comme les « méchants » des superproductions *kung fu* de Hong Kong, la seule solution était de diviser la difficulté par deux.

Il cueillit le premier Chinois au moment où celui-ci, fauchant l'air, essayait de réussir une rencontre violente entre son pied et ses testicules. Le saisissant par le blouson, il lui coupa l'élan en bloquant la trajectoire de sa jambe droite. Le Chinois s'effondra pile sur le menton, raclant le dallage de ciment du sol qui n'avait aucune parenté avec le velours ni la moquette.

Son collègue avait vite réalisé que le Blanc était inexpugnable dans le couloir d'étranglement où il s'était réfugié. Il surgit d'en haut, grimpé sur le toit de la camionnette de gauche, prêt à se conduire à son tour en fils spirituel de Bruce Lee.

Ce n'était pas non plus son jour de chance. Boris l'attrapa par les deux jambes au moment où il lui dégringolait dessus en hurlant par pure intimidation. Ils roulèrent à terre et l'inspecteur divisionnaire Corentin, fatigué de l'orientalisme à tout prix, décida de revenir à des méthodes du terroir. L'instant d'après, le second Chinois repartait dans les limbes méditer sur les vertus de la boxe classique. Menton douloureux d'un crochet du droit appliqué avec une conscience professionnelle qui faisait honneur aux méthodes de lutte occidentale.

Boris se releva. La pommette lui cuisait et ça commençait à sentir mauvais pour lui dans ce quatrième sous-sol d'un parking de l'avenue de Choisy. Pour plus de sûreté, il sortit son revolver. Profitant de ce que les deux Chinois étaient provisoirement groggy, il jugea qu'il avait le temps de satisfaire sa curiosité initiale.

Le carton qu'il avait aperçu tout à l'heure, à moitié ouvert, ne recélait que des dizaines et des dizaines de paires de chaussons chinois, rouges ou noirs. Des marchandises aussi décevantes qu'innocentes.

Il prit une paire de chaussons puis une autre, renversa toute la cargaison jusqu'au fond de la caisse dans de grands bruits d'emballage froissé. Il se redressa, déçu.

Il se désintéressa du contenu du carton. Est-ce que c'était une impression – ou les semelles de ces chaussons étaient vraiment épaisses, extraordinairement moelleuses ?

De l'ongle, il commença à essayer de décoller l'une d'entre elles.

Brusquement, l'objet qu'il tenait entre les mains se mit à reculer à une vitesse supersonique, comme éloigné de lui à toute allure dans un

interminable couloir.

Il eut l'impression d'avoir été giflé par quelque chose de gigantesque. En même temps, il sentit qu'il se ramollissait, « caressé » exactement où il fallait, au creux du cou, par une manchette venue de nulle part.

Des coups se mirent à lui pleuvoir dessus. On criait, on s'agitait. Puis il y eut tout un chapelet de détonations qui roulèrent comme un orage sous le plafond bas du parking.

Corentin se laissa glisser dans un trou sans fond.

À travers un maquis foisonnant et indistinct où, bizarrement, carillonnaient des tas de cloches d'églises déchaînées, Boris Corentin eut l'impression d'avancer, de se rapprocher de lui-même, de remonter peu à peu à la surface de sa propre conscience. Tout de suite, avant même d'ouvrir les yeux, il sentit une douleur vive, précise, à hauteur de la cage thoracique. Puis il se dit qu'il faisait très chaud et s'aperçut qu'il se payait la sueur de sa vie. Il avait aussi le pouls qui battait le tocsin. Il Raccorda encore un répit de quelques secondes. Juste pour le plaisir d'écouter, les yeux fermés, une vieille musique familière qu'il appréciait particulièrement. La voix de l'amitié.

— J'en ai à lui raconter quand il se réveillera ! s'égosillait Brichot au téléphone. Quand on pense que tout ça a démarré par une pauvre fille morte et qu'on se retrouve en plein « Chinese Connection » ! Comme je vous l'ai déjà expliqué, monsieur le Divisionnaire, il n'y a pas que les chaussons chinois aux semelles truquées... Oui, Boris était sur la bonne voie quand...

La voix de Boris l'interrompit.

— Arrête de raconter ta vie au téléphone, Mémé. Raconte-la-moi plutôt à moi, s'il te plaît. Je suis tout neuf...

Brichot pivota précipitamment sur lui-même.

— Excusez-moi, monsieur le Divisionnaire. Il vient justement de se réveiller !

Sous le crâne chauve de l'inspecteur Brichot, derrière ses lunettes Amor de myope, une lueur brillait. La lueur de ce qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer : l'amitié. L'amitié soulagée, infiniment rassurée...

— Si tu savais ce que j'ai eu peur, Boris, attaqua Brichot.

Sa flèche fit émerger une main de sous les couvertures.

— Arrête tout de suite les condoléances, tu veux ? C'est moi qui me suis fait posséder comme un bleu et tu m'as tout bonnement sauvé.

Brichot s'assit sur le bord du lit.

— Ils étaient en train d'essayer de te tuer, Boris. Ils étaient quatre. Deux autres étaient arrivés en renfort. Après t'avoir assommé, ils ont commencé à

empiler des sacs de riz sur toi ! C'est alors que je suis intervenu en tirant en l'air.

Il souffla dans sa moustache.

— Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est parce que je suis une imbécile victime de la légende de Boris Corentin. C'est vrai, quoi ! À force de te voir te tirer tout seul des pires emmerdes, j'ai dû finir par me persuader que tu étais invulnérable. Ce que ça peut être con, quelquefois, l'admiration...

Boris éclata de rire. Il avait les yeux un peu cernés, la barbe bleuissait son menton et sa pommette semblait avoir été passée à la râpe à fromage. À part ça, il se sentait presque en pleine forme. Honnis cette douleur, quelque part, du côté de la cage thoracique...

— Tu me dis où je suis, Mémé, ou tu fais des mystères ?

— Boulevard Saint-Marcel, *of course my dear*, répondit Brichot, sachant très bien que Corentin n'avait pas besoin de plus amples précisions pour comprendre où il était. Tu es arrivé ici vers quatre heures du matin, cette nuit, et on t'a radiographié sous toutes les coutures. Une côte fêlée, c'est tout, et c'est presque miraculeux.

— Il est quelle heure ? questionna Corentin.

— Onze heures trente du matin. Bientôt l'heure du déjeuner.

Corentin essaya de ne pas éclater de rire. Ça fait mal quand on a une côte fêlée. Même si – comme dans son cas – le thorax est bandé.

— Parce que tu t'imagines que je vais rester ici avec une côte fêlée ? Tu me prends pour une poule mouillée, ou quoi ?

— Le médecin a été formel. Il dit que...

— Mémé, fit Corentin en se relevant au milieu des oreillers, si tu me racontais plutôt ce que tu as découvert, histoire que je ne sois pas trop largué en sortant d'ici ? J'ai manqué une partie du film, tu sais ?

Brichot effleura de l'index sa moustache.

— C'est marrant, je suis parti au pif, hier après-midi, en raisonnant à partir des transports de Chinois décédés à qui on fait traverser la frontière belge pour ramener leurs papiers d'identité en France. Je me suis dit que ceux qui avaient enlevé Kao Lung à la Salpêtrière utilisaient peut-être cette combine pour éliminer son cadavre. Là-dessus, Kournosov me téléphone et m'annonce qu'on a repéré la planque dudit Kao Lung et qu'on a trouvé chez lui de l'héroïne. Je vais donc voir les collègues des Stups...

— Je sais, murmura Corentin. Quand je suis parti sur tes traces, j'ai remonté une partie de la filière...

Brichot rectifia son nœud de cravate.

— Quand je pense que je t'imaginai au pieu, quelque part, avec une nouvelle conquête...

— Personne n'est parfait, tu vois. Ça m'arrive aussi de ne pas penser qu'à la gaudriole...

Aimé Brichot rajusta ses lunettes sur son nez.

— Bref, ayant appris aux Stups que les circuits de l'héroïne se confondaient parfois avec ces fameux trafics de cadavres en containers réfrigérés, je me suis fait indiquer les entrepôts du XIII^e les plus suspects... J'ai passé des heures à écumer d'abord celui de l'avenue d'Ivry. Ensuite, j'ai attaqué celui de l'avenue de Choisy. À ce moment, il n'y avait personne au quatrième sous-sol. Je suis d'abord tombé sur les caisses de chaussons chinois. À semelles très... rembourrées.

— Je sais, opina Corentin.

— De la « blanche ». Héroïne blanche. Environ 300000 francs le kilo. Avant les coupages à la caféine et au sucre... Inutile de te dire que ça pavoise, aux Stups...

— J'imagine, admit Corentin.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Brichot. Avant que tu n'arrives, j'avais fait une autre trouvaille. Toute une Estafette remplie de vidéocassettes...

— Et alors ?

— Alors ? Kournosov, au téléphone, m'avait dit qu'entre autres choses, dans la piaule de Kao Lung, ils avaient ramassé des vidéocassettes. Une vingtaine. Rien de passionnant. Des films kung-fu classiques. Le bizarre, c'est qu'il n'y avait pas les emballages en carton dans lesquels on les range habituellement. En plus, inutile de te préciser que. Kao Lung n'avait pas de magnétoscope dans son « squat »...

Brichot renifla.

— Sur le moment, je n'avais pas fait tellement attention à cette histoire de cassettes. Mais quand je suis tombé sur cette Estafette qui en était bourrée, j'y ai tout de suite repensé. La plupart des caisses, bien entendu, contenaient des cassettes normales. Sauf une, dans laquelle j'ai trouvé deux vidéocassettes dépourvues, à l'intérieur de leur emballage, de toute cassette. Mais très bien pourvues en héroïne blanche... Du moins me semble-t-il.

— Pourquoi « il te semble » ? bondit Boris.

— Parce que la camionnette s'est fait la malle, mon vieux ! Pendant que tu étais dans les vapes et que j'essayais d'intimider quatre Chinois, l'un d'eux a trouvé le moyen de ramasser ton flingue et de me tirer dessus ! Planqués derrière des bagnoles, on a joué comme ça au western pendant cinq minutes. Quand on a cessé de faire parler la poudre, trois des Chinois avaient disparu. Le quatrième ne bougeait plus.

Il mordit convulsivement sa moustache.

— Il était blessé au bras. On n'a pas encore pu l'interroger.

Il ravala péniblement sa salive.

— Ensuite, que veux-tu, je suis remonté en surface. Je ne pensais qu'à ton transfert à l'hôpital et tu ne peux quand même pas m'en vouloir. Avec ce qu'ils t'avaient mis... Bref, j'ai appelé de la cabine du gardien de nuit. En attendant le car de Police-Secours, je suis redescendu m'occuper de toi...

Il titilla son nœud de cravate.

— J'étais au second niveau quand deux Estafettes m'ont croisé. Elles remontaient. Tu devines la suite. J'ai réalisé un instant trop tard que ces deux camionnettes, c'était celle aux vidéocassettes truquées et celle qui contenait les cartons de chaussons chinois qui s'évacuaient vite fait. J'ai voulu tirer dans les pneus, mais après la fusillade de tout à l'heure, mon barillet à six coups était vide.

Corentin siffla.

— Efficace, leur « téléphone soja » !

Les yeux de Brichot s'allumèrent.

— Surtout quand il est relayé par le téléphone bien français du gardien de nuit, Boris. Parce que tu penses bien que c'est lui qui a passé le coup de fil qu'il fallait pour déclencher l'opération. Evidemment, on l'a coffré, mais le salopard ne parlera pas. Il nous a même fait le coup du Cambodgien qui ne baragouine pas un mot de français et qui exige un interprète !

Boris Corentin rejeta les draps.

— En gros comme en détail, on a perdu la piste de l'héroïne aussi vite qu'on l'avait trouvée.

— Ce qui te démontre au passage, acquiesça Brichot, que, moi aussi, je suis capable de me faire blouser dans les grandes largeurs. Evidemment, on n'a pas la moindre idée de l'adresse, ni du nom de la compagnie de transport à laquelle appartiennent les Estafettes. D'abord parce qu'elles étaient garées dans des boxes qui n'étaient loués à personne, et ensuite parce qu'avec ces fouts idéogrammes illisibles peints sur la carrosserie...

Il s'interrompit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Corentin était debout.

— Comme tu vois, Mémé. Je m'habille et on s'en va.

— Avec ta côte fêlée ? s'écria Brichot, les yeux ronds.

— Ecoute, Mémé, c'est quand même pas une fracture. Et puis, tu ne veux pas qu'on laisse Rabert et Tardet écumer seuls toutes les boutiques de vidéocassettes du XIII^e ?

Brichot arrondit encore un peu plus ses yeux ultra myopes.

— Comment tu as deviné ? souffla-t-il.

Corentin éclata de rire.

— Élémentaire, mon cher Brichot. C'était la seule chose à faire, au point

où on en est... Et je connais assez mon Mémé pour savoir que la chose à faire, il l'a faite !

CHAPITRE XVI



Aimé Brichot regardait la neige qui voltigeait de l'autre côté du vitrage du restaurant. Flocons mous, tombant en zigzags. Comme à contrecœur. Avec les perpétuelles silhouettes minuscules des Asiatiques du quartier qui passaient comme des ombres affairées et silencieuses.

Rabert, en face de lui, reposa le menu. Sa face de pleine lune exprimait une assez considérable frustration.

— Je vais peut-être t'étonner, Mémé, grogna-t-il, mais les restaos chinois, ça ne m'inspire pas. On ne pouvait pas se donner rendez-vous dans un troquet français ?

Brichot haussa les épaules.

— Tu en as vu, toi, dans le coin ? questionna-t-il, de mauvaise humeur.

Ça faisait maintenant près de deux jours qu'ils écumaient les boutiques de vidéo du XIII^e, et c'était fou ce qu'il y en avait ! Chaînes hi-fi, électronique... Avec partout la même marchandise, les mêmes films kung-fu ou sentimentaux importés de Hong Kong ou de Taiwan. Deux jours aussi qu'ils se faisaient rire au nez (à la chinoise, c'est-à-dire pour vous faire comprendre que vous gênez,

pas parce qu'on vous trouve marrant) par les patrons ou les gérants de ces boutiques chez lesquels ils débarquaient avec leurs gros sabots.

La mort dans l'âme, Rabert avait repris le menu et essayait de se dire que les huîtres frites à la chinoise ou les raviolis sautés au gingembre ont aussi leur charme.

Il soupira.

— Franchement, Mémé, tu croyais que ce serait ça quand tu es entré dans la police, toi ?

Brichot le regarda un instant et éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ? Je pensais que la Société avait besoin de moi pour veiller au respect de l'ordre et des lois, comme tout le monde...

Il montra d'un geste l'environnement – aussi bien le quartier que le décor de ce restaurant de la rue Baudricourt, le *Palanquin du Bonheur*, avec ses plafonds à caissons, ses sempiternels dragons grimaçants, son Bouddha en céramique et ses paravents laqués noir et or.

— L'ennui, c'est qu'ici on est dans une société, précisément, qui n'arrête pas de nous dire très clairement qu'elle n'a nul besoin de notre ordre et de nos lois et qu'elle se débrouille beaucoup mieux sans nous qu'avec nous... On gêne, quoi. Ça met mal à l'aise, de sentir qu'on gêne...

La longue silhouette bilieuse de Tardet se profila.

— Bredouille, toi aussi ? avait déjà deviné Brichot.

Tardet se laissa tomber à côté de Rabert.

— Le « casse-tête chinois », les « chinoiseries »... ça veut bien dire ce que ça veut dire, finalement, émit-il dépité.

Il souffla dans ses doigts pour dissiper l'onglée qu'il avait ramassée par-dessus le marché.

— Je me suis fait foutre de ma pomme par un patron de boutique de vidéo qui, en plus, s'est payé le luxe de me faire un cours d'économie asiatique. Vous savez ce que c'est que les « sociétés de compensation » ? Tu vends des cocottes-minutes à Singapour, Singapour te paye en montres à quartz, tu échanges ces montres dans un pays d'Afrique qui, en retour, te paye en matières premières. Du troc planétaire... Il paraît qu'on est trop rigides pour comprendre ! Alors, tu penses, leurs pièces comptables, leurs registres...

Rabert regarda d'un air mauvais les baguettes qui, de part et d'autre de son assiette, prenaient la place des bons gros couteaux et fourchettes habituels.

— Et, en plus, il va falloir arriver à se nourrir avec ça ! grinça-t-il, effaré d'avance.

Au même instant, à quatre cents mètres de là, dans un magasin de vidéo situé dans un passage couvert où déferlaient des flots de musique orchestrale chinoise, Boris Corentin ressentait un minuscule pincement au cœur qui lui disait que, depuis deux jours, ils n'avaient peut-être pas complètement perdu leur temps avec le travail de fourmi dont ils commençaient à se demander s'ils verraient un jour le bout.

Comme d'habitude, en entrant dans la boutique surplombée par les tours de l'avenue, il avait exhibé sa plaque de police et demandé à voir les feuilles d'importation mentionnant le nombre de cassettes arrivées de l'étranger, en général de Taiwan ou de Hong Kong. Un nombre à peu près égal partout. C'était fou ce que ces boutiques pouvaient se ressembler !

Sauf celle-ci, après examen... Deux mille cassettes importées depuis le début de l'année, là où les autres magasins, en moyenne, n'en importaient qu'un peu moins de cinq cents.

Pourtant, la boutique en question n'était pas plus grande ni plus luxueuse que les autres. Bien au contraire.

« Tiens, tiens, bizarre. Vous avez dit bizarre » monologua silencieusement Corentin.

Il releva la tête en direction de l'employé, comme toujours tiré à quatre épingles, qui faisait semblant d'être occupé à reclasser les cassettes sur les étagères et qui, évidemment, n'arrêtait pas de le surveiller du coin de l'œil.

— Votre patron, interrogea Corentin, je peux le voir ?

L'employé s'inclina. Rituellement souriant.

— Malheureusement, M. Hoa n'est pas ici.

— Quand, alors ?

Nouvelle inclinaison. Nouveau sourire.

— Ce soir, peut-être...

Boris en sortant regarda l'enseigne. Quatre idéogrammes en chinois.

— Ça veut dire quoi ? demanda-t-il.

— C'est le nom du magasin, sourit l'employé indémontable. *Vidéo Club du Jardin Céleste des Trois Bonheurs...*

— Très joli, apprécia Corentin. Très poétique.

Au passage, il s'était gravé aussi dans la mémoire le numéro de téléphone de la boutique. Pour vérification.

À peine entré dans le restaurant de la rue Baudricourt, Corentin aperçut trois têtes familières qui se dressaient vers lui.

— Un coup de fil à passer, annonça-t-il, ensuite je vous explique tout.

Il souriait. Pas du tout à la chinoise. Carnassier simplement. Fauve. En chasse.

Le coup de fil était adressé aux collègues des Stups. Corentin leur demanda de se rendre à Roissy le plus vite possible, d'y vérifier le nombre de cassettes importées par le *Vidéoclub du Jardin et ainsi de suite*, et d'essayer de savoir si par hasard il n'y aurait pas là-bas de nouveaux colis en attente destinés à M. Hoa, le propriétaire du magasin, dont il indiqua le numéro de téléphone afin qu'on vérifie si l'identité du patron correspondait à celle donnée par son employé. À la clé, il y avait une prime non négligeable pour les inspecteurs des Stups, s'ils mettaient la main sur quelque chose d'intéressant : 10 % de la prise, on ne pouvait pas cracher dessus...

C'est trois heures plus tard, au bureau des Affaires recommandées de la Brigade Mondaine, que Boris reçut confirmation de son intuition. L'appel venait de l'aéroport Charles-de-Gaulle.

Deux colis étaient en souffrance à Roissy au nom de M. Hoa. En provenance de Hong Kong. Des cassettes. Dont la moitié n'avaient que leur emballage. Lequel était rempli d'héroïne pure. De quoi produire 20000 doses après coupage...

Corentin avait soudain terriblement envie de faire la connaissance de M. Hoa, le patron du vidéoclub au nom décourageant.

Une heure plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Corentin décrocha le combiné.

— Boris Corentin ?... Allô ?...

L'inspecteur vedette des Affaires recommandées se secoua.

— Yoko ! cria-t-il. Mais où es-tu ? Pourquoi as-tu disparu pendant tout ce...

La voix de la Cambodgienne était précipitée, étouffée. Visiblement, elle avait peur. Corentin, un instant, eut l'impression de revivre le cauchemar de l'autre jour, avec Kao Lung tremblant de panique au bout du fil.

Il fut tout de même soulagé lorsqu'il l'entendit dire :

— J'ai besoin de te voir. C'est grave ! C'est urgent...

— Où tu veux et quand tu veux, jaillit Corentin.

Une minute après, il reposait le combiné.

— Mémé, fit-il en se levant, on va être obligés de repousser un peu l'« opération Hoa ».

La piste des cassettes truquées pouvait attendre. Pas la Cambodgienne, ça

crevait les yeux.

Yoko Hoshu regarda le récepteur qu'elle venait de reposer sur sa fourche avec des yeux de naufragée en train de se demander si ce qu'elle aperçoit, là-bas, c'est une île ou un mirage.

« Il va la tirer de là, pensa-t-elle en cambodgien. Tout va s'arranger. »

Elle quitta le lit défoncé sur lequel elle était assise et retraversa la minuscule et misérable chambre mansardée. Trois minutes plus tard, elle était en bas de l'immeuble, rue des Ardennes. À deux pas du Canal de l'Ourcq.

Le canal était pris dans les glaces et les lampadaires du quai s'auréolaient, à la tombée du jour, de grands cernes jaunes pisseux qui ajoutaient une note supplémentaire à l'atmosphère de détresse du quartier.

Elle se dirigea rapidement vers la station Stalingrad.

CHAPITRE XVII



Machinalement, l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin effleura du bout des doigts l'ecchymose qu'il avait à la pommette droite, souvenir d'une rencontre mouvementée avec des admirateurs de Bruce Lee dans un quatrième

sous-sol de parking, deux jours auparavant. Côté côte fêlée, à part un petit élanement de temps en temps quand il s'y attendait le moins, c'était en nette amélioration.

— Tu es folle de ne pas m'avoir rappelé tout de suite, laissa-t-il tomber enfin.

Elle tourna vers lui les taches d'encre noire de ses prunelles sous les paupières de porcelaine étirées latéralement.

— Je me suis affolée, que veux-tu ? J'ai eu peur. Réaction « cambodgienne ». Ou « chinoise », si tu préfères. Ne rien attendre des Blancs. Régler ses affaires entre soi. Ne pas mêler les « Long Nez » à nos problèmes...

Il la scruta. Belle, toujours. Mais comme dévastée d'angoisse. Sa cavale de huit jours l'avait littéralement rongée. Une tempête était passée sur le calme « oriental » de son visage rond aux lèvres avançantes et sensuelles, au nez minuscule, aux yeux à fleur d'ossature, comme calligraphiés à même la soie ambrée de la peau. De grands cernes mauves assombrissaient encore son regard.

— Bon, récapitula-t-il. Tu arrives à échapper par miracle à tes tortionnaires. Tu contactes Dihn, ton amie du *Mandarin Saloon*... Entre parenthèses, elle s'est bien foutue de moi, quand je suis allé la voir pour essayer de retrouver ta piste...

Yoko secoua ses longs cheveux noirs. Au milieu de la place du Châtelet où elle lui avait fixé rendez-vous, l'eau dans la fontaine avait été coupée trop tard. Elle avait gelé et ça faisait de grands jets de glace aux formes tourmentées qui doubtaient presque de volume le monument et scintillaient sous les réverbères comme d'immenses sculptures de cristal. Boris abaissa légèrement la manette commandant le chauffage de la R20. Il commençait à faire étouffant dans la voiture. Yoko sourit.

— Avant de t'appeler, j'ai été recueillie par un type, très près de la Porte d'Italie. Tu me croiras si tu veux, mais c'était un curé ! Tu te rends compte ? Moi à poil, complètement à poil sur la banquette de sa 2 CV, et lui, là, au volant, un jeune curé. Un peu ému, je dois dire...

On l'aurait été à moins. Boris repensa aux formes éblouissantes de la Cambodgienne, ses petits seins aux pointes drues et noires, ses hanches larges et l'indécence flamboyante de son pubis rasé découvrant la haute fente de son sexe...

— Il m'a emmenée chez lui, reprit-elle, m'a fait couler un bain, m'a préparé du café très chaud et m'a obligée à absorber un grog brûlant. C'est marrant, au début, je n'avais même pas remarqué qu'il s'agissait d'un prêtre, vu qu'il était habillé comme tout le monde. Au moins, chez nous, les bonzes sont sapés en bonzes. Bref, il était tellement gentil que j'ai fini par lui proposer... Tu devines quoi ? Une façon de le remercier.

Boris Corentin tira sur sa Gallia.

— Et alors ?

Elle haussa les épaules.

— Il n'a même pas répondu. Il a souri et changé de sujet.

— Héroïque, apprécia Corentin.

— Après, continua-t-elle, il a fallu que je le dissuade d'appeler la police. J'ai inventé une histoire. Que je m'étais disputée avec mon mari, qu'il m'avait flanquée dehors toute nue... Des trucs comme ça... Enfin il a renoncé à son projet, il m'a prêté un pantalon à lui, un blouson trois fois trop grand et il m'a laissé partir. Je lui ai renvoyé tout ça par la poste le lendemain. Après que Dihn m'eut apporté des fringues. Et un peu d'argent.

Ensuite, elle s'était cachée dans un petit hôtel près de la Gare d'Austerlitz. N'osant pratiquement plus sortir. Terrorisée. Persuadée maintenant que sa nuit d'enfer dans une maison inconnue n'avait pas eu lieu par hasard. Qu'on avait eu depuis le début le projet de la tuer. Que c'était sûrement eux, les deux brutes dont elle n'avait même pas vu le visage, qui avaient déjà liquidé Vy Thao...

Boris Corentin pianota sur le tableau de bord.

— Dire que si ton amie Dihn n'avait pas, à son tour, reçu hier une proposition du même genre que celle à laquelle tu t'es laissée prendre toi-même, tu ne m'aurais plus jamais contacté !

La strip-teaseuse du *Mandarin-Saloon* de la Butte-aux-Cailles n'était pas du genre farouche, elle non plus. Hier, dans la nuit, un client de la boîte lui avait proposé un « contrat » avec une bonne récompense qui comportait pas mal de zéros et elle avait accepté. Sans réfléchir à rien d'autre qu'à arrondir son bas de laine. Son projet, c'était d'avoir assez d'argent, un jour, pour quitter la France. Et partir s'installer à Hawaï où se trouvait déjà toute une flopée de lointains cousins. Paris, la France, l'Europe, c'était froid et triste quand elle repensait au Cambodge et à son déferlement de fleurs multicolores.

— L'idiot ! siffla Yoko. Je lui avais pourtant tout raconté ! Je lui avais dit ce qui m'était exactement arrivé, cette nuit-là. Encore une chance qu'elle ait eu l'idée de me téléphoner, tout à l'heure, à mon hôtel. Pour se décommander : à l'origine, on devait passer la soirée ensemble. Elle était folle de joie. Elle pensait avoir décroché le gros lot ! J'ai essayé de la raisonner, mais elle n'écoutait rien. J'ai sauté dans un taxi. Malheureusement, quand je suis arrivée chez elle, rue des Ardennes, près du Canal de l'Ourcq, elle avait déjà disparu. Et maintenant, maintenant...

Elle enfouit la tête dans ses mains et se mit à sangloter. Du bras, Boris entoura ses épaules.

— Ecoute, tout n'est peut-être pas perdu. Tu as eu du nez, finalement, de penser à relever la plaque minéralogique de la Mercedes qui te poursuivait.

Après sa planque dans le bac à verre usagé, avenue de Choisy, Yoko avait jugé plus raisonnable de changer de crèmerie. Elle avait remonté l'avenue en prenant soin de marcher sur la chaussée, évitant de laisser ses empreintes dans la neige toute fraîche qui tapissait les trottoirs. Elle était à la hauteur du métro Porte de Choisy lorsque, en se retournant, elle avait aperçu la Mercedes noire qui avait rebroussé chemin et roulait lentement dans sa direction. Elle s'était accroupie derrière un kiosque à journaux. La Mercedes était passée près d'elle. Au volant, un Chinois maigre et à moitié chauve d'une cinquantaine d'années, qui quadrillait désespérément du regard le paysage.

Quand la Mercedes l'avait dépassée, Yoko s'était efforcée de retenir son numéro minéralogique. La plaque était piquetée de neige. Elle n'avait pas pu la déchiffrer entièrement, « FEL 95 », elle était sûre. Et « 02 », avant. Mais le premier chiffre manquait.

— Qu'est-ce qu'il fout, Bon Dieu ? grogna Corentin, pensant à Brichot qui, au Quai des Orfèvres, devait être en train d'essayer de trier les renseignements fournis par le Service des Cartes Grises à la Préfecture de Police.

Avec un but précis : trouver un premier chiffre de plaque minéralogique se terminant par « 02 FEL 75 » et correspondant à une Mercedes dont le propriétaire était de toute évidence Chinois et habitait probablement le XIII^e.

Ça ne relevait pas de l'exploit impossible.

N'empêche que si Yoko lui avait communiqué le tuyau huit jours auparavant, on n'en serait pas là ce soir. Et Dihn, la strip-teaseuse de la Butte-aux-Cailles, spécialiste des empacements sur l'effigie du maître spirituel de millions de bouddhistes à travers le monde, n'aurait pas été en ce moment en train de courir les mêmes dangers que Yoko, l'autre nuit. Entre les pattes de ceux qui, il en était sûr maintenant, avaient martyrisé Vy Thao, la fille de 16 ans déflorée et morte d'une overdose de strychnine...

Mais tout ça, c'était un peu tard pour le déplorer.

D'un geste sec, il tira une nouvelle Gallia de son paquet.

La place du Châtelet était presque vide, à présent. La température genre Pôle Nord ne donnait pas envie de traîner aux terrasses des bistrots.

Un bus de la RATP passa sur le quai. Bourré à craquer. Par des clodos tout contents d'être au chaud et qui se refilaient leurs bouteilles de rouge d'une banquette à l'autre.

L'opération quotidienne de ramassage des naufragés du froid.

Boris avait presque sursauté quand le téléphone du bord s'était mis à grelotter.

— Rien de rien, fit Brichot. Pas de Chinois propriétaire d'une Mercedes

correspondant à l'immatriculation en question. Ni de Vietnamien, d'ailleurs, ni de Cambodgien, et encore moins de Laotien...

Boris sentit ses paumes devenir moites.

— La seule bagnole ressemblant au signallement donné par Yoko Hoshu, reprit Brichot, c'est une Mercedes qui appartient à une association. Une Mercedes noire. L'association a son siège dans le XIII^e. La...

Il devait fouiller ses notes.

— La CAFC, voilà.

Boris se sentit immédiatement inondé de sueur.

— Rue Cantagrel ? cria-t-il.

— Pas la peine de gueuler comme ça, grogna Brichot. Je ne suis pas sourd. Oui, rue Cantagrel. Pourquoi, tu connais ?

Le visage de Corentin s'illumina.

— Le CAFC, Mémé, c'est le Comité d'Accueil Franco-Chinois dont je t'ai parlé l'autre jour. J'avais rendu visite à celui qui le dirige, Bernard-Henri Quignard, ancien professeur de chinois aux Langues-O. Mémé, trouve-moi son domicile personnel immédiatement, s'il te plaît ! Et rappelle-moi. Ça urge !

Cinq minutes plus tard il décrochait à nouveau et poussait un rugissement de triomphe.

— Ça y est ! fit-il en direction de Yoko. Il habite rue des Malmaisons, l'ex-prof de chinois. Et on va lui rendre une petite visite, si tu veux mon avis.

Il revint vers le téléphone de bord.

— Mémé, un dernier coup de collier. Tu fais cracher à l'ordinateur des archives centrales de la PJ tout ce qu'il sait sur Quignard. Tu appelles le SATI et le CEGETI[5]. Tu casses la baraque. Il nous faut un maximum de renseignements sur le bonhomme. Il a fricoté toute sa vie avec les Chinois, en Asie du Sud-Est et à Paris. Ça a bien dû laisser des traces.

Il fit rugir le moteur de la R20.

— On va la sauver, ta copine, sourit-il à Yoko.

Si ça n'était pas déjà trop tard.

CHAPITRE XVIII



Les renseignements que l'inspecteur principal Aimé Brichot était en train d'essayer d'arracher aux différents services que Corentin avait énumérés étaient bien peu de choses à côté de ce qu'aucun service de police, aucune mémoire d'ordinateur, aucune fiche d'archives ne pourraient jamais raconter. Et pour cause. Ça ne se résumait pas à la sécheresse des dates et des faits. Ça relevait des sentiments. Des sensations écrites au fer rouge à même les souvenirs. Des images indélébiles tatouées à vif dans les neurones.

En termes psychanalytiques, ça s'appelait un traumatisme.

Plus familièrement, ça signifiait qu'un jour, pour Bernard-Henri Quignard, tout s'était détraqué. La vie n'avait plus jamais été normale. Il n'avait plus passé une nuit sans être réveillé par l'horreur, le souvenir de la chose innommable qu'il avait vécue.

Et, petit à petit, il était passé de l'autre côté de la vie. De l'autre côté de la réalité. Du côté « monstre »...

Ça remontait à 1949.

Officiellement, pour l'état civil ça correspondait à la date du décès de M^{me} Quignard, sa femme. Odile Quignard. Décédée à Pékin où son mari était employé à l'ambassade de France. Un poste modeste de traducteur de la presse chinoise et, éventuellement, d'interprète.

Odile Quignard était morte le 1^{er} octobre 1949. Le jour exactement où, après vingt ans de guerre contre les troupes du Kouo-min-tang dirigées par Tchang-Kaï-chek, Mao-Tsé-toung proclamait la République populaire de Chine et se faisait élire Président du Conseil du Gouvernement.

Ça aurait pu n'être qu'une coïncidence, mais ça n'en était nullement une.

Dans la grande chambre surchauffée et saturée d'humidité, au premier étage du pavillon banlieusard de la rue des Malmaisons, Bernard-Henri Quignard redressa son visage aux joues grises, au nez mou et comme sans ossature, au milieu duquel ses yeux brûlaient, comme envahis de fièvre.

— Non, fit-il lentement d'une voix qui tremblait. Je veux que tu t'amuses encore un peu avec elle, Hoa. Ne la tue pas tout de suite...

Ils n'avaient pas pris la peine de passer leurs masques de carnaval oriental, comme la nuit où ils s'étaient « amusés » avec Vy Thao. Inutile. Le sort de la strip-teaseuse cambodgienne était réglé d'avance.

Et Dihn, maintenant, le savait aussi.

En michetonneuse qui en a vu d'autres, côté clients complètement allumés de la cervelle, elle s'était laissé fouetter. Puis elle avait administré des fellations aux deux hommes. Puis le Chinois, Hoa, l'avait possédée deux ou trois fois, dans le ventre et dans les reins. C'est quand il avait apporté le « cheval d'arçon » incliné qu'elle avait commencé à hurler. Reconnaisant l'instrument sur lequel Yoko lui avait raconté qu'elle avait été torturée.

Malheureusement, c'était beaucoup trop tard pour y penser. Maîtrisée, ligotée, une énorme boule de caoutchouc enfoncée dans la bouche, elle n'était plus libre de rien. Que de regretter amèrement de n'avoir pas écouté les supplications de Yoko, quand celle-ci, au téléphone, la conjurait de ne pas se rendre à ce rendez-vous.

Couchée à plat ventre sur l'espèce de banc qui formait un angle à 45° avec le sol, tête presque à ras du plancher, fesses en l'air, elle avait reçu au moins une bonne dizaine de gifles depuis cinq minutes. C'était le Chinois maigre et chauve qui cognait. L'autre homme, le Blanc, était vautré sur un lit et fumait de l'opium en jetant de temps en temps un ordre.

— Agite la tête si tu veux parler, répéta le Chinois. Sinon, je continue à cogner.

Ce qu'ils voulaient, c'était l'adresse de Yoko. Après, ils la supprimeraient. Ça au moins elle avait compris. Et elle savait aussi que, plus elle résistait, plus elle retardait le moment inéluctable où ils la liquideraient.

Alors elle se laissait cogner en cadence. Puis le Chinois, surexcité, la contournait et s'assouvissait en elle, rapidement, sans ménagement, par l'une ou l'autre des voies intimes qu'elle lui offrait malgré elle. Et il recommençait à lui claquer la figure à la volée en hurlant toujours la même question.

Et elle savait aussi qu'il y aurait un moment, bien sûr, où elle craquerait.

Bernard-Henri Quignard, à l'autre bout de la pièce, remua sur le lit.

— Ça suffit, marmonna-t-il d'une voix d'au-delà de tout. Amène le rat... On va en finir.

Il retomba. Comme si l'effort de parler l'avait tué. Lèvres tremblantes, il se remit à sucer sa pipe d'opium avidement. Il n'y avait plus que ça qui le

calmait. Depuis trente-cinq ans que la même image le hantait. Presque jour et nuit.

— Le rat... haleta-t-il. Odile... Le rat...

Il replongea, les yeux fous.

La Révolution, a dit Mao-Tsé-toung un des nombreux jours où il se sentait en veine de vérités premières, n'est pas un dîner de gala, c'est un acte violent par lequel une classe en renverse une autre...

La Révolution chinoise, en 1949, n'avait pas été du tout un dîner de gala. Dans la « liesse » populaire de sa « libération », le peuple de Pékin, le jour de la proclamation de la République de Chine par Mao, le 1^{er} octobre 1949, avait fêté l'événement par des chasses à l'homme dans les rues de la capitale. Quelques Blancs qui se croyaient protégés par leur sympathie pour la Révolution avaient compris, mais un peu tard, que la sympathie en question n'était pas écrite sur leur figure. Quignard et Odile, sa femme, faisaient partie de ces Occidentaux progressistes pour qui la victoire de Mao représentait l'aube d'un nouveau monde.

Ils avaient été arrêtés et précipités dans les ténèbres d'une cave d'immeuble de Pékin où ils avaient subi un « procès révolutionnaire » d'à peine une demi-heure au terme duquel ils avaient été condamnés à mort comme espions capitalistes. Surveillés par des soldats de l'Armée de Libération ivres, ils avaient été frappés, torturés, brutalisés. Puis on avait violé Odile sous les yeux de son mari. Violée et reviolée, pendant des heures.

Et puis, à l'aurore, un des soldats, rendu littéralement fou par des quantités astronomiques de *gaoliang* (un alcool blanc chinois à base de sorgho qui atteint 60°) qu'il avait absorbées, avait apporté un rat énorme et affamé...

Si Dihn avait pu hurler, son cri se serait entendu bien au-delà du périphérique et de la Porte d'Italie. Seulement, elle était bâillonnée par cette espèce de boule de caoutchouc qui lui distendait la bouche. Les yeux démesurément agrandis par la terreur, se tordant de la nuque et des reins, elle essayait désespérément d'échapper à l'horreur.

Tout ce que lui avait raconté Yoko se reproduisait. L'espèce de panier métallique attaché contre ses fesses, couvercle du panier juste à l'entrée de sa croupe, anse attachée autour de sa taille. Et dans le panier, couinant et sifflant, pirouettant sur lui-même, grimpant sur ses pattes de derrière, affolé et affamé, l'énorme rongeur au poil roux-gris qui n'attendait que le moment de l'ouverture de sa cage pour foncer dans ses chairs et la déchiqueter...

— Vas-y, commanda le Français vautré au bout de la pièce. Elle ne

parlera pas. Liquide-la.

Il laissa retomber ses paupières brûlantes.

Il allait revivre cette nuit d'il y avait plus de trente-cinq ans. Le soldat de l'Armée Rouge non plus n'avait pas eu pitié d'Odile. Il avait ouvert la cage. Le rongeur avait fondé en crachant entre les fesses de la malheureuse. Dents en avant, griffes en avant, comme les pales tranchantes d'une excavatrice forant une galerie de mine...

Depuis, sa vie n'avait plus été une vie. La soif, plutôt, croissante, de la vengeance. L'envie vertigineuse d'appliquer à une autre femme ce que la sienne avait vécu, le jour de la proclamation de la République, à Pékin.

Lorsque, l'autre semaine, il avait eu à sa merci cette adolescente de 16 ans et demi, Vy Thao, il avait failli céder à la tentation. Il avait résisté. Ça ne lui avait pas porté chance, à la pauvre idiote ! Elle s'était suicidée, il ne savait comment, sous leurs yeux...

Yoko Hoshu, peu après, aurait dû subir la torture par laquelle Odile était morte. Mais Yoko Hoshu avait réussi à s'enfuir.

Celle-ci, cette strip-teaseuse cambodgienne d'une boîte de la Butte-aux-Cailles, n'aurait pas la chance de Yoko. Elle allait mourir. Dans les souffrances les plus abominables qui soient au monde.

D'un geste précis, Hoa, le Chinois, souleva le couvercle de la cage. Celui-ci glissa le long des superbes fesses de la prisonnière.

Instantanément, le rat fit un bond phénoménal et fonça sur la croupe qui lui était offerte.

Ecartelée, cuisses ouvertes, mollets bloqués dans des anneaux, Dihn essaya d'instinct de refermer les fesses. En vain. Elle sentit le museau de la bête effleurer l'étroit anneau de ses reins, puis pousser. Elle allait mourir d'une mort atroce, inimaginable.

Elle ne connaîtrait jamais Hawaïi.

L'athlète aux yeux noirs gicla dans la pièce en poussant un cri à la fois rauque et glacial auprès duquel les vocalises de Tarzan n'étaient qu'une misérable chansonnette d'opéra-comique.

— Ne bougez plus, glapit Corentin, son revolver au poing, en embrassant du regard la scène de cauchemar.

L'immense pièce très meublée et décorée à l'orientale. Rotin, bambou, poteries chinoises, tentures de soie. Autel des ancêtres. Bâtonnets d'encens en train de brûler. Odeur d'opium, enfin, âcre et prenante.

Et ces deux hommes, l'Asiatique debout au milieu de la pièce. Et l'autre, là-bas, couché sur le lit. Ecroulé.

Bernard-Henri Quignard.

L'ancien employé de l'ambassade de France à Pékin. L'ancien prof aux Langues-O. Président, depuis sa retraite, d'un centre d'accueil pour les réfugiés chinois de Paris.

À propos d'accueil, il y en avait une qui était en train d'en savourer les délices, c'était la fille attachée au milieu de la pièce sur l'espèce de cheval d'arçon incliné.

Une rigole glacée lui coula le long de l'échine.

Cet étrange « chapeau » grotesque, grillagé, qu'on lui avait attaché contre les fesses, c'était quelque chose qui ressemblait à l'enfer.

Une cage.

Et à l'intérieur un rat.

Qui gigotait des reins en essayant de disparaître par l'unique issue qui lui était offerte. Les chairs tendres et intimes de la jeune femme...

Corentin releva lentement son RMR Spécial Police. L'index tendu sur la queue de détente. Se disant que dans une seconde il serait trop tard et que c'était le moment ou jamais de montrer ce qu'il avait appris au stand de tir de la police, dan » les sous-sols de la Caserne de la Cité.

Le revolver toussa.

Le 357 Magnum fit exploser l'arrière-train du rat qui, museau engagé dans la croupe de la malheureuse qu'il grignotait fiévreusement, ne parvint pas à se libérer. Tordu de soubresauts, les reins transformés en steak tartare, il mourut, le cou toujours enfoui entre les sphincters qu'il avait commencé à massacrer.

L'instant pendant lequel, hagar, Corentin vérifia qu'il n'avait pas raté sa cible, fut suffisant à l'ancien professeur des Langues orientales pour se ruer d'une détente vers l'autel des ancêtres, de l'autre côté de la pièce, et s'emparer du 22 Long rifle qui était planqué derrière.

— Ne faites pas l'idiot, haleta-t-il, les yeux fous. Même si je vise moins bien que vous, j'ai tout de même une chance de vous blesser ou de vous tuer.

Corentin se bloqua. La gueule noire du 22 Long rifle béait juste dans sa direction.

— Détache-la, commanda Quignard au Chinois.

L'autre, pour la première fois, sembla perdre son calme oriental. Ses mains tremblaient tandis qu'il rouvrait les anneaux qui retenaient les poignets et les chevilles de la malheureuse.

— Retire ça aussi, imbécile !

Quignard montrait la cage accrochée aux fesses de la Cambodgienne. Le Chinois défit le lien métallique qui la ceinturait. Puis, au bord de la nausée, désenfouit l'immonde charogne du rat toujours engagé dans la croupe de Dihn.

Celle-ci, libérée de la boule de caoutchouc qui distendait sa bouche, poussa un hurlement suraigu dans lequel il y avait, concentrée, toute l'horreur de ce qu'elle venait de vivre. Puis elle s'abattit, en proie à une crise nerveuse.

Quignard la poussa du pied.

— Debout. On s'en va.

Corentin essaya de se secouer, tentant de retrouver ses esprits au milieu de ce monde de cauchemar.

— Qu'est-ce que vous espérez, Quignard ? Vous savez bien que vous ne m'échapperez pas !

L'ancien prof aux Langues-O eut un étrange sourire.

— Je suis à moitié chinois, Monsieur le flic, ricana-t-il. Et la Chine de Paris, c'est encore la Chine. C'est-à-dire qu'elle vous est impénétrable. Je peux y disparaître comme par enchantement.

Boris le visait toujours.

— Les Chinois vont vous aider ? Après ce que vous avez fait à ces femmes ?

Les paupières rougies du vieil homme papillotèrent.

— J'aime plus la Chine, monsieur l'Inspecteur, que bien des Chinois. Et ils le savent... L'Asie, quand on a eu pour elle le coup de foudre un jour, ça ne vous lâche plus jamais. Et je n'ai jamais eu que deux amours dans ma vie. Ma femme et la Chine...

Les lèvres grises, comme craquelées de fièvre, se retroussèrent.

— Encore une ambiguïté que vous ne pouvez pas comprendre, vous, Français, ajouta-t-il avec mépris.

Corentin le regarda. Essayant de parler. De gagner du temps.

— Je crois que si, pourtant, je comprends...

Il repensa au rat dont l'immonde dépouille éclatée gisait entre eux, sur le tapis précieux.

— C'est en Chinois que vous les torturez. C'est avec la mentalité asiatique que vous assouvissez votre vengeance.

Le gros homme le regarda puis détourna les yeux.

— Vous n'êtes pas trop bête, laissa-t-il tomber comme à regret, mais ça ne sert plus à rien...

La Cambodgienne, nue, agenouillée à terre, se calmait peu à peu.

— Debout, commanda Quignard. On s'en va ensemble.

Il la releva et la plaqua contre lui.

— Quelque chose me dit que vous ne tirerez pas sur une femme, sourit-il.

Entre Corentin et lui, il y avait Dihn qui formait bouclier. Le gros homme gagna lentement la porte, son 22 Long Rifle toujours dans la main droite,

dirigé vers le Français.

Corentin se souvint brusquement d'un détail.

« Bouge, supplia-t-il intérieurement. Bouge, Dihn ! Fais quelque chose. N'importe quoi, bon sang, c'est notre dernière chance ! »

Ce fut comme l'effet d'une transmission de pensée. D'instinct, au moment de franchir la porte, la Cambodgienne eut un mouvement de recul. Essayant d'échapper à la poigne du gros homme qui la maintenait, doigts de la main gauche crochés autour de son bras droit.

Furieux, Quignard voulut assurer plus solidement sa prise. De la main droite.

Pour ce faire, il fallait que le 22 Long Rifle passât dans sa main gauche.

Une opération qui n'avait rien de sorcier, en principe.

Sauf que Quignard avait quelquefois des problèmes avec les objets. Corentin avait même été intrigué par sa propension à laisser échapper un stylo ou un dossier, l'autre jour, au siège du CAFC de la rue Cantagrel.

L'abus d'opium. Les gestes qui deviennent moins sûrs. La perception des choses qui vous échappe. La réalité qui se met à flotter dans une brume légère.

Ça faisait presque une minute que Corentin attendait ce moment. Maxillaires bloqués. Regard fixe. Son revolver Spécial Police braqué sur le dingue.

Le 22 Long Rifle commença à changer de main. Quignard le laissa échapper et se baissa pour le rattraper. Doigts de la main gauche tremblant légèrement. Un petit accès de paralysie légère typique de l'intoxication des opiomanes. Un symptôme connu. Comme l'irritation des bronches, l'insomnie, les pertes de volonté et de mémoire.

Le revolver de Corentin aboya. Deux fois.

Puis il laissa retomber son arme.

Bernard-Henri Quignard s'affaissa lentement comme s'il avait un malaise. Puis il tomba à genoux.

S'effondra enfin. Saris connaissance. Les doigts de sa main gauche gigotèrent encore un instant. Comme s'ils essayaient de se replier autour d'une arme inexistante.

Il avait l'épaule droite broyée. Transformée en un amas de petits os incohérents.

Du second étage parvint une plainte horrible.

Le sang de Corentin se figea.

— C'est Gautama, fit la voix flûtée du Chinois.

— Hein ? vira Boris vers lui.

— Le chien de mon maître. Le chat et le chien de mon maître ont été enfermés là-haut, hier soir. Mon maître ne voulait pas qu'ils troublent la

cérémonie, comme l'autre fois...

La plainte du chien ne s'arrêtait pas. Lugubre comme une mélopée funèbre.

Le Chinois s'inclina. Un sourire glacé sur les lèvres.

— Le chien-lion de mon maître a compris que tout était fini...

Corentin montra Quignard toujours évanoui.

— Il n'est pas mort, fit-il remarquer.

Nouvelle courbette du Chinois.

— Tout est fini quand même, murmura-t-il. À jamais.

Boris Corentin regarda les feux du car de Police-Secours qui mouraient dans l'ombre, au bout de la rue des Malmaisons. Emmenant deux blessés qu'il fallait maintenant réparer. Quignard et la Cambodgienne. Le bourreau et la victime.

— C'est drôle, rêva Brichot. Je suis sûr qu'en plus, Quignard faisait du bon boulot, sincère, pour aider les Chinois réfugiés en France à se débrouiller dans leur nouvelle patrie. Et puis, à côté de ça, la dinguerie absolue...

L'inspecteur Aimé Brichot venait tout juste de débarquer avec quelques collègues qui, là-haut, ramonaient tout le pavillon de fond en comble.

Une autre histoire commençait. L'instruction judiciaire, la paperasserie administrative, les dossiers d'interrogatoires...

— Tu sais qu'on n'a rien trouvé aux archives sur Quignard ? murmura Brichot. Il a vécu en Chine jusqu'en 49, sa femme y est morte. Ensuite, il s'est installé au Laos. Et il est revenu en France en 1960. C'est à ce moment-là qu'il est entré aux Langues orientales. Une vie sans histoires...

— Ou discrète, corrigea Corentin.

Une forme chaude et douce l'effleura, se coulant contre lui.

— Yoko, murmura Boris. Tu n'es pas trop fatiguée ?

La Cambodgienne était restée dans la R20 de Boris.

Elle s'y était même endormie. Réveillée seulement lorsque Corentin avait tiré deux fois sur Quignard.

— J'ai dormi comme un ange, souffla-t-elle en dirigeant vers le colosse aux cheveux noirs son visage menu où la bouche large s'arrondissait comme pour une esquisse de baiser. C'est drôle, non ? Je me sentais en confiance. Protégée. Dans la voiture d'un « Long Nez » ! C'est la première fois que ça m'arrive.

Elle se rapprocha.

— Une supposition que j'aie envie de te remercier, reprit-elle. Tu verrais

un inconvénient à m’emmener chez toi ?

Il lui prit la main.

— C’est moi qui dois te remercier, murmura-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Alors on se remerciera mutuellement, non ? On y va ?

Boris vira vers Aimé Brichot.

— Mémé, pour le compte-rendu à Baba, j’abuserais si je te demandais de le faire à ma place ?

Brichot sourit.

— Ben voyons. Pour une fois que tu fais une conquête, c’est tellement rare qu’il ne faut pas que tu rates ça, ironisa-t-il affectueusement.

Trois jours plus tard, dans la pénombre de son studio de la rue de Turbigo, Boris Corentin émergeait lentement du sommeil.

— Quelle heure est-il, tu as dit ?

Yoko Hoshu, nue sur le seuil de la salle de bains, roula des hanches, bras relevés, jambes un peu écartées sur une longue fente charnelle fabuleusement émouvante d’être dépourvue de toute ombre de toison.

— Six heures et quart, chuchota-t-elle. Tu te souviens de ce qu’on a décidé hier soir ?

Yoko avait dormi là les deux nuits précédentes. En petit animal blessé qui se blottit dans un refuge rassurant pour panser ses plaies...

— Je me souviens, murmura Corentin. C’est drôle... Tu sais de quoi je rêvais ? Il y avait Quignard qui essayait de m’assommer en me tapant dessus avec un énorme Bouddha de bronze, et...

— Tais-toi, murmura Yoko.

Il soupira.

Depuis qu’il était arrêté, Hoa, le Chinois qui servait Quignard avec tant de zèle, n’arrêtait pas de se déballer. Il avait voué à l’ancien prof aux Langues O une reconnaissance éternelle parce que celui-ci, à Pékin, rescapé de la nuit d’horreur où sa femme était morte, miraculeusement délivré à l’aube par une autre escouade de Gardes Rouges moins saouls que les premiers, l’avait emmené avec lui lorsqu’il avait quitté la Chine. Hoa était le domestique de Quignard à Pékin et celui-ci lui avait fait avoir un passeport français. Depuis, il avait suivi son « Maître » partout.

À Paris, il avait ouvert cette boutique de vidéocassettes du quartier d’Italie, *Le Vidéoclub du Jardin Céleste des Trois Bonheurs* qui abritait aussi un commerce nettement moins avouable – celui de l’héroïne...

Kao Lung, le pickpocket dont Corentin avait essayé de faire une « balance », avait réussi à remonter une partie de la filière. Il avait fallu le supprimer. L'intuition de Brichot avait été bonne : le cadavre de Kao Lung avait passé la frontière belge en camion frigorifié. Puis il avait été enterré là-bas, quelque part dans une forêt. Hoa ne savait pas où...

En somme, sans l'intervention ultime de Yoko, Boris Corentin et Brichot seraient quand même sûrement remontés jusqu'à Quignard. Mais trop tard pour sauver Dihn.

Celle-ci commençait à se remettre de ses blessures. Pour le traumatisme de sa nuit d'horreur, ce serait plus long. On avait décidé, à l'hôpital, de lui faire subir une cure de sommeil.

Hoa avait également permis à Corentin de répondre à une question qu'il se posait depuis un certain temps : comment Vy Thao, l'adolescente torturée rue des Malmaisons, était-elle en possession d'une dose de strychnine ? Très simple, avait répondu Hoa. Vy Thao fréquentait un jeune Chinois qui, lui-même, fréquentait Kao Lung. Or, ce dernier « dealait » de l'héroïne. Des doses dans lesquelles, comme tous les trafiquants, il introduisait de la strychnine, pour restituer à l'héroïne son goût d'amertume affadi par le coupage.

L'ami de Kao Lung s'appelait probablement Lee. Mais, là-dessus, M. Hoa était impénétrable. Lee finirait bien un jour ou l'autre par *tomber*. Dans une autre affaire et pour d'autres motifs.

Comme devait mourir, trois mois plus tard, Bernard-Henri Quignard, retrouvé étranglé dans sa cellule. L'enquête conclut à un suicide, mais Boris se souvint du visage défait du Chinois, la nuit de leur arrestation, pendant que Gautama, le chien-lion de Quignard, aboyait à la mort, au second étage du pavillon.

— Tout est fini. À jamais, avait murmuré Hoa.

Les Chinois adorent régler leurs comptes entre eux.

Suicider Quignard, le subtiliser à la justice française par la mort, ça sentait très fort la manigance chinoise...

Parfaitement indémontrable. On opère très proprement. En bénéficiant de complicités multiples et discrètes...

Yoko ouvrit les rideaux et un soleil blanc de janvier se rua dans la pièce. Boris Corentin s'étira.

— On y va ? demanda la Cambodgienne.

Il était un peu plus de sept heures quand ils débarquèrent sur l'esplanade bétonnée, entre les tours de l'avenue de Choisy, où Hoa avait eu son magasin de vidéo.

Boris s'arrêta, soufflé.

À quelques mètres, dans la pénombre de l'aurore glacée, une vingtaine

d'hommes silencieux, vêtus de vestes bleues molletonnées, esquissaient une étrange danse nationale extrêmement lente.

— Comme à Pékin, murmura Yoko.

Ils se livraient au *taïjiquan*, un art martial qui remonte au XVII^e siècle et qui est aujourd'hui un sport populaire dans toute la Chine. Une sorte de gymnastique très souple et très lente qui relève autant de la danse que du sport proprement dit.

— C'est comme ça tous les matins, aussi bien en hiver qu'en été, expliqua Yoko en se serrant contre Corentin. Mais ceux-ci sont des professionnels ou presque. Il faut des années pour acquérir une maîtrise de soi suffisante pour ne pas grelotter en faisant des mouvements aussi lents...

Boris repensa à des films qu'il avait vus. Les rues de Pékin envahies chaque matin par des Chinois semblables à ceux-ci, se livrant avant de partir au travail à leur étrange gymnastique au ralenti.

Le reste de la ville semblait dormir encore. En plein Paris, à deux pas de la porte d'Italie, le quartier leur appartenait.

— Tu vois, chuchota Yoko en se blottissant un peu plus contre lui. J'ai quand même réussi à t'apprendre quelque chose !

Il l'enlaça, parcourant ses formes rondes et voluptueuses.

— Tu crois que tu avais besoin de ça pour m'en convaincre ? questionna-t-il.

D'une voix un peu plus rauque, parce qu'elle le caressait exactement là où, en général, ça produisait automatiquement des sonorités plus rauques dans sa voix...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

TABLE

[1] Les Blancs, dans le langage des Asiatiques.

[2] La Chine.

[3] Du nom d'Hermann Rorschach, psychiatre suisse, inventeur d'un test de personnalité célèbre consistant à faire interpréter par un individu les empreintes laissées par une tache d'encre jetée sur une feuille de papier pliée en deux puis dépliée.

[4] Arrestation en argot de policiers.

[5] SATI : Service des Archives et du Traitement Informatique. CEGETI : Centre Electronique de Gestion, d'Etudes et de Traitement de l'Information des Services Techniques de la Préfecture de Police, 4, rue Jules-Breton à Paris.